Oblats / Abbaye Sainte-Marie des Deux-Montagnes
Pax

MARS 2017 / No XXIII

«Ne rien préférer à l'amour du Christ»

Pax

SAINT-JOSEPH

Saint-Joseph / I

Saint Joseph dans L'Église triomphante

Saint Joseph dans l'Église triomphante

Les rois et les princes qui sont assis sur des trônes, entreront par les portes de cette cité.

Jérémie, XVII, 25.

O vous, qui êtes très-puissant, ceignez votre épée, avancez-vous avec majesté, soyez heureux et régniez

Ps. 44

Pour se faire quelque idée de la puissance et de la gloire d'un potentat de la terre, on doit s'appliquer à connaitre deux choses : d'abord, la grandeur du royaume où ce personnage tient un rang illustre, et ensuite, l'élévation même de la place qu'il y occupe.

Il en est ainsi des potentats du ciel, les bienheureux. Pour apprécier autant que possible l'élévation de leur céleste fortune, et par conséquent la grandeur de leur crédit auprès de Dieu et de leurs pouvoirs en faveur des hommes, il faut se représenter, d'une part, l'éclat de l'empire où ils règnent, et de l'autre, la place plus ou moins distinguée qu'ils occupent dans ces immenses régions de la puissance et de la gloire. Jetons donc nos regards de ce côté, nous ne pouvons que gagner à ces investigations mystérieuses. La pensée du ciel activera dans nos cœurs le désir qu'ils doivent en avoir ; et la vue du grand Saint qui, de là-haut, nous protège si puissamment, ne fera qu'accroître notre confiance et nos forces pour y parvenir.

Un saint, et surtout un saint tel que Joseph, contemplé dans tout le rayonnement de la gloire de l'Église triomphante ! Mais, il s'échappe de cette vision céleste une secrète influence que rien au monde ne saurait contrebalancer dans l'âme qui sait la recevoir et en profiter. Elle connaissait bien cette divine influence, l'illustre mère des Macabées ! Afin de vaincre dans le coeur de son plus jeune fils qui allait au martyre, la crainte naturelle des tortures et de la mort, elle le conjurait avec larmes, de tourner ses regards vers le ciel, si malheureusement ses forces venaient à défaillir dans la lutte.

Pour nous aussi, l'arène sanglante est ouverte, car nous avons à lutter contre les bourreaux qui veulent tuer nos âmes. Ces bourreaux sont nombreux, acharnés, et ils nous poursuivent de leur incessante tyrannie, depuis le berceau jusqu'à la tombe. Mais, grâce à Dieu, nous avons aussi une mère

qui veille sur nous avec la plus tendre sollicitude. Cette mère, c'est l'Église catholique. Quand la lutte devient plus terrible, et qu'il faut au chrétien qu'elle a enfanté à Jésus-Christ, une de ces puissantes impressions qui triomphent des dernières hésitations de son coeur, alors elle se dresse au bord de l'arène où il combat ; et avec plus de majesté encore que cette mère héroïque des Macabées, elle s'écrie pour l'encourager : « Mon fils, je t'en supplie, si tu te sens fléchir regarde le ciel. Elle pourrait ajouter, et de fait, elle murmure doucement aux oreilles des dévots serviteurs de Saint Joseph, ces délicieuses paroles : « Et dans le ciel, regarde le trône élevé qu'occupe Celui qui te protège de sa puissance, en attendant le jour où il te couvrira des rayons de sa gloire ! »

Tel est aussi le double objet que nous avons en vue dans les considérations suivantes : L'EGLISE TRIOMPHANTE, ET LA PLACE QUE SAINT JOSEPH OCCUPE DANS SON SEIN. Peut-être paraîtrons-nous trop nous arrêter en face de cette ravissante perspective. Mais, comment raconter la gloire d'un Bienheureux sans redire quelque chose de tout ce qui concourt à former sa félicité souveraine ? Comment parler de la grandeur de l'un des plus glorieux Saints du Ciel, sans envisager, sous ses aspects lumineux, l'immortel séjour où il réside.

On peut, il est vrai, appliquer cette contemplation de l'Église triomphante à n'importe lequel de ses célestes habitants. Mais, est-ce une raison, parce qu'on peut la faire à propos de tous, de ne l'appliquer en particulier à aucun ? Et nous faut-il passer sous silence tous les détails du cortège triomphal, parce que le héros, dont on exalte la puissance, n'est pas seul à partager l'éclat de la victoire ? Nous ne le croyons pas.

Nous pensons, au contraire, que si jamais nous devons chercher à rassasier nos regards de ce spectacle grandiose, et à en sonder les splendeurs infinies, c'est surtout lorsqu'il s'agit de parvenir, sur les ailes de la pensée, jusque vers les sommets des Cieux, pour y admirer, dans toute la sublimité de ses divines prérogatives, l'incomparable Père adoptif du Sauveur des hommes. Commençons.

SPECTACLE DE L'ÉGLISE TRIOMPHANTE

Comment peindre cette cité de Dieu ? Pour le faire nous aurions besoin de couleurs que nous ne pouvons trouver ici-bas : il nous faudrait de la lumière, et tout n'est que ténèbres ; de la vie, et tout n'est que mort ; de l'être, et tout n'est que vide et néant ! Quelle comparaison avec les choses de l'exil pourrait nous élever assez haut pour nous permettre d'embrasser du regard les immenses horizons de la patrie ? Une fleur oubliée sur le sol natal, et un hymne patriotique ne saisissent pas autant l'âme que ne le fait la moindre pensée du ciel. Aussi, pour en parler, toute image n'est que mensonge, toute poésie une déception, toute parole un vain son, toute raison une folie. Rien ici-bas ne peut nous en donner l'idée, si ce n'est l'impuissance où nous sommes de nous représenter cette cité supérieure. Le grand apôtre lui-même, ravi en extase jusque dans *ce* monde de la souveraine félicité, ne peut que confirmer par ses aveux cette impuissance humaine. « *L'œil de l'homme n'a*

rien vu, dit-il, *son oreille n'a rien entendu, et son esprit ne saurait rien imaginer qui puisse approcher de la gloire réservée aux bienheureux habitants* de cette cité triomphante (Co. II, 9). » Si un apôtre, revenu de ces régions incompréhensibles, se déclare impuissant à en redire avec sa langue humaine les ineffables réalités, comment nous serait-il possible de le faire, à nous pauvres créatures, qui n'avons jamais dépassé les étroits et sombres horizons de ce monde visible. Essayons cependant d'en balbutier quelque chose, en prenant la foi pour notre guide. Elle seule peut nous élever à une certaine hauteur, d'où nous ne perdrons pas de vue la terre, il est vrai, mais d'où cependant il nous sera permis, comme à l'aigle, de contempler de plus près l'éclat éblouissant des cieux. Grâce à sa céleste lumière, nous pourrons, de cette vallée de ténèbres et de larmes, nous faire quel qu'idée des splendeurs et des joies ravissantes de ce royaume où Jésus-Christ triomphe avec ses élus.

- I –

D'ailleurs ce que nous affirme de cette cité sainte Jésus-Christ lui-même, n'est-il pas déjà comme un premier jalon, qui nous permet d'étendre dès maintenant notre vue jusqu'à des distances incalculables ? *Venez, dira-t-il à ses élus au dernier des jours, dans le royaume que je vous ai préparé dès le commencement du monde* (Mt. XXV, 34). Qu'il doit donc être splendide ce royaume, puisque le créateur a pris la peine de le préparer de ses mains, lui qui a fait d'une seule parole tout ce majestueux univers ; puisqu'il y a apporté tous ses soins, lui dont la puissance s'est comme jouée dans la création du monde matériel ; puisqu'il s'y est pris dès le commencement des choses, comme pour le parfaire toujours davantage, lui qui, en un instant, peut faire sortir du néant des milliers de mondes encore plus étonnants que le nôtre ! Telle est cependant l'idée que nous donnent du céleste royaume, les termes mêmes dont se sert le Sauveur pour inviter ses élus à franchir le seuil de cette ineffable demeure.

Un illustre docteur de l'église disait qu'un de ses plus grands désirs sur la terre aurait été de contempler Rome dans un jour de triomphe. Ce devait être en effet un spectacle grandiose que celui-là. Tout ce que la puissance humaine pouvait étaler de splendeurs, se donnait le rendez-vous au sein de la capitale du monde afin de rehausser l'éclat du cortège triomphal. Le héros ne rentrait dans la cité romaine qu'à travers une brèche pratiquée aux murailles, et transformée en arc de triomphe ; et c'est ainsi que, d'ovations en ovations, on le transportait tout enivré de gloire au sommet radieux du Capitole.

Mais qu'était la Rome terrestre dans toute l'allégresse d'un grand jour de fête, auprès de la Jérusalem céleste qu'environne une éternelle magnificence ? L'immortel triomphateur qui l'habite a permis à quelques-uns de ses prophètes d'y pénétrer. Est-ce en esprit, ou bien avec leur corps, ils

l'ignorent (II Co. XII, 3). Mais ce qu'ils savent, c'est qu'ils ont entrevu quelques-unes de ses éblouissantes splendeurs ; et ce qu'ils affirment, c'est que leur parole inspirée ne peut que nous en refléter les pâles rayons. Essayons cependant de les saisir, comme le peintre saisit au passage les moindres reflets du soleil pour les reproduire sous son pinceau. Celui qui, mieux que tout autre, a été choisi de Dieu, pour nous retracer quelques traits de la cité sainte, est l'aigle de Pathmos, l'apôtre St Jean, *le disciple que Jésus aimait.* Ayant sondé plus que personne les profondeurs du coeur du fils de Dieu, il pénétra plus intimement aussi dans les profondeurs inaccessibles du royaume où il préside aux immortelles destinées des anges et des hommes.

Exilé par la persécution au milieu des mers, il fut transporté dans le ciel, pour assister de là aux combats de l'Église militante, depuis sa sortie du calvaire, jusqu'au moment, où elle doit se perdre, avec tous les élus qu'elle aura enfantés à la gloire, dans le sein de l'Église triomphante. Il en parle avec la simplicité d'un Voyant, et l'autorité d'un ambassadeur accrédité. » *Moi, Jésus, j'ai envoyé mon ange pour vous rendre témoignage de ces choses dans l'Église. Je suis le rejeton de David, l'étoile brillante, l'étoile du matin* (Ap. XXII). Telles sont ses lettres de créance, tel est le témoin irrécusable que le prophète du ciel invoque en faveur de la réalité de ses visions divines, et de la véracité de ses dépositions Suivons le donc, et réunissons, autant que possible, en un seul faisceau tous les jets de lumière dont il parsème le récit de ses révélations prophétiques.

- II –

L'ange de l'Apocalypse vit alors descendre du ciel la nouvelle Jérusalem, qui sortait du sein de Dieu, parée comme l'est une épouse pour son époux. Et il entendit une voix forte qui disait : *Voici le tabernacle que le Seigneur s'est préparé pour résider éternellement parmi les hommes. Là, il essuiera toute larme à leurs yeux ; et ils n'auront plus rien à redouter, ni cris, ni souffrances, ni mort* (Ap. XXI, 3-4). Il fut ensuite transporté sur une haute montagne, d'où il entrevit dans un plus grand détail les splendeurs inénarrables de cette cité sainte, toute illuminée des clartés divines. La lumière, qui l'inondait de ses flots, était semblable à une pierre précieuse, transparente comme le cristal, dans lequel se jouent les rayons ardents du soleil. Elle avait une grande et haute muraille flanquée de douze portes, et douze anges aux portes, et au-dessus de chacune d'elles étaient écrits des noms qui étaient les noms des douze tribus d'Israël, figures des douze apôtres de l'Évangile. Cette muraille était bâtie de pierres de jaspe, mais la ville était d'un or très pur, semblable à du verre très limpide. Les fondements sur lesquels elle s'élevait étaient eux-mêmes des diamants du plus grand prix, et les douze portes, des perles éblouissantes. L'apôtre ne voyait pas de temple dans la cité ; parce que c'est, dit-il, le Seigneur

tout puissant et l'Agneau divin qui en sont le temple. Il n'y avait pas non plus d'astres à son firmament, car c'est la gloire de Dieu qui l'éclaire, et c'est l'Agneau qui en est le flambeau toujours vivant.

Au centre de la cité sainte s'élevait un trône, et sur ce trône quelqu'un était assis. Il était vêtu d'une robe teinte de sang, symbole de son humanité sacrée ; ses yeux étaient comme la flamme d'un foyer ardent ; il avait plusieurs diadèmes sur la tête, et un nom écrit que nul ne tonnait que lui. Il s'appelle le Verbe de Dieu. Il paraissait semblable à une pierre de jaspe et de sardoine ; et il y avait autour du « trône où il était assis, un arc-en-ciel qu'on aurait cru taillé dans une immense émeraude. Cette splendeur, dit l'aigle de Meaux interprétant celui de Pathmos, n'avait pas échappé à Moïse ni à Aaron, lesquels virent Dieu ayant sous ses pieds comme un ouvrage de saphir, ni à Ezéchiel, qui racontait avoir vu le trône du Tout-Puissant comme un saphir environné d'un arc-en-ciel de diamants, symbole de la ravissante majesté dont il projette les éblouissants rayons dans l'immensité de l'Église triomphante » (Bossuet, *explicat. de l'Apocalypse*, ch. 21).

Autour du trône, il y avait vingt-quatre trônes, et sur les trônes vingt-quatre vieillards, représentant pour ainsi dire la loi ancienne et nouvelle dont ils sont les augustes patriarches ; ils étaient revêtus de vêtements d'une blancheur éclatante, et avaient des couronnes d'or sur leurs têtes. Et il sortait du trône où siégeait le Tout-Puissant, des éclairs, des tonnerres et des voix ; et sept lampes, qui représentent les sept esprits de Dieu, brûlaient continuellement en sa présence. Et les vieillards se prosternaient devant celui qui est assis sur le trône, et ils adoraient le Dieu qui vit dans les siècles des siècles, et ils jetaient les fleurs de leurs couronnes d'or pour en émailler le parvis de son éternel sanctuaire ; et ils chantaient tous en chœur ce refrain que tous les êtres de la création répétaient à l'envi : *Vous êtes digne, Seigneur, notre Dieu, de recevoir la gloire, l'honneur et la puissance, parce que c'est vous qui avez créé toutes choses* (Ap. IV, 11) !

Ensuite du pied du trône de Dieu et de l'Agneau sortait un fleuve d'une eau transparente comme le plus pur cristal. Au centre de la place de cette cité sainte, et sur les deux rives du fleuve qui la partage, s'élève l'arbre de vie qui porte à ses rameaux toujours verdoyants, douze fruits, et donne son fruit chacun des douze mois de l'année, chaque époque de la vie de l'Église militante ayant ainsi sa floraison d'élus pour l'Église triomphante. Le trône de l'agneau se trouve environné d'une foule de serviteurs désormais éternels. Ce sont d'abord ceux de l'ancienne alliance dont le nombre est restreint et compté ; les cent quarante-quatre mille, que l'apôtre St Jean énumère dans les douze tribus d'Israël, en sont le symbole. Puis arrive, pour se ranger aussi autour de ce trône où siège l'Eternel, une multitude que personne ne peut compter ; ils viennent de toutes les nations de l'univers, et de tous les siècles. C'est l'immense armée des saints de l'Évangile. Ils portent tous le nom de l'Agneau sur leurs fronts, et sont transformés sous le rayonnement de sa divine présence. *Heureux,* s'écrie le

bienheureux témoin de ces merveilles célestes, *heureux ceux qui lavent leurs vêtements dans le sang de l'agneau* (Ap. XX, 14), pour qu'ils aient le droit d'entrer dans la cité sainte par ces portes triomphales, et de porter des fruits éternels aux rameaux de l'arbre de vie !

Ainsi parle l'esprit prophétique du disciple bien aimé du Sauveur. Longtemps avant lui, le prophète Isaïe avait, lui aussi, entrevu ces splendeurs de l'Église triomphante, et s'était écrié : Je créerai, dit le Seigneur, un nouveau ciel et une nouvelle terre ; toutes les angoisses y seront oubliées et ne reviendront jamais. Vous vous réjouirez, et votre âme nagera dans la jouissance des choses que je créerai pour votre félicité. Car je ferai en sorte que cette nouvelle Jérusalem soit toute transportée d'allégresse, et ceux qui l'habiteront, dans un éternel ravissement. Je ferai couler sur eux des fleuves de paix, et un torrent de volupté et de gloire débordera avec profusion sur cette terre des élus (Is. LV…).

- III -

Pour avoir une idée aussi saisissante et aussi exact que possible de tout ce qui compose l'incomparable séjour de l'Eglise triomphante, rapprochons maintenant de ces lumières prophétiques les rayons que nous fournit la science théologique, venant au secours de l'imagination humaine.

Au centre de toutes les éternités, s'étend l'océan de la vie divine ; nul rivage n'y apparaît pour en restreindre l'immensité. Les flots poussent les flots plus brillants que le cristal qui étincelle sous les feux du soleil. La lumière incréée s'y joue comme dans son élément. C'est là que réside la Divinité, une dans sa substance, et triple dans sa personnalité.

La première chose qui saisit dans cet immense panorama où s'épanouit la vie de Dieu, c'est la simplicité de l'essence divine. Cette simplicité est si imposante, et le langage humain si imparfait, que, parler de cette essence sans lui attribuer à la fois toutes les perfections possibles, c'est la diviser ; et la diviser, c'est l'anéantir. Pour les nommer, il faut une suite de paroles et d'instants qui les séparent, tandis qu'il ne faut à la Divinité aucune succession pour les posséder toutes. Ce qu'est sa toute puissance, sa miséricorde l'est ; ce qu'est sa science infinie, sa sagesse et son immensité le sont aussi. Bien plus, qualifier de quelque manière que ce soit cette essence qui rayonne dans cet océan de vie, c'est lui faire faire autant de pas vers le néant, dont elle est cependant séparée par une distance que rien ne saurait rapprocher. Car affirmer de Dieu une qualité quelconque, c'est faire abstraction de toutes celles qu'on ne peut nommer, et qu'il possède en même temps et par un même acte très-pur. Or, une abstraction est une opération qui a pour point de départ la chose existante, et, pour point d'arrivée, le néant. C'est un des vices de notre esprit et de notre façon d'exprimer les choses, que de diviser ainsi, soit pour les concevoir, soit pour en parler, ce qui est essentiellement simple en Dieu,

et qui forme l'ensemble harmonieux des perfections adorables par lesquelles, comme il le dit lui-même, *il est Celui qui est,* c'est-à-dire : Dieu !

Cette simplicité de son essence était un des attributs que le fils de Dieu invoquait le plus souvent, quand il parlait à ses apôtres des mystères de sa vie divine ; c'était sa radieuse clarté qu'il opposait surtout aux ténèbres épaisses dont il couvrait les obscures manifestations de sa vie mortelle : *moi et mon père,* disait-il, *nous ne sommes qu'un* (Jn X, 30).

Puis, à côté de cette admirable simplicité, apparait son immensité, par laquelle son essence divine est toute entière présente à tous les êtres qui existent. Par elle, Dieu se mêle à tout : à l'ange qui vole à travers les sphères les plus élevées du ciel, à l'homme qui marche sur la terre, à l'oiseau qui chante, au souffle qui gémit ou qui hurle dans les airs, au grain de sable qui roule sur le bord de l'eau, et au brin d'herbe qui pousse dans le fond de la prairie. Il est de tous les mouvements que produit la création, depuis celui que fait le ver de terre qui s'agite sous nos pieds, jusqu'au mouvement que produit un chérubin qui adore au plus haut des cieux. Et cependant, cet océan de l'essence divine, qui envahit par son immensité même tous les rivages, n'en reste pas moins tranquille et paisible au sein de l'immobile éternité.

- IV -

Mais voici que dans le sein de cet océan de vie divine, apparaissent trois personnes dont chacune en possède l'immensité toute entière. Ce ne sont pas trois divinités qui s'excluent, mais trois personnalités qui se confondent dans l'intimité de la substance unique dont est composé leur être divin. C'est le spectacle le plus grandiose et le plus ravissant que puisse contempler l'Eglise triomphante. Pour cela, il ne lui faut qu'un regard qui ne sépare pas ce qui est inséparable ; tandis que pour en parler, il nous faut en admirer les trois personnes successivement.

C'est d'abord le Père éternel, l'ancien des jours ! Seul de tous les êtres il ne descend d'aucun autre. Il est à lui-même le principe premier et unique de son existence. Il n'a pas d'origine, il ne procède ni n'est engendré de personne. Il est une lumière et une force qui emporte sa raison d'être dans les propres replis de son essence. Il n'est pas une parole incréée comme le fils, son Verbe ; il n'est pas non plus un souffle d'amour comme l'Esprit saint. Mais il est la source éternellement féconde d'où jaillissent ces deux fleuves divins, qui ne diffèrent de lui que parce qu'ils en dérivent, et qui lui sont identiques en toute autre chose.

Puis apparaît sortant du sein du père, le Fils, son Verbe éternel, et l'objet de ses paternelles complaisances. Il est la première parole que le père ait

parlée, et la dernière qu'il parlera non-seulement de tous les siècles, mais encore de toutes les éternités. Parole qui n'a besoin, pour naître, ni de l'espace ni du temps ; car l'espace ne saurait lui donner aucun écho retentissant, puisqu'elle ne produit aucun bruit, et le temps aucune succession, puisqu'elle ne fait aucun mouvement. Les ténèbres elles-mêmes ne ressentent rien de son éternel jaillissement, et l'air le plus éthéré ne s'émeut nullement au passage de cette parole substantielle, qui cependant en tombant sur le chaos, en a formé tous les mondes. Celui qui la prononce n'existe pas avant qu'elle ne soit prononcée, et n'existera pas non plus après. Pour cette parole, il n'y a ni passé, ni futur, car ce Verbe de Dieu est tout entier fait de choses éternelles. Il rayonne du sein des flammes qui composent la substance divine ; et ce rayonnement, rien ne peut le contenir et le limiter, ni l'espace réel, ni l'espace imaginaire. Il est l'intelligence du Père, dont toutes les pensées se reflètent substantiellement en lui, mieux que ne le font les irradiations du soleil dans un miroir très fidèle.

Le Père se contemple dans son Fils, et, en se contemplant dans cette irradiation substantielle de sa nature, il se complait, il se connaît, et il connait toutes les choses existantes et possibles. Sans son Verbe, Dieu le père ne saurait rien ni de lui-même, ni des créatures, et il ne pourrait rien sur le néant, puisque c'est par son Verbe qu'il a tout créé. Aussi, est-ce à cette divine parole que les célestes habitants de l'Eglise triomphante tiennent comme suspendue leur éternelle félicité : car c'est le Verbe, dont le parfum les embaume délicieusement, dont l'éclat les fait resplendir de la lumière béatifique, et dont les ravissantes harmonies les transportent, loin des choses passagères, au sommet de celles qui ont eu pour base la foi, et qui ont maintenant pour couronnement les enivrements extatiques d'un éternel amour !

C'est pourquoi les élus se trouvent encore en face d'une autre personnalité divine, qu'ils contemplent comme la flamme incréée de l'amour mutuel du Père et du Fils. Le St-Esprit est, en effet, le terme de cet océan de tendresse paternelle et filiale, que rien de créé ne saurait limiter. Le Père va jusqu'à lui dans le mouvement qui le transporte d'amour pour son Fils, et le Fils aussi, dans l'ardeur qui l'enflamme pour son Père bien-aimé. « Le St-Esprit, dit à ce sujet un éminent auteur, est la procession d'un feu incréé, le roulement des vagues d'un océan incréé, qui, en se répandant au dehors du Père et du Fils, demeure cependant au dedans du sein de la divinité. C'est une jubilation que personne ici-bas n'est destiné à entendre, le retentissement silencieux d'une félicité éternelle, frappant contre un rivage immatériel. C'est, ou plutôt, Il est une personne divine, égale au Père et au Fils, une personne d'une beauté inimaginable, d'une sainteté incompréhensible, incomparablement distincte des deux autres qui ne peuvent pas cesser de le produire et de l'aspirer à jamais.

Pour compléter autant que possible ce tableau de Dieu vu face à face au sein de l'Eglise triomphante, ajoutons-y le mouvement de vie divine dont le Ciel est rempli, et nous aurons une idée du spectacle qui ravit les bienheureux.

Car le Ciel est essentiellement animation et vie de Dieu, et la vie véritable de Dieu, c'est l'amour. L'unité de substance et la trinité de personnes sont les deux limites infinies, entre lesquelles vont et viennent les flammes incréées de l'amour des unes pour les autres.

Chacune des trois personnes divines a deux amours ; le Père aime le Fils et l'Esprit-Saint, et c'est de ce double amour que l'un est engendré, et que l'autre procède. Le Fils aime le Père et l'Esprit-Saint, et c'est par ce rayonnement d'amour qu'il s'attache éternellement au sein du Père d'où il naît, et qu'il concourt à produire l'Esprit-Saint. L'Esprit-Saint aime le Père et le Fils, et c'est par cet amour qu'il va continuellement de l'un à l'autre, et y conserve dans une activité permanente les flammes d'où il procède.

Telle est la vie du Ciel ; telle elle a toujours été, alors même qu'il ne contenait que Dieu, un dans son essence, et triple dans sa personnalité ; telle elle sera toujours, quand même tous les mondes, visibles et invisibles, seraient détruits. Rien de ce qui est sorti du néant pour monter dans la région des êtres, n'en a déplacé le centre toujours vivifiant, et rien de tout ce qui se fera le long des siècles futurs ne le déplacera jamais. C'est l'immobilité la plus complète sans l'inertie ; c'est la majesté de l'ancienneté la plus insondable sans la monotonie ; c'est la fraicheur de la nouveauté, sans l'agitation du changement ; c'est le plein jour de la vie essentiellement éternelle, sans les moindres apparences de mort. Aussi, quelle doit être la plénitude de cette vie qui a pour point de départ et pour point d'arrivée, ce qu'il y a de plus fort et de plus doux, même en ce bas monde, c'est-à-dire l'amour ! Puis, quelle ne doit pas être la puissance, la majesté, l'ardeur et la beauté de tous ces amours divins réunis, grâce à l'unité de nature, dans un même centre de vie ! Qu'il doit être ardent le foyer où aboutissent, de tous les points de l'infini, des rayons si embrasés ! Qu'il doit être impétueux, ce courant d'amour, qui, partant des sommets de la divinité, traverse le ciel, et entraîne dans ses flots d'éternelle allégresse toutes les existences qui se trouvent sur son passage au sein de l'Église triomphante !

- V –

Car au-dessous de cet océan de vie divine, s'étendent d'autres océans, dont les flots innombrables atteignent au sommet des cieux et descendent jusqu'ici-bas. Ce sont les phalanges angéliques ; le nombre en est incalculable. L'Écriture compte par millions de millions ces ravissantes créatures ; et les révélations faites à Ste-Brigitte nous apprennent que la

multitude de ces immortels habitants des cieux est dix fois plus grande que celle des habitants de la terre. St Bernardin de Sienne, appuyé sur St Denis l'Aréopagite, St Thomas d'Aquin, prétend que leur nombre surpasse celui des grains de sable de la mer, ajouté à celui des étoiles du firmament. St Hilaire et d'autres pères de l'Eglise veulent que les quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles du bon Pasteur de l'Evangile figurent le nombre des anges, comparés à l'unique brebis égarée qui figure le nombre des hommes.

Ces multitudes angéliques se superposent en trois hiérarchies distinctes, depuis les régions supérieures d'où elles protègent l'Eglise qui combat, jusqu'aux régions les plus élevées de l'Eglise qui triomphe. Chacune de ces hiérarchies se compose elle-même de trois chômeurs dont les fonctions, quoique semblables, sont cependant différentes.

Les unes ressemblent à des franges d'or qui bordent le royal manteau du Christ victorieux ; ce sont les Séraphins, les Chérubins et les Trônes. C'est la hiérarchie suprême ; c'est elle qui reçoit, sans aucun intermédiaire, de la résidence divine, dont elle touche le seuil inaccessible, les irradiations célestes, et qui les communique aux hiérarchies inférieures. En même temps, ce sont ces Esprits tout brûlants d'amour, qui s'emparent des mélodies de la prière et des sacrifices de la charité, et les font monter, comme des nuages d'agréable odeur, jusqu'au trône de l'Eternel. — D'autres se tiennent comme des murailles de diamants autour du palais de l'Agneau ; ce sont les Dominations, les Vertus et les Puissances ; c'est la hiérarchie moyenne. C'est elle qui se trouve la dépositaire spéciale de la toute-puissance de Dieu sur les choses créées ; c'est de son sein que partent ces influences célestes qui enchaînent à la volonté divine les événements humains et les puissances infernales. Elle reçoit immédiatement de la hiérarchie suprême les illuminations d'en haut, et les transmet à la troisième hiérarchie, qu'on appelle la hiérarchie inférieure.

Les Principautés, les Archanges et les Anges la composent. C'est dans leurs rangs que l'on admire les Esprits protecteurs des empires, des cités et des familles. Du sein de l'Église triomphante où ils voient le Seigneur face à face, il s'en détache à chaque moment des phalanges innombrables, qui, sans perdre de vue la majesté divine, se portent sur tous les points de l'Eglise militante, partout où ils ont quelque chose à inspirer, à conserver ou à défendre. Ce sont eux qui planent, comme des Génies tutélaires au-dessus de chaque diocèse, de chaque temple et de chaque autel où s'immole leur invisible Roi. On les voit prendre l'homme à son berceau pour ne quitter son corps qu'à la tombe, et son âme qu'au tribunal du Souverain Juge.

Parmi les degrés de cette hiérarchie dont le sommet touche aux régions immobiles du ciel, et la base au sable mouvant des choses humaines, il règne une continuelle agitation. Ce n'est plus le calme paisible des deux autres hiérarchies célestes. Car c'est elle qui est le lien par lequel le ciel se rattache

à la terre, et les hommes à Dieu. Le rôle de ces esprits n'est pas seulement d'admirer, dans une adoration extatique, la majesté qui s'échappe de la Divinité ; mais ils ont de plus celui de servir le Tout-Puissant dans toutes ses relations avec les vivants d'ici-bas, et peut-être même avec les âmes souffrantes du purgatoire. C'est pourquoi il règne dans cette sphère de la vision béatifique, un continuel mouvement d'ascension et de descente prodigieuses. Les anges se meuvent et sillonnent en tous sens les espaces réels et imaginaires qui les séparent de la région terrestre, comme on voit les atomes de poussière, monter et descendre en tourbillons lumineux, quand un rayon de soleil vient à les saisir dans l'obscurité.

- VI –

Du milieu de la lumière éclatante que projettent autour du trône de l'Agneau les groupes angéliques, émerge un nouveau monde : c'est le monde des âmes humaines, admises à la vision béatifique. C'est là que l'on voit s'échelonner sur les divers degrés de gloire, toutes les créatures qui ont quitté le sentier de la vie terrestre, revêtues de la robe d'une innocence conservée ou réparée. C'est là que se tiennent réunies dans une éternelle allégresse, toutes les âmes saintes, depuis celle qui la première, fut jugée digne du ciel, jusqu'à celles qui paraissent actuellement au seuil de l'immortel séjour. On y distingue, comme environnées d'un reflet spécial, tous ceux qui ont joué un rôle important dans les destinées religieuses de l'humanité. C'est Adam le premier père du genre humain, et Noé qui en fut le second : Abraham appelé le père des croyants, et Jacob qui le fut des douze patriarches, les fondateurs du peuple d'Israël. C'est David qui redit éternellement aux échos mélodieux du ciel les accents de louanges et d'amour que sa harpe d'or faisait retentir jadis devant l'arche de l'antique alliance ; Isaïe, le prophète de la Passion du Christ ; Jérémie, le prophète qui pleure les prévarications du peuple de Dieu ; Judas Macchabée, le plus vaillant des forts d'Israël, et tant d'autres héros de l'Ancien Testament, forment la cour du Messie triomphant.

Quelle est donc cette autre multitude que personne ne peut compter, et dont les flots se pressent de plus en plus nombreux autour du trône de l'Agneau ? Ce sont les phalanges sorties de l'autre versant du Calvaire. En première ligne viennent les Apôtres. Après avoir été ici-bas les pierres fondamentales de militante, ils sont devenus les colonnes de l'Église triomphante. C'est sous leur étendard victorieux, que viennent se ranger en foule les héros de l'Evangile, depuis l'apôtre qui porta à Rome la croix et la doctrine de Jésus-Christ, jusqu'à l'humble missionnaire qui est mort, le flambeau de la foi à la main, pour éclairer quelque coin obscur du globe. A leur suite, s'avance l'immense armée des martyrs ; le sang qu'ils ont si

généreusement répandu pour rendre témoignage à la vérité divine donne à leur auréole une splendeur toute particulière. On dirait que chaque blessure faite à leur corps par la main du bourreau a laissé sur leur âme un reflet spécial de gloire. Les palmes qu'ils portent proclament qu'ils ont été plus forts que la mort ; ils jonchent de leurs couronnes le sanctuaire où ils contemplent le prince des martyrs, le crucifié du Golgotha, *l'agneau divin immolé* dès le commencement du monde (Ap. X). A côté de ces palmes et de ces couronnes, fleurit le lis éclatant de la virginité ; un parfum délicieux s'en échappe. En même temps, il se fait dans les rangs pressés des vierges un continuel mouvement ; car *elles suivent l'agneau partout où il* va (Ap. XIV, 4), et il sort du sein de cette foule virginale une harmonie ravissante, qui jette les plus purs esprits des cieux dans un étonnement extatique. C'est le *cantique nouveau,* le cantique de l'Agneau, que le chœur des vierges chante, et que, seul de tous ceux qui composent le cortège céleste, il peut chanter éternellement.

Et enfin, la vue, en plongeant dans cette immensité de l'Église triomphante, y rencontre la foule incalculable des confesseurs et des saints de tout âge, de tout sexe, et de tout rang, dont la foi a été la lumière du monde, et dont les bonnes oeuvres ont été le sel de la terre. Ils moissonnent dans l'allégresse ce qu'ils ont semé dans les pleurs. Lorsqu'ils paraissent au seuil de ces régions du triomphe, si leurs yeux sont encore humides des larmes qu'il leur a fallu verser dans les combats de la vie, Dieu lui-même descend pour les y recevoir ; *il essuie de ses propres mains leurs pleurs* (Ap. VII et XXI), et en tarit à tout jamais la source empoisonnée.

Océan d'existences heureuses, sanctuaire de joies inénarrables, cette vie triomphante n'est qu'un éternel colloque où la toute-puissance divine se met au service de l'amour. A chaque instant, on voit le flot monter au sein de cet océan de béatitude ; c'est là que l'on puise à sa propre source la vie bienheureuse. Les âmes s'y succèdent les unes aux autres, avec la rapidité de l'éclair. Chaque fois qu'une créature béatifiée traverse ces divines régions pour s'en aller, comme une nouvelle étoile, prendre place dans ce splendide firmament, le sillon lumineux qu'elle trace en passant, illumine tous les horizons de l'Église triomphante. Ainsi fait la vague, qu'un coup de vent soulève sur la surface agitée des mers. Soudain, elle monte impétueusement vers les cieux ; sa crête lumineuse flamboie sous les rayons ardents du soleil ; puis, on la voit s'étendre doucement tout le long du rivage comme pour le caresser, et finalement, se perdre dans le baiser qu'elle semble donner, en mourant, à ses sables de pourpre et d'or.

Mais avant de tirer le voile sur ce spectacle magnifique que nous présente l'Église triomphante, laissons pour un moment la parole à l'un des auteurs spirituels les plus autorisés de notre temps, auquel la Foi a inspiré sur ce sujet des pages sublimes.

« Voilà que les eaux de cette mer sans limites, dit le P. Faber, prennent soudainement un nouvel aspect. Elles ont un délicieux rivage, garni des brillantes cohortes des esprits célestes et des âmes humaines, qui, dans un ravissement muet ou dans l'extase de leurs cantiques, contemplent l'abime aux mille transformations qui roule en silence devant eux. Tantôt c'est un calme, tel que le choisirait l'alcyon pour y faire flotter son nid, un calme comme les créatures n'en connaissent pas et dont la paix pénètre doucement leurs esprits ; sur les eaux repose une beauté si ravissante, que la vue ne pourrait résister à l'extase qu'elle amène, si l'immortalité des esprits bienheureux ne recevait de Dieu lui-même un secours immense ; tantôt c'est une tempête dont la sublime grandeur envahit toute la capacité de leur vie de gloire et la remplit d'un harmonie pure et puissante, qui retentit éclatante et glorieuse le long des éternels rivages. Là se lèvent des aurores qui ouvrent de nouvelles vues sur l'Etre de Dieu, éclairs rapides, jaillissait aux yeux des profondeurs de l'inépuisable éternité, et dont les splendeurs, toujours nouvelles, se répandent perpétuellement parmi les Bienheureux. Là sont des midi silencieux, profonds, pleins d'extase, qui semblent rendre sensible, palpable et intelligible l'immobilité de l'éternité.

Puis, des soirs d'un charme si paisible, que l'esprit s'absorbe dans l'amour de leur beauté incréée et s'abîme dans l'extase d'une ineffable satisfaction. Ce sont ces soirs qui font de l'éternité une demeure. Il n'y a pas de nuit ; mais le glorieux esprit des splendeurs nocturnes projette sur les profondeurs de l'incompréhensible, une ombre à la fois claire, douce, étoilée, qui permet à l'œil de plonger bien avant dans leurs éclatantes et mystérieuses cavernes. Dans ces visions diverses, il n'est point de succession ; elles existent ensemble et sans se détruire ; la tempête ne trouble pas le calme, et le calme n'apaise pas la tempête ; le matin, le midi et le soir, règnent toujours à la fois sur cette mer d'allégresse. C'est la vue de Dieu, manifestée dans une vision permanente à ceux qui sont purs et fidèles. C'est un inénarrable triomphe, des acclamations sans voix, une mélodie sans bruit, les fanfares sans retentissement d'un cortège triomphal, dont l'éclat est celui du feu, avec ses bannières déployées et ses chariots d'or accompagnant sans bruit son éternel marche ; comme si la Divinité infinie voulait se manifester elle-même dans tout son indicible éclat (W. Faber, Bethléem. vol. II. p. 38). »

- VII -

O Eglise triomphante, pourquoi ai-je cherché à vous décrire ? Vous ne pouvez l'être. Il m'aurait fallu tremper mon pinceau dans cet océan de lumière qui brille par de là ce firmament visible, et je ne l'ai trempé que dans l'abîme de ténèbres et de boue, au sein duquel nous vivons ici-bas. Nous avons, il est vrai, essayé de saisir les quelques rayons lumineux, que nous ont laissés le génie des hommes et la foi des prophètes. Mais ce n'est

là encore qu'une faible lueur, et c'est tout un foyer de splendeurs dont nous avions besoin. Ce n'est qu'une goutte de rosée, quand il nous aurait fallu tout un océan !

Que tu es donc belle, ô Église de la gloire et du triomphe ! Pour te sceller à l'Église du combat, le Fils de l'Éternel a daigné se détacher du sommet des cieux, comme une pierre, du haut d'une montagne ; il a pris du sang humain dans ses veines, et, au moment où il allait ouvrir au genre humain racheté tes portes glorieuses, il a livré à ce sang régénérateur toutes les issues de son corps adorable. Les fouets des bourreaux, les épines d'une couronne, les clous de la croix, et la lance d'un soldat, lui ont frayé un passage douloureux à travers toutes ses veines entr'ouvertes. Ce fut ce sang qui cimenta ton union avec l'Église de la terre. Car, au moment même où la croix, toute ruisselante de ce sang divin, retombait dans le creux du rocher en faisant entendre aux abords du Golgotha un craquement lugubre, tes portes éternelles, teintes de ce même sang transfiguré déjà par la gloire, roulaient avec une majesté indicible sur leurs gonds mystérieux ; tu les ouvrais pour préparer le triomphe du Chef des nombreux prédestinés qui, désormais, pourraient franchir ton enceinte.

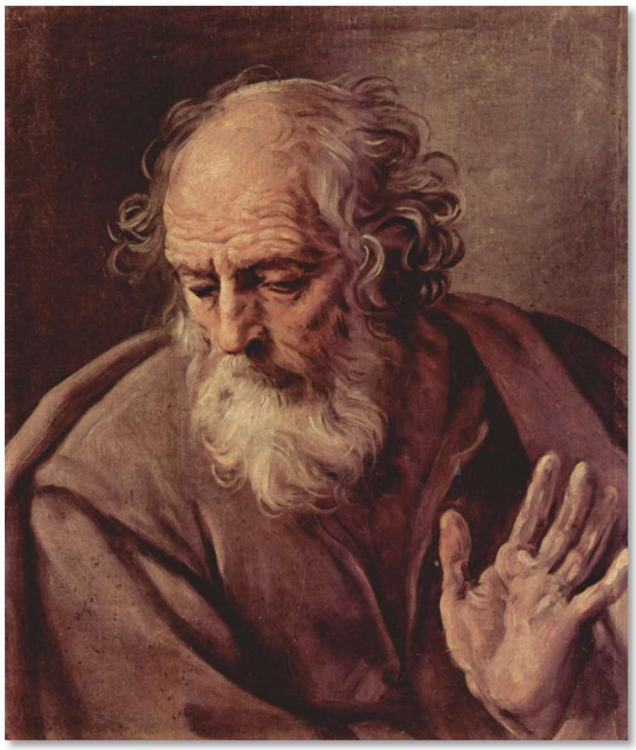
O cité de la sainte Jérusalem, pouvons-nous dire en empruntant les sublimes accents de l'Église militante, bienheureuse vision de la paix inaltérable ! O toi qui élèves vers les sommets de l'éternité les pierres vivantes de ton céleste édifice ! O épouse, qu'environnent comme une ceinture d'enfants, des millions de créatures angéliques et de bienheureux ! O toi que la gloire de Dieu le Père couronne d'un diadème, auquel ajoute tout son éclat l'Époux divin qu'il t'a donné ! C'est là qu'au milieu du rayonnement des pierres les plus précieuses, s'ouvrent devant ceux qui y pénètrent, des portes dont la splendeur surpasse celle des plus riches diamants. La vertu fraye le chemin à tout mortel qui désire y parvenir ; et la souffrance, que l'amour du Christ surnaturalise, orne dès ici-bas des rayons du Calvaire, ceux qui se préparent à la transfiguration du Thabor !

Ainsi chante l'Eglise militante en l'honneur de l'Eglise triomphante (*Dédic. des Églises* - hymne).

Cependant, il ne faut pas que la contemplation du triomphe nous fasse perdre de vue notre triomphateur bien-aimé. Revenons à St. Joseph. Quel est le rôle de ce glorieux patriarche dans le sein de cette Eglise triomphante ? Quelle place occupe-t-il dans les rangs de cette armée de victorieux ? Quel crédit et quelle puissance lui sont dévolus, dans ce séjour de la Toute-Puissance infinie se mettant au service de l'amour des Saints pour les hommes ? Quel trône et quelle couronne sont donc échus en partage, dans ce royaume où tous les Élus sont rois, à ce mortel qu'on appelait il y a dix-huit siècles le pauvre charpentier de

Nazareth, et que l'Eglise catholique vient de se donner comme patron spécial et comme protecteur universel ? Tel est le sujet des réflexions suivantes.

***



Saint-Joseph / II

SUBLIME ÉLÉVATION DE ST-JOSEPH DANS L'ÉGLISE TRIOMPHANTE

Sublime élévation de Saint Joseph dans l'Église triomphante

Les livres saints nous disent quel fut l'étonnement mêlé d'admiration qui s'empara de la cour du grand Pharaon, lorsqu'un jour, on vit ce captif, que l'on appelait Joseph, monter tout-à-coup de l'obscurité d'un cachot à la seconde fonction du royaume. Le potentat de l'Egypte avait reconnu dans son prisonnier l'interprète de l'avenir, et le sauveur de son peuple. Aussi rien ne coûta à sa magnificence. L'heureux fils de Jacob laissa là les haillons de sa misère, revêtit un riche manteau de pourpre ; l'anneau royal lui fut passé au doigt ; son front fut ceint d'une couronne d'or, et il prit place sur le char royal à côté du monarque lui-même. Puis voulant mettre le comble à ces honneurs extraordinaires par des pouvoirs plus étonnants encore, Pharaon établit Joseph l'intendant suprême de tous ses biens et le dispensateur de toutes ses faveurs. De quelque part que l'on vint pour implorer son secours, le plus puissant des rois de la terre n'avait qu'une parole pour répondre à tous les suppliants, et cette parole comblait leurs cœurs d'espérances : Allez à Joseph, *ite ad Joseph !* (Gn. 41, 58)

- I –

Une scène semblable, quoique plus grandiose, vient de se produire, non pas dans la capitale de l'antique paganisme, mais dans celle du christianisme. Un nouveau Pharaon vient d'élever un autre Joseph à une hauteur sans égale dans les faits et gestes de l'Église catholique. Il ne s'agit plus du roi d'Egypte, mais du pontife-roi de Rome, ni de Joseph le fils de Jacob et le proscrit de Chanaan, mais de Joseph, le charpentier de Nazareth et le père adoptif du Sauveur. Franchissant par la pensée les siècle qui nous séparent de la crèche de Bethléem et plus encore du trône de Pharaon, Pie IX constate, en les comparant, d'admirables traits de ressemblance entre ces deux Patriarches qui portent le même nom, et qui paraissent à des hauteurs différentes, avoir des destinées identiques. « De même que Dieu, dit le décret pontifical, avait établi Joseph, fils du patriarche Jacob, gouverneur de toute l'Egypte, afin qu'il mit en réserve le blé nécessaire pour la nourriture de son peuple ; de même, la plénitude des temps étant venue, lorsqu'il voulut envoyer sur la terre son fils unique, il choisit un autre Joseph, dont le premier n'était que le type et la figure, et il l'établit prince

et maître de sa maison, pour conserver et nourrir celui que le peuple fidèle devait recevoir un jour comme un pain descendu du Ciel (Décret du 8 déc. 1870).

Après avoir constaté cette sublime analogie de leur mission, le souverain pontife voulut faire à l'égard du second Joseph ce que Pharaon avait fait à l'égard du premier. Docteur de l'infaillible parole, dont l'écho retentit jusque dans les plus hauts sommets de la vérité divine, Pie IX va chercher Joseph de Nazareth dans les régions inférieures et obscures, où l'avaient retenu jusqu'alors les desseins mystérieux de la Providence. Il le prend, pour ainsi dire, par la main, sur les humbles autels où l'avait déjà élevé la piété des siècles précédents : il lui fait traverser toutes les sphères où se trouvent échelonnés, suivant l'ordre de leur puissance et de leurs mérites, tous les saints protecteurs de l'Eglise militante. Arrivé aux pieds du trône de J.-C. et de sa divine mère, il s'arrête, recueille toute la puissance dont l'a investi le Christ Jésus, place le trône de Joseph au-dessus des trônes de tous les autres saints, et le proclame à la face du monde étonné et ravi, le patron de l'Eglise universelle.

Cette sublime exaltation de St-Joseph dans les honneurs de l'Eglise militante n'est-elle pas l'indice et le gage de son exaltation au sein de l'Eglise triomphante ? La scène du Vatican n'est-elle pas elle-même un écho lointain de la scène bien autrement solennelle et touchante, qui se passa au-dessus de Jérusalem le jour de l'Ascension

- II –

Jésus ressuscité était alors sur la montagne des Oliviers ; ce lieu privilégié avait été le théâtre des premières souffrances de sa passion, il voulait faire de son sommet le piédestal de son ascension glorieuse. Les apôtres et quelques disciples l'environnent. Après leur avoir fait ses recommandations et légué ses suprêmes pouvoirs, il les bénit une dernière fois ; puis, prenant majestueusement son essor, il s'élève, tout rayonnant, vers le Ciel. Au moment où une nuée lumineuse vint le dérober aux regards des spectateurs attendris, les entrailles souterraines des Limbes s'entrouvrirent, et laissèrent passage à la foule des Justes qui devaient former son escorte triomphale. Joseph était certainement du nombre ; et quel ne fut pas l'accueil qu'il reçut en approchant du divin triomphateur. « Souvenez-vous, dût-il lui dire, d'après le naïf langage de St-François de Sales, souvenez-vous que, quand vous vîntes du Ciel sur la terre, je vous reçus dans ma maison ; que quand vous fûtes né, je vous pris entre mes bras ; maintenant que vous allez au Ciel, conduisez-moi avec vous. Les vœux de Joseph furent exaucés, écrit un pieux auteur. On pense communément que le saint patriarche est un de ceux qui ressuscitèrent avec Jésus-Christ.

Au jour de son Ascension, Saint-Joseph apparut radieux entre les justes qui faisaient cortège au divin Sauveur. Car, disent les savants Bollandistes, comment croire que les bras qui ont porté le Sauveur des hommes soient demeurés si longtemps ensevelis dans la poussière des morts ? Comment croire que Jésus-Christ n'a pas admis dans son palais céleste ce corps sacré qui fut autrefois son rempart sur la terre ? (Bollandistes, Mars, T. 3) Il faut croire pieusement, ajoute St Bernardin de Sienne, que si Jésus-Christ, dans sa piété filiale, a élevé et glorifié dans le Ciel le corps aussi bien que l'âme de sa mère, il l'aura fait également pour St Joseph, le jour de sa résurrection.

- III –

Voilà donc notre auguste protecteur qui s'avance vers les régions célestes, tout resplendissant de l'éclat qui s'échappe du corps transfiguré de son Fils adoptif ! A la suite du triomphateur qu'enveloppe une nuée éclatante d'Esprits angéliques, des multitudes de Bienheureux se pressent et se confondent. On y voit les patriarches à la figure vénérable, les prophètes au regard inspiré, les âmes des saints et des saintes qui, dans tous les rangs, dans tous les âges, et dans toutes les tribus d'Israël ; ont pratiqué la justice et espéré dans le Rédempteur. Adam, Loth, Noé, Abraham, Jacob, Joseph, Moïse, David, Isaïe, Jérémie, Jean-Baptiste et tant d'autres se distinguent au milieu de cette quantité innombrable d'Élus, qui se groupent autour d'eux, comme des brebis fidèles autour de leurs pasteurs. Mais il en est un qui les domine tous, et qui suit de plus près le Sauveur, dont l'essor leur fraye un passage lumineux à travers les espaces ; c'est le vénérable patriarche de Nazareth.

Le cortège triomphal est arrivé à la hauteur du séjour des Bienheureux. Cet immense royaume leur apparait alors comme une échelle mystérieuse, dont ils touchent le premier degré, et dont la divinité habite le sommet inaccessible. Au fur et à mesure que le fils de Dieu s'élève, il détache de son cortège des groupes, qu'il laisse à la hauteur de chacune des régions correspondantes à leurs différents mérites. Grâce à cette distribution des Elus dans les *demeures diverses qui composent la maison de son Père,* le nombre de ceux qui poursuivent autour du Christ leur route triomphale, devient de plus en plus restreint.

Les voilà enfin parvenus au niveau du ciel des Séraphins, dont les ardeurs semblent flotter comme des vapeurs lumineuses autour du trône de la Divinité. Le dernier degré de l'échelle des créatures est franchi ; au-delà, s'étend à l'infini l'atmosphère de l'union hypostatique. C'est là que vivra, dans les siècles des siècles, l'humanité adorable du Verbe de Dieu ; c'est là que, dans un degré inférieur, s'élèvera le trône de celle qui, sur la terre, lui a donné cette humanité sacrée.

Jésus s'y élance, et le vieillard de Nazareth, seul d'entre tous ses compagnons de gloire, le suit toujours ! Car c'est aux abords de ces régions suprêmes, que Jésus veut établir le trône de celui qui l'a conservé et nourri de ses sueurs, et auquel, sur la terre, il a donné le doux nom de Père.

- IV -

L'histoire sainte nous raconte que le jeune Tobie, de retour à la maison paternelle, au moment où il en franchissait le seuil, se mit à dire à son vieux père en lui montrant l'ange qui l'avait secouru et qu'il croyait un homme : « Il m'a mené et ramené sain et sauf à travers tous les dangers de la route ; il m'a délivré d'un monstre prêt à me dévorer ; c'est par lui que nous nous trouvons comblés de toutes sortes de biens : que pourrons-nous lui donner, qui égale ses services et ses bienfaits ? La moitié de tous nos biens ne suffirait pas pour lui témoigner notre reconnaissance » (Tb. XII).

Tel fut le langage que Jésus, arrivé aux sommets des cieux, dut tenir à son Père éternel en lui montrant son père adoptif : dans ce long voyage que j'ai fait à travers l'empire du péché et de la mort, ô mon père, dans cette course douloureuse où votre fils avait à poser les fondements de la régénération humaine entre les deux limites que vos décrets divins avaient fixées, la crèche et la croix ; c'est lui, c'est ce juste qui m'a mené et conduit, de l'une à l'autre, sain et sauf. Ce sont ses bras qui m'ont porté ; c'est sa poitrine qui m'a servi souvent de berceau ; c'est son coeur qui le premier, après celui de ma mère, a battu contre le mien. Un monstre à face humaine a voulu me dévorer, alors que je ne faisais que de naître ; c'est lui qui, au prix des plus pénibles sacrifices, m'a soustrait à son avidité féroce ; ses pieds m'ont porté dans l'exil. Comme le Joseph de Pharaon, il a conservé en Egypte le pain du Ciel dont vous aviez fait don à la terre. J'ai eu faim, et ce sont ses mains qui m'ont donné à manger ; j'ai eu besoin de vêtements, et il m'a vêtu. J'ai passé trente ans de ma vie entre ses bras, vivant de ses fatigues et m'abreuvant de ses sueurs. Si j'ai pu répandre des flots de sang au Calvaire pour racheter le monde, c'est lui qui l'a conservé et alimenté dans mes veines. La gloire qui environne en ce moment mon humanité, lui vient de la croix ; ma croix, je la dois aux préservations de ma crèche, et ces préservations, je les dois aux soins de mon père adoptif et à son dévouement. Quelle récompense lui donnerons-nous donc pour tant de services qu'il m'a rendus, et pour tant de bienfaits dont le genre humain lui est redevable ? N’est-il pas juste que nous admettions, autant que possible, à la participation de ma gloire, celui qui a si intimement pris part aux souffrances par lesquelles je l'ai méritée ?

Impossible d'imaginer quel accueil reçut cette tendre et filiale supplication du fils de Dieu en faveur de son père adoptif, au moment même où son

humanité recevait pour la première fois les caresses du père éternel au seuil de son céleste empire. Il n'est pas douteux, écrit St Bernardin de Sienne, que Jésus-Christ, qui, pendant sa vie mortelle, avait élevé Joseph à une dignité si sublime, qui lui avait témoigné le respect et l'affection qu'un fils doit à son père, non seulement ne lui aura pas refusé dans le Ciel ces marques d'affection et de respect, mais qu'il les aura plutôt complétées et perfectionnées. Puisque nous savons, dit Gerson, que Jésus a dit : *là où je serai, là aussi sera mon serviteur* ; sans doute que le plus proche de lui dans le Ciel sera celui qui, sur la terre, s'est montré, après Marie, le plus intime et le plus fidèle. Prenez donc St. Joseph, ajoute-t-il, pour le premier de vos patrons, pour le plus intime de vos amis, et le plus puissant de vos protecteurs. Les autres saints nous secourent dans tel ou tel besoin, s'écrie à son tour la séraphique Ste Thérèse, mais la puissance de Joseph s'étend à toutes nos nécessités. La joie de la béatitude céleste, dirons-nous avec St Bernard, inondera, il est vrai, le coeur de l'homme ordinaire, appelé au bonheur des cieux ; mais pour marquer l'abondance de celle que goûtera Joseph, non-seulement il est mis en possession de la joie intérieure, mais il entre dans un océan spécial de bonheur qui le pénètre, qui l'enveloppe de toutes parts, et au milieu duquel il est submergé comme dans un abîme.

- V –

Cependant pour nous faire une idée aussi complète que possible de la puissance et de la gloire de St Joseph, nous allons établir nos conjectures sur un principe incontestable : c'est que l'élévation d'un saint dans le Ciel est toujours en rapport avec la mission qu'il a remplie ici-bas, et avec les vertus par lesquelles il a correspondu à cette mission. Or, d'après la doctrine catholique, à part la dignité et les vertus suréminentes de la mère de Dieu, aucune dignité ne peut être comparée à celle dont Joseph a été investi, comme aussi, aucun saint n'a porté, si haut que lui, les vertus dont la gloire céleste n'est que le complet épanouissement. Pour nous en convaincre rappelons à nos souvenirs ce que le chef de la sainte Famille a été par la sublimité de sa mission et l'excellence de ses vertus. Puisque nous ne pouvons d'ici-bas envisager les splendeurs qui l'environnent au sein de la Jérusalem nouvelle, suivons les traces de ses pas dans les chemins de Bethléem et de Nazareth. Les souvenirs de grandeur et de sainteté qu'il y a laissés comme un suave parfum, nous feront du moins pressentir quelque chose des régions glorieuses où il réside, et d'où il jette sur les nombreuses phalanges de l'Eglise triomphante son incomparable éclat.

***

Saint-Joseph / III

Excellence des vertus de Saint Joseph

Excellence des vertus Saint Joseph

Israël germera comme le lis ; ses rameaux s'étendront chargés de fruits. Il répandra une odeur suave comme l'encens du Liban. Celui qui a la sagesse comprendra ces merveilles ; car les voies du Seigneur sont droites, et les Justes y marchent.

Osée XIV, y. 6, etc.

Dieu proportionne toujours ses secours aux fonctions qu'il donne à exercer. Il suit de là, que l'élévation du ministère qui nous est confié est ordinairement la mesure de la sublimité des vertus qui nous sont nécessaires. Et si parfois, malgré la grandeur que l'homme reçoit de sa mission divine, il reste au même niveau qu'auparavant et même descend plus bas, la faute en est à lui, car il abuse des grâces, et non à Dieu qui les lui accorde. C'est que son coeur résiste à cette impulsion qui lui vient d'en haut, et dont les célestes mouvements ne tendent qu'à transporter son âme toute entière dans les régions de sainteté, où il habite déjà par la sublimité de sa vocation.

La sainte Ecriture nous fournit de nombreux et frappants exemples de cette conduite de la Providence, à l'égard de ceux auxquels elle confie un ministère spécial. A une mission de choix correspondent toujours des grâces de choix, destinées à produire des vertus exceptionnelles. Telle fut la sainteté des plus grands personnages de l'ancien et du nouveau Testament : telle fut surtout la sainteté du plus illustre de tous, de Joseph de Nazareth !

Abraham, en effet, est-il destiné du Ciel à être le porte-flambeau de la vérité à travers ce monde, qui perd de vue les traditions divines et va s'abîmer dans les ténèbres de l'idolâtrie ? Dieu lui fait don d'une foi à toute épreuve ; et cet auguste patriarche, dont la race, préservée par sa foi de la corruption païenne, donnera naissance au Messie, sera lui-même appelé le *père des croyants* (Rm. 4, 11). Plus tard ce peuple, issu d'Abraham, aura besoin d'un libérateur pour le tirer d'un esclavage qui, en asservissant son corps, menace d'asservir son esprit et son coeur aux pieds des idoles de l'Egypte. Dieu lui prépare Moïse ; et, c'est avec le prestige des plus imposantes vertus, que cet immortel législateur apparaît aux Hébreux, et entonne sur les débris flottants de leurs persécuteurs le cantique de la délivrance.

Enfin faut-il qu'un précurseur fasse entendre au monde, qui soupire après la venue du Messie, les derniers accents prophétiques ? Jean-Baptiste arrive ; il

paraît sur les bords d'un fleuve désert, avec les livrées de la plus austère pénitence. Il annonce le Messie, il le baptise, il le montre du doigt dans cette foule où il passe inaperçu, et il confirme le témoignage de ses paroles par le témoignage de son sang. Aussi, J.-C. lui avait donné une sainteté en rapport avec une si auguste mission. Pendant qu'il était encore lui-même dans les entrailles de Marie, il l'avait sanctifié par le rayonnement de sa divine présence. La grâce avait inondé Jean-Baptiste dès le sein maternel : il avait parcouru, sous son souffle puissant, la carrière de pénitence où son rôle de précurseur l'avait appelé. Puis, quand sa sainteté éclata au grand jour, sur les bords du Jourdain et dans les prisons d'Hérode, Notre-Seigneur ne put s'empêcher de lui rendre le témoignage qu'il *était le plus grand des enfants des hommes* (Mt., XI, 12). Jean-Baptiste ne fut comblé de tant de grâces, que parce qu'il devait servir de précurseur au Sauveur, dans les voies de la Rédemption.

Que dire alors de ceux que J.-C. choisit pour l'y suivre de plus près encore ? Le précurseur avait préparé le chemin. Le Sauveur y passa. Les apôtres y passèrent aussi, sur les traces encore humides du sang réparateur, entraînant à leur suite des multitudes, avides de justice et de sainteté. Les successeurs du Christ touchèrent de trop près au grand mystère de la rédemption, pour ne pas en éprouver, plus que tous les autres saints, les influences salutaires. Aussi, ne peut-on qu'admirer ces grands génies de la lumière évangélique, ces héros de la morale chrétienne, à la foi ardente, au dévouement sans borne, et à l'amour dont le témoignage va jusqu'à celui du sang.

Mais voici que, au-dessus de toutes ces illustrations de la sainteté, la figure de Joseph apparaît dans une lumière plus radieuse et plus pure, et que la grandeur de ses vertus, jointe à l'excellence de sa dignité, jette sur l'Eglise entière un plus vif et plus attrayant éclat. « De toutes les saintetés de l'Eglise, dit un éminent moraliste, celle de St Joseph est la plus profonde et la plus difficile à voir distinctement. Nous sentons combien elle a dû être immense. Notre Seigneur doit avoir merveilleusement enveloppé St Joseph de lumière et d'amour, et il doit avoir accompli avec sollicitude dans son âme les opérations les plus prodigieuses et les plus parfaites de sa grâce. — Il existe des saints, dont la véritable expression est voilée par une réserve presque impénétrable, continue-t-il ailleurs. Le surnaturel est si profond en eux qu'il y reste caché ; les courants de la vie ont passé sur eux avec tant de calme et si peu d'effet, qu'ils n'ont pas mis à nu leur caractère, ni découvert le lit sur lequel ils ont coulé. Le grand saint Joseph appartient à cette classe de saints. Nous avons besoin d'habiter près de lui, de vivre près de sa porte à Nazareth, et de l'épier. Alors il nous apparaîtra comme quelque chose de divin. Il s'ouvrira devant nous comme une patiente et graduelle révélation. Les siècles de l'Eglise l'ont ainsi appris à connaître. Chaque âge a donné comme une expression de sa surprise en le trouvant comme une montagne, bien plus haute qu'on ne l'avait supposé jusqu'alors (*Bethléem*, par le P. W. Faber). »

Essayons donc d'en saisir quelques lointains reflets, et de composer une image, qui nous reproduise quelques-uns des traits caractéristiques de cet admirable type de toutes les vertus chrétiennes. Considérons particulièrement la simplicité de sa foi et l'ardeur de son amour.

SIMPLICITÉ DE LA FOI DE SAINT JOSEPH

La voie du Ciel est droite. C'est pourquoi il est écrit que, lorsque Dieu conduit un juste, c'est par des voies droites qu'il le fait : *Jutum deduxit Dominus per vias rectas* (Sg. 10, 10). La raison en est, que celui qui tend vers un but, doit prendre les moyens les plus expéditifs pour l'atteindre. Or, le plus court chemin d'un point à un autre, au moral comme au physique,

c'est la voie droite. On doit toujours marcher devant soi, sans prendre, ni à droite ni à gauche, des sentiers détournés qui, outre l'inconvénient de retarder la marche, ont toujours celui de la rendre incertaine et périlleuse, à cause des abîmes qu'ils côtoient, et souvent impossible, à cause des chutes que la faiblesse humaine se sent impuissante à réparer. Ainsi en est-il, quand on cherche Dieu. Pour le trouver, il faut le chercher avec simplicité et droiture, et ne pas s'écarter du chemin lumineux que nous trace sa loi. Il faut fermer les oreilles à toutes les voix séductrices, qui s'élèvent à nos côtés et de notre propre fond, et ne nous laisser guider que par les inspirations qui nous viennent d'en-haut. Hors de là, c'est l'égarement, le vertige, et la mort ! La sirène qui fait descendre des hauteurs fleuries sa voix enchanteresse pour nous attirer, et l'oiseau de nuit qui, perché au bord d'un abime, pousse vers nous ses cris sinistres pour nous intimider, ne doivent point étouffer les suaves accents de l'amour divin qui nous appelle à son service, en attendant qu'il nous convoque à ses récompenses glorieuses.

Deux camps sont en présence, se partageant le monde ; mais il ne faut pas, sous peine d'être traité de félon, avoir un pied dans chacun des deux. D'ailleurs le pied que l'on pose dans la fange d'ici-bas nous y attache tout entier, et le Ciel ne veut plus de l'autre que l'on tourne vers lui, comme pour l'escalader sans efforts et à la dérobée. *Nul ne peut servir deux maîtres,* dit la Vérité incarnée. ; *car s'il aime l'un, il ne peut que haïr l'autre* (Mt. 6, 24.). Quant à ce qui concerne Dieu, il ne peut souffrir un esprit ou un coeur, dont on ne lui offre que la moitié. Ce partage l'offense ; et alors, de sa majesté outragée il sort un cri sublime, comme celui qui sortit des entrailles maternelles de cette femme, dont Salomon voulait partager l'enfant : donnez-le-moi tout entier, ou bien, que l'autre le garde ! Point de partage, tout ou rien ! « Car, dit l'immortel évêque de Meaux, Dieu veut qu'on le cherche avec une grande ardeur, et ainsi, que l'on prenne les voies les plus courtes, qui sont toujours les plus droites ; si bien qu'il ne croit pas qu'on le cherche, lorsqu'on ne marche pas directement à lui. C'est pourquoi il ne veut point ceux qui s'arrêtent, il ne veut point ceux qui se détournent, il ne veut pas ceux qui se partagent. Quiconque prétend partager son coeur entre la terre et le Ciel ne donne rien au Ciel et tout à la terre, parce que la terre retient ce qu'il lui engage, et que le Ciel n'accepte point ce qu'il lui offre (Bossuet, *1er panégy. de saint Joseph*, 1re partie).

Telle est la simplicité dans les vertus. Elle ne veut, ne cherche, et ne trouve qu'une seule et unique chose : Dieu qui parle pour être cru sans hésitation, lorsque c'est la simplicité de la foi ; et Dieu qui se donne pour être possédé sans partage, quand c'est la simplicité de l'amour. Telle est la véritable sainteté ; telle fut celle de l'auguste chef de la Sainte-Famille.

- I -

La première circonstance où nous voyons Joseph percer le nuage qui enveloppait sa vie avant la crèche, ce fut lorsque, saisi de ce terrible doute il nous donna le bel exemple d'une foi si instantanément consommée. Certes, on exalte la foi d'Abraham, parce qu'il crut sans hésiter à l'enfantement d'une stérile. C'est un mystère bien plus étonnant qu'admet, avec tant de simplicité, la foi robuste de Joseph ; car il s'agit de l'enfantement d'une vierge !

D'ordinaire, il y a dans les âmes élevées comme un pressentiment des grands événements qui les concernent. Mais ici, pour cet événement tant en dehors de toute prévision humaine, l'âme si noble de Joseph n'a éprouvé aucun de ces frémissements intérieurs qui donnent un certain éveil, et font pressentir que quelque chose d'extraordinaire est sur le point d'arriver. Aucune lueur, quelque faible qu'on la suppose, ne lui vient des régions que hantent les mystérieux desseins de la Providence. La nuit la plus complète se fait chaque jour davantage autour de lui. Il ignore tout. S'il soupçonne quelque chose, ces soupçons ne peuvent que le transporter bien loin des rivages, où se tient l'incompréhensible vérité.

Mais soudain, une forme céleste lui apparaît parmi les songes troublés que lui causent ses alarmes ; un rayon de lumière lui semble descendre des cieux pour éclairer ses ténèbres. C'en est fait. Il suffit qu'une voix autorisée lui dise que, ce qui le surprend en Marie, est le résultat des merveilleuses opérations de l'Esprit saint. Il s'incline, quel qu'inattendue et incompréhensible que soit cette mystérieuse nouvelle, et il adore ! Désormais, les ténèbres ont fui de son esprit, et l'angoisse, de son coeur. Tout un monde nouveau lui est révélé ; et les horizons de sa vie, tout à l'heure si sombres et si menaçants, revêtent à ses regards, qu'illumine ce rayon céleste, des formes plus attrayantes et plus sereines. Une foi, moins droite que ne l'était la sienne, aurait voulu connaître de suite le pourquoi et le comment des choses ; elle aurait appelé le raisonnement humain à son secours, ou plutôt à sa ruine. Et ainsi, cette révélation surprenante n'aurait eu, pour tout résultat, que de diminuer le doute, au lieu de produire une inébranlable et consolante certitude dans son âme.

Loin de là au contraire ; sans arrière-pensée, sans réflexion aucune, même sans qu'une parole d'étonnement sorte de sa bouche, il croit, et il agit. Plus que jamais, il s'attache à celle que naguère il voulait abandonner secrètement. A l'avenir, il basera sur ce simple avertissement du Ciel toute sa ligne de conduite vis-à-vis de sa chère épouse. Il la suivra partout et ne s'en séparera jamais ; et, quelles que soient les épreuves qu'elle subira dans sa vie de mère de Dieu, il les partagera avec un dévouement sans borne. Voilà ce que valut à Joseph la simplicité de sa foi, dans les préludes de l'incarnation !

- II -

D'ailleurs, cette foi ardente dont le flambeau répand une si vive clarté aux regards de Joseph, dans l'obscurité de la chambre de Nazareth, en face de la mystérieuse grossesse de la Ste Vierge, ne sera pas de trop, quelques mois plus tard, au fond de l'étable où Marie remettra entre les bras du vénérable patriarche le fruit divin de ses enrailles. A vingt siècles de distance, après tous les événements prodigieux qui ont marqué la vie et la mort du Sauveur, et qui marquent encore la vie de son Eglise, il n'est pas difficile de faire un acte de foi devant son pauvre et obscur berceau. La lumière, qui jaillit des siècles chrétiens, s'impose à tout œil qui la contemple, comme l'éclat du soleil en plein midi. Mais reportons-nous, par le souvenir, à cette nuit de Bethléem et à tous ces contre-temps qui accompagnèrent la naissance de l'Enfant-Dieu, et nous verrons si la foi de Joseph n'eut pas à remporter, sur ce théâtre, un triomphe plus étonnant que nous ne saurions l'imaginer. Rappelons-nous comment les choses se passèrent, et combien, au milieu de toutes les contradictions des créatures qui avoisinaient la crèche, il eut besoin de toute sa foi pour reconnaître et adorer, dans cet enfant qui naît, son Créateur et son Dieu.

La nuit tombe, froide et sombre ; les derniers rayons du jour ont doré, à travers les vapeurs du soir, les cimes des montagnes d'alentour. Bethléem est déjà dans l'ombre. Une foule inaccoutumée se presse dans les rues et à la porte des hôtelleries. Les personnages importants ne sont pas ces deux étrangers qui arrivent de Galilée, et dont l'un est charpentier. Il est vrai que Dieu est avec eux, mais Dieu ne fait pas de bruit ; il est encore caché dans le sein de sa mère, que la foule coudoie en passant. Si seulement on avait pitié de ceux qui lui cherchent un logement, afin qu'il y naisse à l'abri des rigueurs de l'hiver ! Il n'est personne, à qui l'on refuse l'hospitalité, soit pour naître, soit pour mourir. Venir en ce monde, et en sortir, ce sont des faiblesses qui n'offusquent personne, et que par conséquent tous veulent secourir. On vit la plupart du temps comme l'on peut ; car le pain de chaque jour doit nous coûter quelques sueurs. Mais ordinairement, des milliers de mains sont disposées à nous secourir, à notre naissance, ou à notre mort, et à nous recouvrir de langes ou d'un suaire.

Hélas ! l'enfant que Marie met au monde n'a rien de ces condescendances si naturelles de l'humanité la plus vulgaire. A Bethléem où il se trouve, on le rebute ; dans le reste du monde qu'il vient cependant régénérer, on ne s'en occupe pas davantage.

A ce moment-là même, où le mépris le plus étrange accable le fils adoptif de Joseph de Nazareth dans cette bourgade de la Judée, les sujets de César sillonnent de tous côtés les routes du vaste empire romain. On s'occupe beaucoup de supputer le nombre des villes et des provinces, ainsi que des

royaumes tributaires qu'il renferme. On se raconte, dans chaque localité, la fortune et la renommée des potentats, qui viennent illustrer de leur signature les registres du maitre du monde. On se montre avec orgueil tout ce qui peut rehausser l'éclat de la puissance d'Auguste.

Mais la grotte de Bethléem et les trois personnages qui l'habitent passent inaperçus. Le mouvement, qui devrait se faire autour d'un Dieu naissant, n'apparaît nullement aux environs de l'étable. Les peuples sont loin de tourner leurs regards et leurs vœux vers la pauvre grotte, d'où cependant leur doit venir le grand Libérateur. Les nations civilisées continuent à se hâter vers les ténèbres, croyant accélérer leur progrès vers la vérité ; et les peuplades sauvages ne s'arrêtent même pas d'un seul degré sur la pente fatale où s'engloutit peu à peu, dans les sanglantes orgies d'une férocité grossière, tout ce qui leur reste encore d'humain.

La nature inanimée elle-même ne semble pas s'apercevoir de ce qui se passe dans ce petit coin de terre, qui deviendra un jour si célèbre. Les étoiles continuent à rouler silencieusement dans les plaines de l'espace ; les flots des rivières et des lacs écument, comme auparavant, sous le reflet argenté de la lune ; la sève reste endormie dans les branches dépouillées des arbres qui ombragent l'étable pendant la belle saison ; l'eau du ruisseau qui coule au bas de la colline n'arrête pas son murmure monotone ; les oiseaux dorment toujours dans la campagne ; et les hommes, couchés à Bethléem, reposent comme à l'ordinaire, sans que rien vienne déranger leur sommeil.

Un jour, du moins, les rochers du Calvaire trembleront sous le poids de la croix du Fils de Marie ; mais, cette nuit, les rochers qui protègent sa crèche, restent immobiles et insensibles dans l'ombre de la montagne, dont ils sont un fragment égaré. On dirait, en un mot, que l'ange de la mort tient la nature entière sous sa lugubre domination, et cependant, c'est l'Auteur de la vie, qui vient prendre possession de son terrestre empire !

- III -

Toute autre foi que celle de Joseph n'aurait-elle pas fait naufrage, ou ne se serait-elle pas au moins abîmée dans le doute, en face de circonstances si éloignées des préjugés d'alors, et si contraires aux calculs de la raison ? En présence de cette indifférence universelle des personnes et des choses, à la vue de tant d'humiliations, de rebuts, d'obscurité et de misères, tout autre que lui n'aurait-il pas été tenté de s'écrier, comme un homme qui sort d'une illusion : mais, mon Fils adoptif n'est pas mon Dieu ! Ce n'est pas là le descendant royal de David ; puisqu'une étable abrite sa naissance. Puisqu'il a une crèche pour berceau, une botte de paille pour trône, et quelques lambeaux de haillons en guise de pourpre ! Ce n'est pas là le fort d'Israël, ce

nouveau-né qui vagit, qui tremble de froid et qui pleure ! Ce n'est pas là l'enfant de bénédiction promis au monde, puisqu'il, parait avec toutes les livrées de la malédiction !

Mais qu'importent à la foi simple et droite de Joseph, et les accents lointains des prophètes mal interprétés par les préjugés populaires, et les subtils raisonnements de la sagesse humaine ? Tous ces mécomptes, toutes ces contradictions n'altèrent en rien la limpidité de son regard sur les choses de Dieu. Au contraire, ils ne font qu'augmenter l'ardeur toujours croissante de sa loi ; comme on voit l'éclair devenir plus brillant, au fur et à mesure que la nuée d'où il sort s'assombrit davantage.

Les révélations que ses sens lui refusent, sa foi les lui apporte ; et, grâce à elle, son âme se trouve, au sein de l'obscurité de la grotte, comme baignée dans une atmosphère de lumières toutes célestes. Grâce à cette foi, il sait voir et entendre des choses merveilleuses, que personne n'aurait pu s'imaginer, et qui viennent, tour à tour, apporter à son coeur des serrements de tristesse ou des ravissements de joie. Dans tous ces affronts de Bethléem, il reconnait les commencements de cette vie de sacrifice, que doivent terminer un jour les affronts plus humiliants de Jérusalem et du Golgotha ! Il sait que chaque porte qui se referme devant lui, que le silence dédaigneux qui accueille chacune de ses demandes, que chaque voix qui refuse ou qui méprise ses sollicitations sur le seuil des hôtelleries, que chacun des pas que son épouse fatiguée fait retentir sur *ce* pavé inhospitalier, en un mot, que chaque écho de l'ingrate Bethléem a, dans le coeur du Sauveur encore au sein maternel, un contrecoup douloureux qui le fait sensiblement souffrir. Il comprend qu'avant d'avoir vu le jour, l'Enfant-Dieu boit déjà son calice d'amertume

Puis, à peine Jésus-Christ est-il né, que tout *ce* qui environne son berceau est, pour la foi de Joseph, plein de prédictions lamentables. Le bois, sur lequel il repose en naissant, fait penser au bois sur lequel il rendra le dernier soupir. Les animaux, qui assistent à sa naissance et le réchauffent de leur haleine, présagent ceux qu'il associera à son triomphe d'un jour, la veille de ses suprêmes anéantissements. L'obscurité profonde, que combat faiblement le pâle flambeau que Joseph tient à la main, n'est-elle pas la compagne nécessaire de toutes les grandes oeuvres de Dieu ? Car n'est-ce pas dans les ténèbres, que se sont accomplies la création de l'univers et l'incarnation d'une personne divine ? N'est-ce pas encore au milieu des ténèbres, qu'auront lieu la mort de cet enfant divin, et son apparition dernière dans la redoutable scène du jugement dernier ?

Il fait froid autour de la crèche ; mais il fait encore bien plus froid dans le monde, que ce nouveau-né vient réchauffer et embraser du feu de son amour. L'air qui environne l'étable est, à son égard, à la température des cœurs humains, c'est-à-dire glacial. Il y a bien sur ce sol terrestre, et même non loin de la froide grotte, des tourbillons ardents et des foyers

incandescents. Les cœurs de la plupart des hommes en sont tout consumés. Mais, c'est le feu dévorant des concupiscences humaines qui les allume ; et ce sont des divinités, autres que ce Dieu incarné, qui sont l'objet de leurs impures flammes. Par le monde, qui se prosterne à deux genoux pour les adorer, on les appelle richesses, honneurs et plaisirs ; aux pieds de cette crèche qui les écrase de son divin anathème, ce vieillard, qui adore l'enfant transi de froid, les regarde comme de la fumée et de la boue. Toutefois, peu importe au monde, ce que Joseph pense de ses biens. Il n'en reste pas moins tout de feu pour ces divinités mensongères, et tout de glace à l'égard de ce Dieu véritable, dont l'atmosphère rigoureuse de l'étable engourdit les membres délicats. Pour Joseph, qui voit les horizons s'agrandir, à mesure que se déroulent devant ses yeux les mille scènes du grand drame de l'Incarnation, la grotte de Bethléem est une miniature de la grotte de Gethsémani ; et les ombres du Calvaire s'inclinent déjà sur la tendre victime, qu'il couvre de ses baisers paternels.

- IV -

Ensuite, son regard, illuminé par la foi, passant par-dessus tous ces horizons trop attristants, semble les oublier pour se fixer sur de plus ravissants tableaux.

N'a-t-il pas, en effet, devant lui un monde merveilleux de toute puissance dans la faiblesse, de sagesse infinie dans le silence, et de vie divine sous cette frêle enveloppe à peine frémissante de vie humaine ? Dans ces vagissements de la crèche, et sous ces langes qui retiennent le nouveau-né dans l'inertie, la foi de Joseph ne peut s'empêcher d'admirer des mystères étonnants d'éloquence et de force.

Si l'enfant se tait, les accents inarticulés de sa souffrance parviennent aux oreilles de Joseph, avec la majesté de cette parole qui a créé tous les mondes. De larges bandelettes emmaillotent son corps et emprisonnent ses membres débiles ; mais Joseph reconnait, dans ces bras ainsi enchaînés, la force de Celui qui a fixé les astres à la voûte du firmament, et, dans ces pieds captifs, cette prodigieuse activité qui porte le Fils de l'Eternel partout à la fois, où sa présence est nécessaire au gouvernement de l'Univers.

Tout son corps tient dans l'espace qu'occupe un petit amas de langes, sur quelques brins de paille, au fond d'une pauvre étable ; mais, aux yeux de Joseph, cet enfant n'en est pas moins Celui qui remplit de son immensité tout ce qui existe, et qui, souverainement libre, est l'éternelle liberté du monde. Il parait fatigué, quand il a passé plusieurs fois des bras de Marie dans ceux de Joseph, ainsi qu'il le paraîtra un jour, en s'asseyant sur le bord du puits de Jacob. Mais, il n'en est pas moins Celui dont la vigueur suffit pour continuer

aux astres l'impulsion qui les fait rouler dans les espaces sans fin, pour imprimer aux flots de la mer ce mouvement qui remue jusqu'à ses plus profonds abîmes, et pour faire trembler l'épaisse écorce du globe, comme un champ d'épis qui secoue sa crinière jaunis saute au souffle de la brise d'un soir d'été.

Il est né d'hier, et cependant, avant que de naître, il a vécu toute une Eternité ; il existait, alors que rien n'existait que Lui seul ! Il ferme doucement les yeux on dirait qu'il ne voit plus rien ; mais Joseph sait qu'il voit tout, et que rien ne lui échappe de ce qui se passe dans l'obscurité de la grotte, comme dans celle des plus sombres forêts et des plus profonds abîmes. Son regard, qui semble se voiler de larmes, pénètre même jusqu'au plus intime des cœurs, et en découvre les plus secrètes pensées.

- V -

Voici que la respiration gonfle sa poitrine, et que sa tête repose sans mouvement sur l'épaule de l'heureux vieillard. On dirait que Dieu dort ! Mais, quel que soit le sommeil qui appesantisse ses membres et ferme ses paupières, son coeur veille, et surtout sa divinité. Si cet enfant dormait tout entier, si tout était paralysé par le sommeil dans ce centre d'animation divine, que se passerait-il donc parmi les mondes ? Toutes les créatures n'auraient plus qu'à s'abîmer d'elles-mêmes dans l'immense sépulture de toutes choses. Ce serait à jamais, et sans possibilité du retour vers l'être, le règne éternel du néant.

Jésus s'éveille enfin, et ses regards se mouillent de pleurs ; mais, de dessous ses larmes, rejaillissent jusque sur Joseph les éclairs de la joie divine, que produit en son âme la plus intime vision béatifique. Ses yeux ressemblent à deux diamants qui reflètent les plus beaux feux du ciel, au fond d'une onde transparente. — L'enfant sourit à sa mère et à son père adoptif ; mais son sourire n'est pas, sur ses lèvres enfantines, le reflet momentané d'un contentement quelconque. Car, c'est avec ce sourire, qu'il crée dans les anges de si ravissantes extases ; peut-être même, ce sourire est-il en ce moment, pour un homme qui passe à son redoutable tribunal, un signe de pardon et une sentence de salut.

Il cherche le lait de sa mère afin d'empêcher ses forces de défaillir ; mais Joseph n'ignore pas que c'est lui, qui soutient tout ce qui respire sur la terre et tout ce qui vit dans les cieux. C'est lui qui nourrit les anges d'amour, et donne aux créatures terrestres l'aliment que réclame leur nature. Les animaux sauvages du désert, les myriades d'oiseaux dont regorgent les forêts découronnées par les frimas, les poissons sous leur couverture de glace au fond des eaux, les multitudes d'insectes qui fourmillent aux pieds

des herbes desséchées, les orphelins qui n'ont plus que Dieu pour père, et les mendiants qui n'ont plus que sa providence pour soutien, tout cet ensemble de créatures, qui ont besoin de manger afin de ne pas mourir, reçoivent chaque jour leur nourriture de ses mains divines, lesquelles, en ce moment, pressent le sein de l'épouse de Joseph, pour en faire jaillir le lait maternel.

L'Enfant-Dieu a l'air de jouer à l'insouciance enfantine ; mais sa vigilance s'étend à tout. Des bras de son père adoptif, où il s'amuse si naïvement, il se penche sur le monde, afin d'y jeter un coup d'œil qui l'embrasse tout entier jusque dans ses moindres détails, mieux que ne fait l'artiste sur un paysage pour le reproduire au bout de son pinceau, mieux que ne le fait une mère sur un berceau, pour épier le moindre mouvement de douleur ou de joie qui accélère ou retarde la respiration de son nouveau-né.

Jésus s'occupe de tout, en paraissant ne prendre garde à rien, sinon aux caresses de ceux qui ont soin de lui. Le brin d'herbe qui pousse, la fleur qui remplit sa corolle des parfums du jour, le volcan qui, au sein de la terre, amasse et lance dans les airs ses laves brûlantes, le soleil qui paraît et disparaît tour à tour sous l'horizon, les existences humaines qui allument leur flambeau au foyer de la famille ou qui l'éteignent pour franchir la nuit de tombe, les évènements grands et petits qui se succèdent sous le toit de chaume du berger ou dans le palais des rois, le moindre mouvement qui se produit dans les phalanges des esprits célestes, le moindre bruit que font le plus humble des êtres d'ici-bas et le plus élevé des anges du Ciel, le plus léger atome qui flotte dans l'espace, la plus imperceptible goutte de rosée qu'absorbe une plante, le plus secret désir que forme une âme, la plus petite flamme d'amour qui jaillit du coeur d'un Séraphin, rien, ni au sommet des cieux, ni sur toute la surface de la terre, ni dans les profondeurs des océans, ni dans les entrailles du globe, ni dans les replis les plus impénétrables des mondes visibles et invisibles, rien n' échappe à sa vigilance ; rien ne peut se passer de la toute-puissante coopération de ce petit enfant, qui repose si ingénument sur la poitrine du charpentier de Nazareth.

La foi en la divinité de Jésus est tellement, même dès la nuit de Bethléem, enracinée dans l'âme de Joseph, et cette foi est si simple et si droite, que l'auguste patriarche rejette bien loin de lui tout ce que les apparences peuvent apporter de contraire à ces révélations. Il ne vît plus dans l'atmosphère épaisse des sens. Sa foi a donné des ailes à son âme. Il a franchi, en un clin d'œil, les incommensurables distances qui séparent l'humble crèche où Jésus repose sous son ombre paternelle, du trône divin où le sein du Père céleste l'engendre dans une éternelle splendeur. Derrière chacune des misères humaines, dont le Fils de Dieu veut bien se revêtir en naissant, il découvre une perfection infinie.

De même que le rayon de soleil passe à travers les eaux bourbeuses des marais et les ténèbres des plus sombres forêts, sans rien perdre de sa pureté et de son éclat, ainsi fait le Verbe de Dieu, ce Soleil du monde éternel. Parmi tous les hommes qui s'agitent sur la surface de la terre, Joseph est le seul, avec Marie, à constater ce phénomène merveilleux. Sa foi déchire les voiles dont se couvre le Sauveur dans son berceau ; elle dissipe tous les nuages qui interceptent ses divins rayons ; la grotte obscure de Bethléem lui apparaît comme le sommet transfiguré du Thabor. Dans cet enfant, qu'autour de l'étable, l'on plaint et l'on méprise, Joseph reconnaît le Dieu fait homme, et, avec toute la simplicité de sa foi, il adore eu son fils adoptif le Souverain maître de l'Univers.

- VI -

Cependant, la naissance humble et délaissée de Jésus-Christ ne fut pas la plus grande épreuve, dont devait triompher si pleinement la foi de Joseph. La terre accueillit son Sauveur avec une inexplicable indifférence, c'est vrai. Mais en revanche, il y eut du côté du Ciel de prodigieux transports de joie, dont les échos parvinrent aux oreilles du charpentier de Nazareth ; et ce ravissant spectacle ne put qu'aider son âme croyante à se tracer une voie lumineuse et consolante à travers tant de ténèbres et tant d'amertumes, amassées par l'ingratitude des hommes autour du berceau de Jésus-Christ.

Car, à l'heure de minuit, alors que ce fruit béni se détachait doucement de l'arbre qui le portait depuis neuf mois à son rameau virginal, et que Joseph s'occupait de l'étendre, pour mieux le contempler, sur une poignée de paille, on entendit retentir dans les airs, au-dessus de la grotte, le bruit d'une mélodie toute céleste. C'étaient les anges qui chantaient la naissance temporelle de leur éternel Roi. Et leurs accents, roulant comme des flots d'harmonie de sommets en sommets et de vallons en vallons, faisaient rendre aux nuages, qui les répercutaient à leur tour aux horizons lointains, un son mélodieux. Les astres eux-mêmes se renvoyaient les uns aux autres ce cantique de triomphe ; tout le Ciel était en fête, à cette heure de la nuit !

L'aurore n'avait pas encore blanchi l'Orient, que les bergers de la campagne environnante accouraient à l'étable afin de dédommager, par leurs naïfs témoignages de foi et d'amour, l'enfant que le monde délaissait. Après ces hommages, rendus par la pauvreté au nouveau-né, étaient venus ceux de la puissance et des richesses. Quinze jours ne s'étaient pas encore écoulés, que la grotte s'embauma de l'encens le plus exquis ainsi que de la myrrhe la plus odoriférante, et que l'or ruissela sur la paille, où les rois de l'Orient vinrent adorer Celui qu'ils avaient reconnu pour leur Dieu. Et enfin, quelques jours plus tard, est-ce que Joseph n'a pas été témoin des acclamations de bonheur, qui ont accueilli le divin enfant sur les degrés du temple ? Anne la prophétesse,

et le saint vieillard Siméon n'ont-ils pas soulevé un coin de ce voile mystérieux, sous lequel se cachait la divinité du Fils adoptif de l'étranger de Bethléem ? Peu à peu, et presque jour par jour, les destinées de l'enfant, dont Joseph avait la garde, se révélaient aux yeux du saint patriarche avec des proportions de plus en plus grandioses, lorsque tout-à-coup survint un contre temps, capable de déconcerter la foi la plus robuste.

- VII -

Une nuit que Joseph reposait tranquillement à côté du berceau de Jésus, un ange se présente à lui. Mais quelle différence dans son aspect ! Ce n'est plus la sérénité de cet ambassadeur, qui naguère s'était glissé, comme une ombre lumineuse, entre les murs de l'atelier de Nazareth, afin de lui révéler l'heureuse nouvelle de la conception miraculeuse du Fils de Marie. Il est précipité dans son vol vers la Crèche ; il parait tout troublé ; son regard reflète la terreur. On dirait que, pour descendre jusqu'à l'étable de Bethléem, il n'a traversé que des sphères épouvantées !

Qui donc porte ainsi la frayeur jusque dans les Cieux ? Et quelle est donc la cause de ce changement soudain dans l'atmosphère de paix qui environnait cette grotte inconnue ? C'est la fureur jalouse d'un homme, que Dieu redoute pour les jours de son Fils incarné. Car cet homme est puissant dans le pays ; il a pour lui une armée ; il a une couronne sur sa tête, et un sceptre à la main ; il s'assied sur un trône ; c'est un potentat, et il s'appelle Hérode. Ayant entendu dire que le roi des Juifs vient de naître, et que déjà il a reçu, dans son obscur réduit, les premiers hommages de quelques-uns de ses futurs sujets et de trois Rois des contrées lointaines, il a comploté sa mort. Et, pour que sa victime ne puisse lui échapper, il va envelopper, dans un immense réseau de cadavres et de sang, toute la région de Bethléem. Les groupes d'anges, qui se penchent du haut des cieux sur le berceau de l'Eternel, entendent ces bruits de mort proférés contre lui, et ils en sont effrayés. L'un d'eux se détache, et vient faire retentir aux oreilles de Joseph ces étonnantes paroles : *Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, et fuyez en Egypte !*

Quel coup de foudre sur la crèche, où sommeille délicieusement l'Enfant ! Il n'y a qu'un instant, le ciel était si serein sur sa tête ! Et voilà qu'une effroyable tempête le menace, peut-être même, la mort ! Quelle stupeur dans le réveil, alors que tout semblait, autour de l'étable, promettre une nuit si tranquille et si douce ! Quels raisonnements aurait pu faire Joseph, que ce coup atteint plus que tout autre, avant d'obéir à un ordre si dur et si inattendu ! Un Dieu à élever et à conserver sur la terre, jusqu'à ce qu'il ait accompli sa mission, et cependant, tant de sacrifices et de précautions humaines, afin de le préserver de la jalousie d'un tyran ! Et pourquoi faut-il donc que cette poussière, qui vole autour d'un trône en fureur, obscurcisse

et trouble à ce point le ciel ? Est-ce qu'Hérode et toute sa cour devraient faire trembler le Tout-puissant avec toute la sienne ? La nuit est sombre, la saison est rigoureuse, et il faut, sans perdre un seul instant, se lever et partir. *Surge et fuge !*

D'ailleurs, Joseph n'a plus la vigueur du jeune âge ; il commence à se faire vieillard. Il est seul pour prendre à sa charge, pendant un voyage si périlleux et si lointain, le double fardeau de l'enfant et de Sa mère : *Accipe puerum et matrem ejus.* Il se trouve déjà trop loin de son pays et de son atelier ; il s'en aperçoit de plus en plus à la gêne toujours croissante du foyer domestique ; et cependant, il lui faut s'exiler dans des régions plus lointaines encore

Mais au moins, pendant cet interminable trajet, s'il a faim, peut-il compter sur la manne miraculeuse ? S'il a soif, pourra-t-il l'étancher à quelque courant, ne serait-ce qu'à une goutte de rosée, dans la corolle d'une fleur ? Rien ne lui est assuré, rien, sinon la perte de l'enfant, s'il reste dans ce pays. Il n'y a plus qu'à fuir.

Et où donc, grand Dieu ? En Egypte. Oui, il faut qu'il aille jusque-là, derrière toutes ces solitudes et tous ces déserts, afin d'arracher l'enfant, dont il a la garde, à un trépas prématuré. Et à quoi donc pense le messager céleste, pour indiquer l'Egypte comme le seul lieu, où un refuge assuré soit possible à ce Dieu qui veut échapper à la fureur d'un homme ? L'Egypte ? Mais n'est-ce pas le pays le plus mal choisi pour abriter un descendant de Jacob ? N'est-ce pas sur ce sol lointain, que le peuple de Dieu a péri presque tout entier, dans les chaînes du plus dur esclavage ? N'est-ce pas là cette terre, que Moïse a maudite, et qui porte peut-être encore les cicatrices des plaies affreuses, que les Hébreux lui ont laissées pour tout souvenir ? Et puis, une contrée idolâtre et impie, afin de recueillir les pas fugitifs du vrai Dieu, devenu vrai homme ! Quelles impossibilités n'auraient pas surgi de toutes parts aux yeux de Joseph, s'il n'avait eu à son secours, dans cette épreuve soudaine, toutes les ressources d'une foi trop droite pour soupçonner la Providence, ne fut-ce qu'un instant, d'agir à la légère ! Quelle porte ouverte dans son âme au doute, à l'indécision, et même au murmure, si sa volonté n'avait pas eu, pour s'appuyer dans cette solennelle épreuve, le fondement solide d'une foi que rien ne pouvait ébranler !

- VIII -

Mais, là encore, Joseph n'hésite pas un seul instant ; là encore, dans cette révélation d'un danger qu'il ignore, et d'un expédient dont il ne peut comprendre de suite toute la nécessité, il reconnaît la voix de Dieu. Ce que la raison peut entasser de nuages à l'horizon que l'ange lui montre comme l'horizon sauveur, la simplicité de sa foi les dissipe. Et sur le

champ, il se lève, prend l'enfant et sa mère, quitte la crèche où reposait si doucement son précieux dépôt, abandonne pour toujours cette grotte qui l'abritait tant bien que mal contre les intempéries de l'hiver, et il fuit à marches forcées vers l'Egypte. Il suit la route que lui a tracée le doigt du céleste ambassadeur, et il s'en va demander une hospitalité dont il ne connaît pas encore la durée, à un peuple, ennemi juré des Juifs, et oppresseur de tout étranger.

Sa démarche est précipitée ; car le danger est imminent. Peut-être même que la plaine de Rama retentira des sanglots de Rachel désolée, avant que la sainte famille ait eu le temps de gagner le seuil du désert protecteur. C'est pourquoi il se hâte ; mais son empressement est empreint d'une douce et majestueuse gravité, comme dut être, quelques mois auparavant, l'empressement de Marie, lorsqu'elle alla avec grande diligence, à travers les régions montagneuses de la Judée, saluer sa cousine Elisabeth. A voir ce petit groupe, errant sur les sables arides, on aurait dit un nuage poussé par le vent du désert, et qui, emportant dans ses flancs le feu du ciel, s'avance silencieusement à travers ces solitudes, en attendant qu'un jour il ébranle les échos de l'univers entier des accents de sa voix victorieuse. Ainsi s'avançait Jésus entre Marie et Joseph, dans sa fuite précipitée vers l'Égypte.

Lorsqu'on sait faire généreusement le sacrifice de soi-même en face de la volonté divine, la récompense ne se fait pas longtemps attendre. Si la foi a des exigences, qui parfois semblent accabler la nature, elle a aussi, elle a toujours ses consolations qui réconfortent le coeur, et ses lumières qui élèvent l'esprit jusqu'à des révélations ravissantes. C'est ce qu'éprouva Joseph pendant qu'il cheminait sur la route de l'exil. Que pouvait-il y avoir pour lui de plus humainement triste et désagréable ? et cependant, qu'y eût-il pour lui, une fois le sacrifice accepté et en voie d'accomplissement, de plus divinement suave et lumineux ? Sa foi, qui a imposé un si généreux silence à toutes les récriminations, dont aurait pu s'armer contre les ordres célestes la sagesse purement humaine, cette même foi est pour lui la source d'intarissables jouissances, durant ce pénible voyage.

Il s'avance à travers un pays inconnu, sans routes et sans guides ; mais sa foi ne lui dit-elle pas qu'il a pour éclairer sa marche, plus que la colonne lumineuse qui guidait les Hébreux dans ces mêmes solitudes ? Il n'a pas, comme Moïse, l'arche de l'alliance contenant les tables de la loi, afin de faire de cette traversée monotone une marche triomphale ; mais il presse sur son coeur l'Auteur même de la loi ancienne et nouvelle, et il tient par la main l'Arche sainte, qui porta ce législateur incarné dans ses chastes entrailles.

Les Hébreux ont traversé le désert, en y laissant des traces de leur idolâtrie, et des souvenirs impérissables du châtiment divin qui tomba sur eux ; car la route qu'ils ont suivie est parsemée de leurs ossements ; chaque pierre et chaque monceau de sable recouvrent un tombeau. Autres furent les

scènes touchantes d'adoration, dont le désert fut témoin, quand l'auguste chef de la Famille divine y passa. Laissons pour un instant la parole à un auteur dont l'imagination orientale a si bien saisi l'une de ces scènes. « Le soleil est tout-à-fait disparu, dit-il ; son globe, enfoncé sous l'horizon, envoie une teinte douteuse d'or et de pourpre sur la plaine unie de sables mêlés de pierres. Marie et Joseph s'agenouillent pour prier, comme si, du haut du ciel, une sonnerie de cloches d'or les avertissait que l'heure de complies est arrivée. Ils ne lèvent pas leurs yeux vers l'Invisible, présent partout, dont les hommes reconnaissent la présence en voilant leurs faces de leurs mains ; mais, comme des croyants en prière qui fixent leurs regards sur le tabernacle, ils contemplent et prient cet Enfant tout-puissant, que sa mère a couché pour un moment sur le sable. De même que le souffle du vent, passant par instant le soir sur les eaux, les rides et les fait comme sourire à la lumière, ainsi fait cet aimable enfant ; pendant qu'ils l'adorent, les incomparables sourires de l'enfance illuminent son visage, et disparaissent tour à tour (P. Faber. *Bethléem*, vol. 2. p. 68).

- IX -

Puis, à mesure que le silence se fait plus profond autour des exilés, la lumière se fait plus éclatante dans l'esprit de Joseph. Sa foi, perçant de plus en plus les voiles de l'avenir, découvre les desseins miséricordieux du Rédempteur sur ces mitrées, qui lui paraissent cependant si maudites du Créateur. Un jour viendra, et il ne semble pas éloigné, où ces solitudes de Misraïm retentiront de chants de triomphe, en mémoire de son passage. L'Agneau pascal de la nouvelle alliance y sera mangé par une multitude affamée de sacrifices ; il y versera les flots toujours rejaillissant de son sang précieux, pour en abreuver des légions de saints anachorètes. Ces déserts inconnus et stériles fleuriront au souvenir du divin proscrit, comme le firent, suivant une pieuse croyance, au moment où ils passèrent sous leurs frais et odoriférants ombrages, les arbres de ces solitudes. Les héros du christianisme ne laisseront pas s'effacer les vestiges que Jésus, persécuté dans ses langes, imprime, en fuyant l'orage, sur ces sables brûlants ; ils y viendront répandre le parfum de leurs vertus, et les larmes de leurs pénitences extraordinaires.

L'arabe lui-même ne perdra pas le souvenir du séjour de cet Ange de paix, qui repose et grandit entre les bras de son père nourricier. Après dix-huit siècles écoulés, il sera fier de montrer encore, aux portes du Caire, l'arbre sous lequel, d'après la tradition qu'il tient de ses ancêtres, Joseph de Nazareth aurait abrité l'enfant Jésus et sa mère, durant leur exil en Egypte.

Mais voici que la foi de Joseph est témoin d'un autre prodige : c'est l'écroulement du trône de Satan dans ce pays des Idoles. A peine en effet l'illustre fugitif, chargé de son divin fardeau, a-t-il posé le pied sur cette terre

maudite, que les statues des faux dieux, encore toutes parfumées d'encens, frémissent sur leurs piédestaux ébranlés, et tombent avec fracas sur le pavé qu'elles jonchent de leurs débris. Grande stupeur parmi la foule des adorateurs ! On ne sait à quoi attribuer ce spectacle hideux. Pas une secousse n'a fait trembler la terre ; pas une dalle n'a remué dans les sanctuaires ; pas un craquement sinistre ne s'est fait entendre dans les temples. Cependant les idoles sont là, prosternées et même en morceaux ! Mais cet étranger, qui campe sous un arbre, a senti tressaillir entre ses bras l'enfant qu'il porte sous l'empire d'une vertu qui s'échappait de ses gestes enfantins. Il découvre, dans cette merveille qui épouvante les païens, un signe de ce que Jésus sera un jour. Les idoles tomberont en poussière, partout où se fera sentir sa présence ; Satan fuira épouvanté des contrées où l'Homme-Dieu portera ses pas, non plus en fugitif, mais en triomphateur ; les sanctuaires du mensonge ne rendront plus d'oracles, quand la voix du Fils de Dieu se sera fait entendre sous leurs murs séculaires. Le sol même qui les supporte s'entrouvrira pour leur faire un tombeau d'ignominie, lorsque les apôtres de ce divin exilé aborderont les plages idolâtres, quel que soit le souffle qui les y pousse, celui de la persécution ou celui de l'amour.

- X -

Telles étaient les révélations prophétiques qui récompensèrent la foi de Joseph. Ce fut cette foi, en effet, qui le soutint dans les fatigues de sa fuite, et qui le consola dans les ennuis inséparables de l'exil ; ce fut elle aussi qui, longtemps après, ramena la sainte famille à Nazareth, où, pendant près de trente années, le fils de Dieu et son père nourricier confondirent ensemble leur vie laborieuse et oubliée, dans l'obscurité d'un pauvre atelier d'artisan.

Tout se tait sur cette période monotone de l'existence cachée du Sauveur, et sur le grand rôle que Joseph exerça auprès de lui. L'Evangile lui-même n'en révèle rien ou presque rien, sinon le grand exemple de soumission de Jésus à l'égard de son père adoptif. A part cela, il ne laisse échapper, à travers les fentes de l'humble demeure, aucun rayon de ce qui s'y passa de lumineux ou d'affligeant pour l'esprit et le coeur de l'époux de Marie. Quoiqu'il possédât sous son toit le Dieu qui se révèle face à face aux anges dans le Ciel, celui-ci n'en était pas moins encore le Dieu qui se cachait ici-bas. Joseph lui-même dut en savoir quelque chose. Il aurait manqué, ce semble, une perfection à la foi du vénérable Patriarche, si, en s'imposant trop à ses sens, Jésus lui avait enlevé le mérite de croire. Il est donc à supposer que sa foi rencontra, là encore des épreuves dont elle sut, comme partout ailleurs, triompher victorieusement.

Au moins, dans la vie publique du Fils du charpentier Nazaréen, la toute-puissance de sa divinité apparaît toujours à côté des faiblesses de son humanité. S'il a faim, il multiplie les pains pour les autres et rassasie des multitudes dans le désert. S'il dort accablé de fatigues, il apaise la tempête d'une seule parole son réveil s'il pleure, il sèche les larmes aux yeux de ceux à qui il prodigue ses consolations et ses bienfaits. S'il frémit et verse des larmes d'amitié sur le cercueil de Lazare, il n'a qu'à lever les yeux au Ciel, pour que son ami sorte vivant du tombeau, où il exhalait déjà l'odeur de la corruption. Si, à Gethsémani, il se livre à ses bourreaux et se laisse enchaîner comme un vil malfaiteur, d'une parole il renverse toute leur armée sur le sol, et d'un geste il la relève. Et enfin, s'il meurt comme le dernier des hommes, entre deux scélérats, au milieu des vociférations de la haine la plus brutale, et abandonné de tous, même de son Père céleste, du moins, son dernier soupir jette sur le soleil un voile sanglant et fait entrer les rochers du Calvaire dans d'horribles convulsions. Il expire sur une croix par le plus infâme des supplices. Cependant, si la vie lui échappe, il s'en montre, au même instant, le maître tout puissant ; car il la fait tressaillir jusqu'au fond des tombeaux, dont elle va ranimer les cendres et ressusciter les morts. Partout et toujours, pendant les trois années de la vie publique du Christ, à côté de l'homme, on reconnaît le Dieu.

Mais en fut-il ainsi dans la vie privée de Nazareth, alors que, sous le regard de Joseph, Jésus-Christ gagnait, à la sueur de son front, le pain que l'on mangeait en commun à la table de la sainte famille ? On peut croire que non. C'était, pour le fils de Dieu, l'heure de ses anéantissements sans compensation, et il les subissait en victime résignée, avec le poids écrasant des plus profondes humiliations.

O foi sublime de Joseph ! Combien tu devais être alors pour son âme, tour à tour, un sujet de terreur et de joie ! Un sujet de terreur pour ce mortel, que tu contraignais de commander à un Dieu ! Un sujet de joie, lorsque l'humble artisan voyait s'incliner, au souffle de ses moindres désirs, cette fleur divine dont la senteur cachée exhalait le parfum du Ciel ! Tel le lis de la vallée incline gracieusement sa blanche corolle, et n'en répand que mieux sa suave odeur, quand la brise du soir vient le caresser en le balançant dans les airs. O simplicité admirable ! Il fallait encore tout ton secours à ce Juste, pour prêter de si grandes destinées à ce faible enfant, dont la vie se passe si retirée du tumulte du monde et si méprisée des hommes. Oui, il fallait à la foi de Joseph toute sa simplicité et toute sa droiture, pour que les apparences vulgaires d'un enfant qui pleure, qui obéit, qui travaille et qui souffre, ne lui fissent pas perdre un seul instant de vue le Dieu souverainement heureux et infiniment puissant, dont cet enfant est une incarnation vivante, mais cachée.

Saint Joseph se montre donc à nous, dans toutes les circonstances de sa vie, comme le plus parfait modèle de la simplicité avec laquelle notre

esprit doit nous conduire à Dieu. Nous allons voir comment il nous offre aussi le plus attrayant exemple de l'amour, par lequel nous nous attachons au Seigneur, lorsque la foi nous a guidés vers lui.

***

ARDEUR DE L'AMOUR DE SAINT JOSEPH POUR DIEU

Saint-Joseph / IV

Ardeur de l'amour de Saint Joseph pour Dieu

« C'est quelque chose de grand que l'amour, et un bien au-dessus de tous les biens, dit l'auteur de l'*Imitation*. Seul il rend léger ce qui est pesant, et fait qu'on supporte avec une âme égale les vicissitudes de la vie. L'amour de Jésus est généreux ; il aspire à s'élever et ne se laisse arrêter par rien de terrestre ; les biens du temps ne le retardent pas, et ses maux ne l'abattent pas non plus. Celui qui aime, court, vole ; il est dans la joie, il est libre, rien ne l'arrête... Aucune fatigue ne le lasse, aucuns liens ne l'appesantissent, aucunes frayeurs ne le troublent ; mais, tel qu'une flamme vive et pénétrante, il s'élance vers le Ciel, et s'ouvre un passage sûr à travers tous les obstacles (*Imitation de J.-C.,* III, 5). »

Tel fut l'amour qui consuma le coeur de saint Joseph. Pour bien des motifs, il devait en être ainsi.

L'Evangile et l'histoire de l'Eglise racontent des choses merveilleuses sur l'amour divin, que la présence du Sauveur fit naître dans le coeur de ceux qui l'approchèrent du temps de sa vie publique. Madeleine vint un jour se jeter toute confuse à ses pieds. Elle les arrose de ses larmes repentantes ; elle les essuie de ses cheveux, et y colle ses lèvres, qu'embrasent déjà les premières flammes d'un amour, qui commence à poindre à travers les vapeurs malsaines de son coeur coupable. Jésus la regarde avec bonté ; il lui dit une parole de miséricorde. Cela suffit à la pécheresse scandaleuse ; elle se relève avec un amour si ardent, que le Sauveur lui en rend, sur le champ, un témoignage public et solennel. Jean, le plus jeune des apôtres, reposa quelques instants sa tête sur la poitrine du divin Maître, alors que ce coeur adorable se sentait embrasé d'un excès d'amour pour les hommes. Dès ce moment surtout, le prophète de l'Apocalypse aima tellement Celui qui, la veille de sa mort, lui avait donné une telle marque d'affection, qu'il mérita et obtint le titre de *Disciple de l'amour*. Tous les apôtres, pour avoir subi pendant trois ans le rayonnement de cette présence divine, n'ont-ils pas été transformés par la flamme d'un amour qui alla jusqu'au sacrifice de leur vie ? Pierre, entre autres, avant d'hériter de la puissance suprême, dut ressentir un grand amour pour le Dieu fait homme. Jésus-Christ voulut s'en assurer une dernière fois, avant de l'établir pour toujours le gardien infaillible de son corps mystique, qui est l'Eglise catholique. Pierre répondit par une triple protestation, et il put dire à son divin Maître, sans que celui-ci prit sa sincérité en défaut : *mais, Seigneur, vous savez bien que je vous aime !* Et

ainsi, la sublimité de sa dignité dans l'Eglise naissante, fut comme la récompense de la grandeur de son amour pour Jésus-Christ.

Comment donc alors le Fils de Dieu aurait-il livré son corps réel à la garde et aux soins paternels de Joseph, s'il n'avait pas trouvé, dans le coeur de ce juste, un amour proportionné à l'incomparable mission qu'il lui confiait ? Et même, à supposer que le Sauveur enfant n'eût pas découvert en son Père adoptif un degré suffisant d'ardeur divine, Joseph aurait-il pu échapper à l'action permanente de ce Dieu d'amour qui, comme un charbon ardent, reposa si souvent sur son coeur ?

Que de fois, en effet, Joseph n'a-t-il pas écouté les battements de ce Coeur qui a tant aimé le monde ! Et comment ces battements n'auraient-ils pas accéléré la force des siens pour Dieu ? Que de fois n'a-t-il pas senti passer sur sa face le souffle de Celui qui inspira la vie à l'humanité naissante ! Au ciel, c'est ce même Jésus qui entretient perpétuellement, dans le sein de la Trinité divine, les flammes de l'Amour incréé. Dieu le Père brûle d'un amour infini pour son Fils, et c'est le Fils qui, en reflétant comme un miroir l'amour qui vient du Père, produit avec lui par ce rayonnement le Saint-Esprit. Il en est de même pour lui sur la terre. Ce n'est plus du sein de son Père éternel, mais de celui de son Père adoptif qu'il rayonne d'amour. Aussi, la poitrine de Joseph en est-elle comme consumée. Le coeur du saint patriarche ressemble à l'encensoir d'or que balancent les chérubins, et dans l'office est de brûler continuellement devant le trône du Tout-Puissant. Les soins empressés et les immolations qu'il s'impose pour l'Enfant confié à sa vigilance, sont comme des nuages d'encens, qui prennent naissance dans le feu de son propre coeur, et s'élèvent, en signe d'adoration et d'amour, vers le Dieu de Bethléem et de Nazareth.

« Des profondeurs de son âme si calme, dit le P. Faber, était sorti comme un océan d'amour, l'amour le plus tendre, l'amour le plus humble, amour qu'effrayait l'idée de ressembler à l'amour du Père, et qui cependant osait avoir cette ressemblance. Il n'y avait pas d'ange qui pût aimer Jésus comme Joseph l'aimait, comme Joseph était tenu de l'aimer. » « Il y avait dans sa tendresse pour Notre-Seigneur, nous dit ailleurs le même auteur, quelque chose de plus véritablement paternel que dans celle des pères ordinaires, parce que, bien qu'il ne fût pas père en réalité, son office dérivait de la plus haute paternité. Les ombres divines sont substantielles : ombres par rapport à l'éternelle hauteur qui les projette, elles descendent sur les choses créées, définies, substantielles et transfigurantes. Cette communication à la paternité divine formait le droit le plus grand qu'eût Joseph d'aimer Jésus. Il pouvait l'aimer, comme étant sa créature ; il pouvait l'aimer, comme racheté par lui ; il pouvait l'aimer d'un amour personnel, à cause des dons et des grâces dont il en avait été comblé ; il pouvait l'aimer comme le fils de Marie, d'un amour où se retrouvait tout celui qu'il portait à sa mère ; il pouvait l'aimer pour lui-même à cause de sa grâce, de son attrait, et de la fascination divine qu'il

exerçait. Il pouvait l'aimer comme on aime ceux qu'on a sauvés de la mort et du danger ; mais son plus grand amour pour Jésus découlait de son plus grand droit de l'aimer, et, nous l'avons vu, il le devait à sa qualité d'ombre du Père. Cette qualité l'élevait à la dignité inexprimable de ressemblance avec le Fils, qui était lui-même l'image du Père. C'est ainsi que ces amours de la Trinité terrestre sont illuminés par des rayons pénétrants, par des splendeurs ravissantes, par des jets de lumière palpitante, qui semblent plutôt appartenir à la vie intérieure de la Trinité du ciel, et n'être que communiqués d'une manière adorable à cette fleur la plus suave de toute la création — la sainte Famille de Nazareth (*Bethléem* vol. I et II, passim). »

- II -

D'ailleurs, comment en aurait-il été autrement ? Non-seulement le Père éternel, en se couvrant de la personnalité de Joseph comme d'une ombre auprès du berceau de son Fils incarné, avait dû mettre le coeur de son auguste remplaçant en harmonie avec la mission qu'il lui donnait à remplir ; car il avait dû faire arriver jusqu'au plus intime de son âme quelques rayons de l'amour immense, qu'il porte lui-même au fruit éternel de ses entrailles divines. Non-seulement Dieu le Père, du haut de la demeure inaccessible où il réside, avait créé dans le coeur du mortel qui portait Jésus entre ses bras sur la terre, comme un océan de flammes d'amour ; mais encore, que ne dut pas faire Dieu le Fils lui-même, pour enflammer, autant qu'il était possible, le coeur de son père nourricier ; et que ne fit-il pas en réalité ! Il ne vient apporter en ce monde qu'une chose, dira-t-il plus tard en prêchant son Evangile, et c'est le feu de l'amour. Il n'aura toute sa vie qu'un désir : c'est que ce feu s'allume aux quatre coins de la terre, afin qu'elle en soit embrasée. Dans le temps de sa vie publique, il en livrera les brandons enflammés à tous les vents du ciel, pour qu'ils les portent partout où se trouvent des coeur avides d'aimer autre chose que ce qui souille les âmes et périt si vite.

Et même après dix-huit siècles, cette semence d'amour ne s'est pas anéantie sur ce sol, où le Christ l'a jetée en la fécondant des flots de son sang. Elle y a germé sous tous les climats, depuis les zones glaciales jusqu'à celles des sables brûlants. Elle a produit dans une multitude d'âmes, d'extraordinaires fruits d'immolations volontaires, depuis l'immolation de la virginité jusqu'à celle du martyre.

A Nazareth, le foyer où se consume le feu de cet amour est plus restreint. L'humanité tout entière s'y personnifie en Marie et en Joseph. Aussi est-ce sur eux que J.-C. en essaie les premières ardeurs ; comme le soldat, qui fait l'expérience de ses armes et concentre sur un étroit champ de manœuvres les efforts gigantesques qu'il lui faudra déployer un jour sur un vaste champ de bataille.

C'est pourquoi les mystères de la vie cachée du Sauveur furent pour Joseph des sources de l'amour le plus délicieux. A peine eût-il voulu échanger Nazareth pour le Ciel. La présence de Jésus était une vision sans cesse renaissante, qui faisait déborder son âme d'une joie inexprimable.

On raconte que le père d'Origène se levait souvent la nuit afin de contempler la figure angélique de son enfant endormi. Il se penchait alors sur sa couche et baisait avec attendrissement sa poitrine, comme le tabernacle de Dieu. Que ne pensait pas de son enfant adoptif l'heureux vieillard de Nazareth, toutes les fois qu'il réitérait cette scène touchante, en collant ses lèvres brûlantes sur la face et la poitrine du Sauveur au berceau !

Tout dans cet enfant divin, les sourires et les pleurs, le silence et les paroles, le repos et le travail, le son de sa voix, l'éclair surhumain de son regard, son attitude, son geste, sa vie entière, jetait Joseph dans une extase délicieuse. Il n'y avait pas jusqu'aux ordres qu'il lui donnait, qui ne fussent pour le charpentier de Nazareth la cause d'un ébranlement intime, dont les émotions mêlées de crainte et d'amour, produisaient dans son coeur si sensible des tres-saillements extatiques. Dès lors, il est facile de comprendre comment ce vénérable Patriarche, dans les ravissantes ardeurs de ses dernières années, devint inévitablement la proie de l'amour.

Un saint qui avait tant aimé pendant sa vie, s'écrie le pieux évêque de Genève, ne pouvait que mourir d'amour. « Saint Joseph devait mourir avant Notre-Seigneur, dit Catherine Emmerich clans les révélations où elle dépeint l'intérieur de Nazareth d'une façon si touchante ; car, ajoute-t-elle, son état de faiblesse et son amour l'auraient empêché de supporter la scène du crucifiement. Notre-Seigneur avait environ trente ans ; saint Joseph s'affaiblissait de jour en jour ; Jésus et Marie se trouvaient plus souvent que de coutume auprès de lui. Au moment où il expira, la Sainte Vierge était à son chevet et le tenait dans ses bras ; Jésus était vers le milieu du lit. Sa chambre était remplie de clartés célestes, et il y avait un grand nombre d'anges autour de sa couche funèbre.

Nos livres sacrés nous apprennent que Moïse s'endormit dans le baiser du Seigneur. C'est une image dont l'Esprit saint se sert pour exprimer l'ineffable paix qui environnait la grande âme du législateur hébreux, au moment où elle quitta sa dépouille mortelle. Mais on peut le dire à la lettre de la mort de Joseph. Car, ce fut pendant que Jésus, son Seigneur et son Fils, lui rendait caresses pour caresses et amour pour amour, ce fut pendant que le Sauveur couvrait de baisers la figure vénérable du patriarche de Nazareth, que cette belle âme se détacha doucement de son corps, en laissant sur ses lèvres glacées un sourire comme on n'en voit qu'au ciel. Plus que le saint homme Job, Joseph pouvait partir pour le monde d'outre-tombe, non-seulement plein d'es-poir au futur Rédempteur, mais plein d'amour pour le Rédempteur présent. Celui qui repose sur sa poitrine défaillante n'est-il pas plus qu'une espérance

qui fait palpiter son coeur ? N'est-il pas une réalité vivante, qui l'embrase de ses feux les plus proches et les plus ardents ?

L'histoire de l'Eglise nous conserve la mémoire de certains saints qui poussèrent bien loin l'héroïsme de leur amour pour Jésus-Christ. C'est d'abord un saint Paul, dont les accents enflammés nous parviennent, à travers dix-huit siècles, comme l'expression la plus haute de l'amour divin aux prises avec tout ce qui peut l'éteindre ici-bas. Le grand apôtre se représente tout ce qu'il y a de plus affligeant pour l'humanité. Il suppose que la tribulation vient l'assaillir de toutes parts, qu'il est accablé d'ennemis, pressé par la faim, tourmenté de la soif, environné de périls, comblé de toutes sortes de malheurs ; qu'il se voit livré aux persécutions les plus cruelles, au supplice infâme de la croix ou aux glaives tranchants ; que dans un déchaînement général tout l'univers se soulève contre lui, la terre, les mers, toutes les puissances du monde, du ciel, et des enfers. Il suppose tout cela ; et, à cette vue, mettant la main sur son coeur, il s'aperçoit que s'il bat plus fort qu'à l'ordinaire, ce n'est pas de crainte, mais d'amour ; et il s'écrie plein d'une sainte ivresse : *Qui me séparera de l'amour de Jésus-Christ ?* (Rm. *VIII, 35).* Il va même plus loin ; la flamme de cet amour le transporte à des hauteurs tellement à l'abri des vicissitudes de l'atmosphère qui l'environne, qu'il ne craint pas de répondre de lui-même : Je le sais, dit-il, et j'en suis certain, ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les hommes, ni le présent, ni l'avenir, ni ce qu'il y a de plus haut, ni ce qu'il y a de plus bas, ni quelque créature que ce soit ne pourra me détacher de l'amour de mon Dieu, mon Seigneur et mon Sauveur !

Sur les traces du grand apôtre, marchent un François d'Assise, qui conjurait mille fois par jour le Seigneur de le faire mourir d'amour, et un François de Sales, qui répétait souvent cette prière : *mon Dieu, si je connaissais dans mon coeur une seule fibre qui ne vous aimât pas, je l'en arracherais aussitôt*. C'est un Philippe de Néri, dont la poitrine était toujours soulevée et brûlante, tant étaient forts et ardents les battements de l'amour divin dans son coeur. C'est une sainte Thérèse, qui s'écriait dans la simplicité de son âme : *Je consens bien, ô mon Jésus, qu'il y ait dans le ciel des saints plus élevés que moi ; mais qu'il y en ait un seul qui vous aime plus que moi, je n'y consentirai jamais !* Puis, si nous remontons jusqu'aux siècles de persécutions, quel amour immense, profond et invincible dévorait tous ces jeunes athlètes du christianisme, qui s'en allaient si joyeusement, sous la hache des bourreaux et sous la dent des bêtes féroces, donner à Jésus-Christ et au monde étonné l'exemple d'un amour plus fort que la mort ! Mais, de tous ces héros de l'amour divin, en est-il un seul qui puisse, avec autant de vérité que Joseph chanter en quittant ce monde, ce cantique sublime de l'immolation dans l'amour : J'ai vécu sur la terre, j'y ai tout méprisé, et je meurs *à cause de l'amour de Celui que j'ai vu, que j'ai aimé, en qui j'ai cru et que j'ai chéri* (Offices de l'Eglise : Commun des N. V.) *! »*

- IV -

Lorsque Dieu a attiré les saints vers les sommets, où tout ce qui est terrestre a disparu à leurs regards, et qu'ils n'ont plus devant eux que Palatine sans bornes de la contemplation divine, alors, pour ne pas les laisser dans un désert où leur coeur se sentirait mal à l'aise, il les réconforte par des visites inattendues. L'amour divin leur apparaît, semblable à un phare lumineux, afin de guider leurs pas sur les sentiers où l'on ne voit plus aucune trace d'homme. Il sort de ses flammes comme une voix, qui leur tient lieu des plus suaves discours, dans cette solitude où ne retentit le bruit d'aucune parole humaine.

Là, au sein de cette atmosphère lumineuse et pure, leur âme, qui commençait à défaillir faute d'air respirable parmi la corruption du siècle, se retrouve avec une énergie sans pareille ; et leur coeur est dans la jubilation, alors que plus rien de terrestre n'en fait vibrer les fibres sensibles. Une paix immense les envahit de toutes parts, comme l'Océan qui envahit tous ses rivages. Ils croient et ils aiment, sans craindre de perdre jamais le doux objet de leur foi et de leur amour. Quel que soit le bruit que fassent autour d'eux les choses humaines, dont le mouvement les porte en haut ou les précipite en bas, les Saints demeurent toujours dans l'immobilité d'une paix et d'un silence intérieur, que rien ne saurait troubler. Ils ressemblent en cela aux montagnes les plus élevées. Les tempêtes ont beau s'amasser en noirs tourbillons autour d'elles ; l'orage a beau déchirer leurs flancs déjà calcinés par la foudre ; leurs sommets n'en restent pas moins tranquilles quand tout s'agite, et radieux quand tout est sombre aux alentours.

C'est dans ce sanctuaire de paix, où règne un silence éternel, dit un auteur ascétique, que Dieu entre avec plaisir, qu'il demeure avec sûreté, et qu'il opère sans résistance. Il cherche les coeur paisibles, il se communique à eux, et il les remplit. Un homme tranquille, affranchi des cupidités insatiables, des noirs chagrins, des cuisants soucis, jouit d'un calme délicieux, qui est comme un essai de l'éternelle béatitude, et pour lequel les prétendus heureux de la terre sacrifieraient volontiers leur fortune, leur santé et leur vie même, s'ils étaient capables de le goûter. Elevée en Dieu et approchant de la pureté des anges, ne tenant au ciel que par goût et à la terre que par nécessité, ainsi placée entre l'un et l'autre, cette âme voit sous ses pieds toutes les créatures emportées par le torrent des temps dans l'abîme d'un éternel oubli.

Les choses de la terre, heureuses ou malheureuses, n'ont plus de prise sur le coeur des Saints pour troubler leur paix profonde. Les choses divines elles-mêmes, malgré les transports que leur révélation peuvent exciter au plus intime de leur être, n'altèrent en rien le calme parfait qui enveloppe la flamme de leur foi et leur amour. Bien plus, la sérénité de leur âme transpire à travers tous leurs

traits. On dirait que le rayonnement céleste, en passant par-là, a laissé sur leur visage une empreinte qui accu de son origine et ses effets merveilleux. A les voir, on se fait naturellement une idée de la pureté et de la paix du ciel.

- V -

Tels sont les saints ; tel fut surtout le plus grand d'entr'eux, l'époux virginal de Marie ! Sa foi et son amour, exceptionnellement grands comme était grande sa mission, étaient marqués du caractère qui distinguait sa vie tout entière. Joseph avait au suprême degré la possession de lui-même.

Le calme au milieu de l'inquiétude… une attention paisible au milieu des mystères saisissants, un cœur tranquille uni à une sensibilité exquise, la conscience de soi-même conservée dans l'unique but d'une immolation volontaire continuelle ; la promptitude de la docilité jointe à la lenteur de l'âge et à la gravité naturelle du caractère, une douceur non interrompue parmi une suite de soins accablants, de changements brusques et de situations inattendues ; une soumission flexible à chacun des mouvements de la grâce, à chacun des contacts des doigts divins, comme s'il planait sur la terre plutôt que d'être enraciné sur son sol, comme s'il était la victime apparente d'une destinée capricieuse et d'énigmes divines pleines d'obscurité ; cependant toujours calme, modeste, réservé, simple, sans curiosité, et se reposant tout entier sur Dieu — telles sont les opérations de la grâce qui nous paraissent si merveilleuses dans l'âme de Joseph. Cette âme reflétait, dans son calme transparent, toutes les images des objets célestes qui l'environnaient.

Lorsque des pluies abondantes de grâces mystérieuses tombaient sur elle, c'est à peine si l'on apercevait le moindre mouvement sur sa surface obéissante et silencieuse. Saint Joseph semblait recevoir tout cela comme les rayons du soleil commun à toutes les créatures, comme l'air ordinaire, comme une rosée qui tombait sur tous les hommes et non pas sur lui seulement. Il était comme le miroir muet et argenté du lac, tremblant à peine sous les gouttes d'une pluie légère, pendant qu'il retient, plutôt qu'il ne pousse, ses vagues azurées sur ses rives couronnées de verdure. Il se meut parmi les mystères de la Sainte-Enfance comme une figure timide et silencieuse. Entre le départ et l'arrivée de chacun de ces grands mystères, c'est à peine si nous l'entendons, comme nous entendons la pluie qui murmure timidement parmi les feuilles, dans les intervalles qui séparent les coups répétés et retentissants du tonnerre pendant l'orage. Tel apparaît Joseph à nos regards, tel nous aimons à nous le figurer, quand nous nous faisons une image de ce qu'il était à Bethléem et à Nazareth. Il est muet, ravi en extase, saisi de respect ; son âme n'est plus de cette terre : elle est calme et mystérieuse comme les charmes d'une belle nuit ; et la belle maturité ainsi que le recueillement de ses traits semble faire entendre, dans le silence de nos cœurs charmés par cette céleste apparition, un hymne paisible de foi et d'amour.

Mais arrêtons-nous dans cette contemplation ravissante des vertus si éminentes de saint Joseph, et demandons-nous quels furent les moyens tout particuliers, qui favorisèrent son essor vers les hauteurs d'où il domine toutes les saintetés, excepté celle de Marie, et où il reste le maître incontesté d'une place à laquelle aucun autre mortel ne saurait prétendre.

***

RAISONS SPÉCIALES DE L'EXCELLENCE DES VERTUS DE SAINT JOSEPH

Saint-Joseph / V

Raisons spéciales de l'excellence des vertus de Saint Joseph

« C'est quelque chose de grand que l'amour, et un bien au-dessus de tous les biens, dit l'auteur de l'*Imitation*. Seul il rend léger ce qui est pesant, et fait qu'on supporte avec une âme égale les vicissitudes de la vie. L'amour de Jésus est généreux ; il aspire à s'élever et ne se laisse arrêter par rien de terrestre ; les biens du temps ne le retardent pas, et ses maux ne l'abattent pas non plus. Celui qui aime, court, vole ; il est dans la joie, il est libre, rien ne l'arrête... Aucune fatigue ne le lasse, aucuns liens ne l'appesantissent, aucunes frayeurs ne le troublent ; mais, tel qu'une flamme vive et pénétrante, il s'élance vers le Ciel, et s'ouvre un passage sûr à travers tous les obstacles (*Imitation de J.-C.,* III, 5). »

Tel fut l'amour qui consuma le coeur de saint Joseph. Pour bien des motifs, il devait en être ainsi.

L'Evangile et l'histoire de l'Eglise racontent des choses merveilleuses sur l'amour divin, que la présence du Sauveur fit naître dans le coeur de ceux qui l'approchèrent du temps de sa vie publique. Madeleine vint un jour se jeter toute confuse à ses pieds. Elle les arrose de ses larmes repentantes ; elle les essuie de ses cheveux, et y colle ses lèvres, qu'embrasent déjà les premières flammes d'un amour, qui commence à poindre à travers les vapeurs malsaines de son coeur coupable. Jésus la regarde avec bonté ; il lui dit une parole de miséricorde. Cela suffit à la pécheresse scandaleuse ; elle se relève avec un amour si ardent, que le Sauveur lui en rend, sur le champ, un témoignage public et solennel. Jean, le plus jeune des apôtres, reposa quelques instants sa tête sur la poitrine du divin Maître, alors que ce coeur adorable se sentait embrasé d'un excès d'amour pour les hommes. Dès ce moment surtout, le prophète de l'Apocalypse aima tellement Celui qui, la veille de sa mort, lui avait donné une telle marque d'affection, qu'il mérita et obtint le titre de *Disciple de l'amour*. Tous les apôtres, pour avoir subi pendant trois ans le rayonnement de cette présence divine, n'ont-ils pas été transformés par la flamme d'un amour qui alla jusqu'au sacrifice de leur vie ? Pierre, entre autres, avant d'hériter de la puissance suprême, dut ressentir un grand amour pour le Dieu fait homme. Jésus-Christ voulut s'en assurer une dernière fois, avant de l'établir pour toujours le gardien infaillible de son corps mystique, qui est l'Eglise catholique. Pierre répondit par une triple protestation, et il put dire à son divin Maître, sans que celui-ci prit sa sincérité en défaut : *mais, Seigneur, vous savez bien que je vous aime !* Et

ainsi, la sublimité de sa dignité dans l'Eglise naissante, fut comme la récompense de la grandeur de son amour pour Jésus-Christ.

Comment donc alors le Fils de Dieu aurait-il livré son corps réel à la garde et aux soins paternels de Joseph, s'il n'avait pas trouvé, dans le coeur de ce juste, un amour proportionné à l'incomparable mission qu'il lui confiait ? Et même, à supposer que le Sauveur enfant n'eût pas découvert en son Père adoptif un degré suffisant d'ardeur divine, Joseph aurait-il pu échapper à l'action permanente de ce Dieu d'amour qui, comme un charbon ardent, reposa si souvent sur son coeur ?

Que de fois, en effet, Joseph n'a-t-il pas écouté les battements de ce Coeur qui a tant aimé le monde ! Et comment ces battements n'auraient-ils pas accéléré la force des siens pour Dieu ? Que de fois n'a-t-il pas senti passer sur sa face le souffle de Celui qui inspira la vie à l'humanité naissante ! Au ciel, c'est ce même Jésus qui entretient perpétuellement, dans le sein de la Trinité divine, les flammes de l'Amour incréé. Dieu le Père brûle d'un amour infini pour son Fils, et c'est le Fils qui, en reflétant comme un miroir l'amour qui vient du Père, produit avec lui par ce rayonnement le Saint-Esprit. Il en est de même pour lui sur la terre. Ce n'est plus du sein de son Père éternel, mais de celui de son Père adoptif qu'il rayonne d'amour. Aussi, la poitrine de Joseph en est-elle comme consumée. Le coeur du saint patriarche ressemble à l'encensoir d'or que balancent les chérubins, et dans l'office est de brûler continuellement devant le trône du Tout-Puissant. Les soins empressés et les immolations qu'il s'impose pour l'Enfant confié à sa vigilance, sont comme des nuages d'encens, qui prennent naissance dans le feu de son propre coeur, et s'élèvent, en signe d'adoration et d'amour, vers le Dieu de Bethléem et de Nazareth.

« Des profondeurs de son âme si calme, dit le P. Faber, était sorti comme un océan d'amour, l'amour le plus tendre, l'amour le plus humble, amour qu'effrayait l'idée de ressembler à l'amour du Père, et qui cependant osait avoir cette ressemblance. Il n'y avait pas d'ange qui pût aimer Jésus comme Joseph l'aimait, comme Joseph était tenu de l'aimer. » « Il y avait dans sa tendresse pour Notre-Seigneur, nous dit ailleurs le même auteur, quelque chose de plus véritablement paternel que dans celle des pères ordinaires, parce que, bien qu'il ne fût pas père en réalité, son office dérivait de la plus haute paternité. Les ombres divines sont substantielles : ombres par rapport à l'éternelle hauteur qui les projette, elles descendent sur les choses créées, définies, substantielles et transfigurantes. Cette communication à la paternité divine formait le droit le plus grand qu'eût Joseph d'aimer Jésus. Il pouvait l'aimer, comme étant sa créature ; il pouvait l'aimer, comme racheté par lui ; il pouvait l'aimer d'un amour personnel, à cause des dons et des grâces dont il en avait été comblé ; il pouvait l'aimer comme le fils de Marie, d'un amour où se retrouvait tout celui qu'il portait à sa mère ; il pouvait l'aimer pour lui-même à cause de sa grâce, de son attrait, et de la fascination divine qu'il

exerçait. Il pouvait l'aimer comme on aime ceux qu'on a sauvés de la mort et du danger ; mais son plus grand amour pour Jésus découlait de son plus grand droit de l'aimer, et, nous l'avons vu, il le devait à sa qualité d'ombre du Père. Cette qualité l'élevait à la dignité inexprimable de ressemblance avec le Fils, qui était lui-même l'image du Père. C'est ainsi que ces amours de la Trinité terrestre sont illuminés par des rayons pénétrants, par des splendeurs ravissantes, par des jets de lumière palpitante, qui semblent plutôt appartenir à la vie intérieure de la Trinité du ciel, et n'être que communiqués d'une manière adorable à cette fleur la plus suave de toute la création — la sainte Famille de Nazareth (*Bethléem* vol. I et II, passim). »

- II -

D'ailleurs, comment en aurait-il été autrement ? Non-seulement le Père éternel, en se couvrant de la personnalité de Joseph comme d'une ombre auprès du berceau de son Fils incarné, avait dû mettre le coeur de son auguste remplaçant en harmonie avec la mission qu'il lui donnait à remplir ; car il avait dû faire arriver jusqu'au plus intime de son âme quelques rayons de l'amour immense, qu'il porte lui-même au fruit éternel de ses entrailles divines. Non-seulement Dieu le Père, du haut de la demeure inaccessible où il réside, avait créé dans le coeur du mortel qui portait Jésus entre ses bras sur la terre, comme un océan de flammes d'amour ; mais encore, que ne dut pas faire Dieu le Fils lui-même, pour enflammer, autant qu'il était possible, le coeur de son père nourricier ; et que ne fit-il pas en réalité ! Il ne vient apporter en ce monde qu'une chose, dira-t-il plus tard en prêchant son Evangile, et c'est le feu de l'amour. Il n'aura toute sa vie qu'un désir : c'est que ce feu s'allume aux quatre coins de la terre, afin qu'elle en soit embrasée. Dans le temps de sa vie publique, il en livrera les brandons enflammés à tous les vents du ciel, pour qu'ils les portent partout où se trouvent des coeur avides d'aimer autre chose que ce qui souille les âmes et périt si vite.

Et même après dix-huit siècles, cette semence d'amour ne s'est pas anéantie sur ce sol, où le Christ l'a jetée en la fécondant des flots de son sang. Elle y a germé sous tous les climats, depuis les zones glaciales jusqu'à celles des sables brûlants. Elle a produit dans une multitude d'âmes, d'extraordinaires fruits d'immolations volontaires, depuis l'immolation de la virginité jusqu'à celle du martyre.

A Nazareth, le foyer où se consume le feu de cet amour est plus restreint. L'humanité tout entière s'y personnifie en Marie et en Joseph. Aussi est-ce sur eux que J.-C. en essaie les premières ardeurs ; comme le soldat, qui fait l'expérience de ses armes et concentre sur un étroit champ de manœuvres les efforts gigantesques qu'il lui faudra déployer un jour sur un vaste champ de bataille.

C'est pourquoi les mystères de la vie cachée du Sauveur furent pour Joseph des sources de l'amour le plus délicieux. A peine eût-il voulu échanger Nazareth pour le Ciel. La présence de Jésus était une vision sans cesse renaissante, qui faisait déborder son âme d'une joie inexprimable.

On raconte que le père d'Origène se levait souvent la nuit afin de contempler la figure angélique de son enfant endormi. Il se penchait alors sur sa couche et baisait avec attendrissement sa poitrine, comme le tabernacle de Dieu. Que ne pensait pas de son enfant adoptif l'heureux vieillard de Nazareth, toutes les fois qu'il réitérait cette scène touchante, en collant ses lèvres brûlantes sur la face et la poitrine du Sauveur au berceau !

Tout dans cet enfant divin, les sourires et les pleurs, le silence et les paroles, le repos et le travail, le son de sa voix, l'éclair surhumain de son regard, son attitude, son geste, sa vie entière, jetait Joseph dans une extase délicieuse. Il n'y avait pas jusqu'aux ordres qu'il lui donnait, qui ne fussent pour le charpentier de Nazareth la cause d'un ébranlement intime, dont les émotions mêlées de crainte et d'amour, produisaient dans son coeur si sensible des tres-saillements extatiques. Dès lors, il est facile de comprendre comment ce vénérable Patriarche, dans les ravissantes ardeurs de ses dernières années, devint inévitablement la proie de l'amour.

Un saint qui avait tant aimé pendant sa vie, s'écrie le pieux évêque de Genève, ne pouvait que mourir d'amour. « Saint Joseph devait mourir avant Notre-Seigneur, dit Catherine Emmerich clans les révélations où elle dépeint l'intérieur de Nazareth d'une façon si touchante ; car, ajoute-t-elle, son état de faiblesse et son amour l'auraient empêché de supporter la scène du crucifiement. Notre-Seigneur avait environ trente ans ; saint Joseph s'affaiblissait de jour en jour ; Jésus et Marie se trouvaient plus souvent que de coutume auprès de lui. Au moment où il expira, la Sainte Vierge était à son chevet et le tenait dans ses bras ; Jésus était vers le milieu du lit. Sa chambre était remplie de clartés célestes, et il y avait un grand nombre d'anges autour de sa couche funèbre.

Nos livres sacrés nous apprennent que Moïse s'endormit dans le baiser du Seigneur. C'est une image dont l'Esprit saint se sert pour exprimer l'ineffable paix qui environnait la grande âme du législateur hébreux, au moment où elle quitta sa dépouille mortelle. Mais on peut le dire à la lettre de la mort de Joseph. Car, ce fut pendant que Jésus, son Seigneur et son Fils, lui rendait caresses pour caresses et amour pour amour, ce fut pendant que le Sauveur couvrait de baisers la figure vénérable du patriarche de Nazareth, que cette belle âme se détacha doucement de son corps, en laissant sur ses lèvres glacées un sourire comme on n'en voit qu'au ciel. Plus que le saint homme Job, Joseph pouvait partir pour le monde d'outre-tombe, non-seulement plein d'es-poir au futur Rédempteur, mais plein d'amour pour le Rédempteur présent. Celui qui repose sur sa poitrine défaillante n'est-il pas plus qu'une espérance

qui fait palpiter son coeur ? N'est-il pas une réalité vivante, qui l'embrase de ses feux les plus proches et les plus ardents ?

L'histoire de l'Eglise nous conserve la mémoire de certains saints qui poussèrent bien loin l'héroïsme de leur amour pour Jésus-Christ. C'est d'abord un saint Paul, dont les accents enflammés nous parviennent, à travers dix-huit siècles, comme l'expression la plus haute de l'amour divin aux prises avec tout ce qui peut l'éteindre ici-bas. Le grand apôtre se représente tout ce qu'il y a de plus affligeant pour l'humanité. Il suppose que la tribulation vient l'assaillir de toutes parts, qu'il est accablé d'ennemis, pressé par la faim, tourmenté de la soif, environné de périls, comblé de toutes sortes de malheurs ; qu'il se voit livré aux persécutions les plus cruelles, au supplice infâme de la croix ou aux glaives tranchants ; que dans un déchaînement général tout l'univers se soulève contre lui, la terre, les mers, toutes les puissances du monde, du ciel, et des enfers. Il suppose tout cela ; et, à cette vue, mettant la main sur son coeur, il s'aperçoit que s'il bat plus fort qu'à l'ordinaire, ce n'est pas de crainte, mais d'amour ; et il s'écrie plein d'une sainte ivresse : *Qui me séparera de l'amour de Jésus-Christ ?* (Rm. *VIII, 35).* Il va même plus loin ; la flamme de cet amour le transporte à des hauteurs tellement à l'abri des vicissitudes de l'atmosphère qui l'environne, qu'il ne craint pas de répondre de lui-même : Je le sais, dit-il, et j'en suis certain, ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les hommes, ni le présent, ni l'avenir, ni ce qu'il y a de plus haut, ni ce qu'il y a de plus bas, ni quelque créature que ce soit ne pourra me détacher de l'amour de mon Dieu, mon Seigneur et mon Sauveur !

Sur les traces du grand apôtre, marchent un François d'Assise, qui conjurait mille fois par jour le Seigneur de le faire mourir d'amour, et un François de Sales, qui répétait souvent cette prière : *mon Dieu, si je connaissais dans mon coeur une seule fibre qui ne vous aimât pas, je l'en arracherais aussitôt*. C'est un Philippe de Néri, dont la poitrine était toujours soulevée et brûlante, tant étaient forts et ardents les battements de l'amour divin dans son coeur. C'est une sainte Thérèse, qui s'écriait dans la simplicité de son âme : *Je consens bien, ô mon Jésus, qu'il y ait dans le ciel des saints plus élevés que moi ; mais qu'il y en ait un seul qui vous aime plus que moi, je n'y consentirai jamais !* Puis, si nous remontons jusqu'aux siècles de persécutions, quel amour immense, profond et invincible dévorait tous ces jeunes athlètes du christianisme, qui s'en allaient si joyeusement, sous la hache des bourreaux et sous la dent des bêtes féroces, donner à Jésus-Christ et au monde étonné l'exemple d'un amour plus fort que la mort ! Mais, de tous ces héros de l'amour divin, en est-il un seul qui puisse, avec autant de vérité que Joseph chanter en quittant ce monde, ce cantique sublime de l'immolation dans l'amour : J'ai vécu sur la terre, j'y ai tout méprisé, et je meurs *à cause de l'amour de Celui que j'ai vu, que j'ai aimé, en qui j'ai cru et que j'ai chéri* (Offices de l'Eglise : Commun des N. V.) *! »*

- III -

Lorsque Dieu a attiré les saints vers les sommets, où tout ce qui est terrestre a disparu à leurs regards, et qu'ils n'ont plus devant eux que Palatine sans bornes de la contemplation divine, alors, pour ne pas les laisser dans un désert où leur coeur se sentirait mal à l'aise, il les réconforte par des visites inattendues. L'amour divin leur apparaît, semblable à un phare lumineux, afin de guider leurs pas sur les sentiers où l'on ne voit plus aucune trace d'homme. Il sort de ses flammes comme une voix, qui leur tient lieu des plus suaves discours, dans cette solitude où ne retentit le bruit d'aucune parole humaine.

Là, au sein de cette atmosphère lumineuse et pure, leur âme, qui commençait à défaillir faute d'air respirable parmi la corruption du siècle, se retrouve avec une énergie sans pareille ; et leur coeur est dans la jubilation, alors que plus rien de terrestre n'en fait vibrer les fibres sensibles. Une paix immense les envahit de toutes parts, comme l'Océan qui envahit tous ses rivages. Ils croient et ils aiment, sans craindre de perdre jamais le doux objet de leur foi et de leur amour. Quel que soit le bruit que fassent autour d'eux les choses humaines, dont le mouvement les porte en haut ou les précipite en bas, les Saints demeurent toujours dans l'immobilité d'une paix et d'un silence intérieur, que rien ne saurait troubler. Ils ressemblent en cela aux montagnes les plus élevées. Les tempêtes ont beau s'amasser en noirs tourbillons autour d'elles ; l'orage a beau déchirer leurs flancs déjà calcinés par la foudre ; leurs sommets n'en restent pas moins tranquilles quand tout s'agite, et radieux quand tout est sombre aux alentours.

C'est dans ce sanctuaire de paix, où règne un silence éternel, dit un auteur ascétique, que Dieu entre avec plaisir, qu'il demeure avec sûreté, et qu'il opère sans résistance. Il cherche les coeur paisibles, il se communique à eux, et il les remplit. Un homme tranquille, affranchi des cupidités insatiables, des noirs chagrins, des cuisants soucis, jouit d'un calme délicieux, qui est comme un essai de l'éternelle béatitude, et pour lequel les prétendus heureux de la terre sacrifieraient volontiers leur fortune, leur santé et leur vie même, s'ils étaient capables de le goûter. Elevée en Dieu et approchant de la pureté des anges, ne tenant au ciel que par goût et à la terre que par nécessité, ainsi placée entre l'un et l'autre, cette âme voit sous ses pieds toutes les créatures emportées par le torrent des temps dans l'abîme d'un éternel oubli.

Les choses de la terre, heureuses ou malheureuses, n'ont plus de prise sur le coeur des Saints pour troubler leur paix profonde. Les choses divines elles-mêmes, malgré les transports que leur révélation peuvent exciter au plus intime de leur être, n'altèrent en rien le calme parfait qui enveloppe la flamme de leur foi et leur amour. Bien plus, la sérénité de leur âme transpire à travers tous leurs

traits. On dirait que le rayonnement céleste, en passant par-là, a laissé sur leur visage une empreinte qui accu de son origine et ses effets merveilleux. A les voir, on se fait naturellement une idée de la pureté et de la paix du ciel.

- IV -

Tels sont les saints ; tel fut surtout le plus grand d'entr'eux, l'époux virginal de Marie ! Sa foi et son amour, exceptionnellement grands comme était grande sa mission, étaient marqués du caractère qui distinguait sa vie tout entière. Joseph avait au suprême degré la possession de lui-même.

Le calme au milieu de l'inquiétude… une attention paisible au milieu des mystères saisissants, un cœur tranquille uni à une sensibilité exquise, la conscience de soi-même conservée dans l'unique but d'une immolation volontaire continuelle ; la promptitude de la docilité jointe à la lenteur de l'âge et à la gravité naturelle du caractère, une douceur non interrompue parmi une suite de soins accablants, de changements brusques et de situations inattendues ; une soumission flexible à chacun des mouvements de la grâce, à chacun des contacts des doigts divins, comme s'il planait sur la terre plutôt que d'être enraciné sur son sol, comme s'il était la victime apparente d'une destinée capricieuse et d'énigmes divines pleines d'obscurité ; cependant toujours calme, modeste, réservé, simple, sans curiosité, et se reposant tout entier sur Dieu — telles sont les opérations de la grâce qui nous paraissent si merveilleuses dans l'âme de Joseph. Cette âme reflétait, dans son calme transparent, toutes les images des objets célestes qui l'environnaient.

Lorsque des pluies abondantes de grâces mystérieuses tombaient sur elle, c'est à peine si l'on apercevait le moindre mouvement sur sa surface obéissante et silencieuse. Saint Joseph semblait recevoir tout cela comme les rayons du soleil commun à toutes les créatures, comme l'air ordinaire, comme une rosée qui tombait sur tous les hommes et non pas sur lui seulement. Il était comme le miroir muet et argenté du lac, tremblant à peine sous les gouttes d'une pluie légère, pendant qu'il retient, plutôt qu'il ne pousse, ses vagues azurées sur ses rives couronnées de verdure. Il se meut parmi les mystères de la Sainte-Enfance comme une figure timide et silencieuse. Entre le départ et l'arrivée de chacun de ces grands mystères, c'est à peine si nous l'entendons, comme nous entendons la pluie qui murmure timidement parmi les feuilles, dans les intervalles qui séparent les coups répétés et retentissants du tonnerre pendant l'orage. Tel apparaît Joseph à nos regards, tel nous aimons à nous le figurer, quand nous nous faisons une image de ce qu'il était à Bethléem et à Nazareth. Il est muet, ravi en extase, saisi de respect ; son âme n'est plus de cette terre : elle est calme et mystérieuse comme les charmes d'une belle nuit ; et la belle maturité ainsi que le recueillement de

ses traits semble faire entendre, dans le silence de nos cœurs charmés par cette céleste apparition, un hymne paisible de foi et d'amour.

Mais arrêtons-nous dans cette contemplation ravissante des vertus si éminentes de saint Joseph, et demandons-nous quels furent les moyens tout particuliers, qui favorisèrent son essor vers les hauteurs d'où il domine toutes les saintetés, excepté celle de Marie, et où il reste le maître incontesté d'une place à laquelle aucun autre mortel ne saurait prétendre.

***

Saint-Joseph / VI

Culte de saint Joseph dans l'Eglise militante

Culte de Saint Joseph dans l'Église militante

Ce n'est pas en vain que Dieu répand plus que jamais dans son Eglise l'esprit de prière. On prie beaucoup, et l'on prie mieux. Les soutiens de l'Eglise naissante, Marie et Joseph, reprennent dans les cœurs la place qu'ils n'auraient jamais dû perdre. Encore une fois, le monde sera sauvé !

Allocution de Pie IX. 1862

Le patriarche Jacob était sur son lit de mort. Ses douze enfants, qui devinrent les chefs des douze tribus d'Israël, l'environnaient des touchants témoignages de leur amour filial. Alors, sentant approcher sa fin, 'l'auguste vieillard étendit la main pour leur donner à chacun une dernière et spéciale bénédiction. Déjà il avait prédit à Ruben sa déchéance, à Siméon et à Lévi la dispersion de leur héritage, à Juda sa domination future, à Zabulon sa prospérité commerciale, à Issachar sa paix domestique, à Gad et à Dan leurs succès belliqueux, à Azer et à Nephtali leur opulence et leur félicité. Soudain, il se recueille, afin de faire un suprême effort, puis il s'écrie : *Joseph est un enfant de progrès, et il g ; andira toujours !* C'est comme s'il avait dit : Je ne te dis pas, mon fils, tout ce que tu seras un jour. Tes autres frères ont leur partage de prédictions : ils savent d'avance jusqu'où elles vont et ce qu'elles leur promettent, dans l'avenir, de bénédictions ou de malédictions. Mais pour toi, Joseph, ton rôle est de croître toujours. Tes destinées reposent dans l'accroissement, que je te souhaite et que je prévois. Et, pour que tu ne l'oublies pas, je te le répète : Tu iras toujours en croissant : *Filius accrescens Joseph, Filius accrescens !* (Gn 19, 22).

De graves auteurs ont voulu voir, dans ces paroles prophétiques de Jacob, une révélation de ce que le Père adoptif du Sauveur serait un jour dans la vénération des siècles chrétiens. Dieu aurait voulu réaliser en lui cette prédiction, que le Patriarche mourant lançait, comme une dernière parole d'espérance, au protégé de Pharaon. Ainsi que le Joseph de l'Égypte, il faut que le Joseph de Nazareth aille toujours en croissant. Sa gloire ne doit point éclater tout entière à la fois ; mais il faut qu'elle grandisse peu à peu. Il ne faut pas que ce globe lumineux brille tout d'un coup au sommet du firmament de l'Eglise ; mais il faut au contraire qu'il reste quelque temps sous l'horizon, puis, qu'il s'élève majestueusement vers le ciel, jusqu'à ce qu'enfin, ayant suivi la marche progressive que lui assignent les décrets providentiels, il puisse inonder de ses plus ardents rayons l'immensité du sol catholique.

Voyons jusqu'à quel point cette prophétie s'est accomplie, à l'égard du culte public de saint Joseph dans le sein de l'Eglise militante.

RETARD ÉPROUVÉ PAR LE CULTE PUBLIC DE SAINT JOSEPH

D'ordinaire, la vertu jette ici-bas un certain reflet qui n'échappe à personne, pas même à l'indifférent. Quand on ne se sent pas la force de la pratiquer soi-même, on l'admire néanmoins dans les autres. Si l'on n'en prend pas sur ses épaules le glorieux fardeau, au moins, on se range avec respect pour la laisser passer. Lorsque la vertu est portée jusqu'à l'héroïsme, alors, elle emporte d'assaut non plus seulement le respect, mais encore la vénération. La plupart du temps, le Ciel se met de la partie, dans ce concert de louanges qui s'élève de la terre en son honneur ; et il y ajoute le don des miracles. La vertu héroïque a beau se cacher, les hommes sont instinctivement attirés par son céleste parfum, fleurit-elle dans un désert ou dans un cloître. Dieu sait bien trouver son fidèle serviteur, pour le marquer du signe de la patrie absente aux yeux

de ses compagnons d'exil ; et le monde lui-même, tout pervers qu'il est, ne ménage point sa gloire à qui la fuit. En voulons-nous des exemples frappants ? Nous en avons qui ne sont pas loin de notre époque.

- I -

Il n'y a pas encore vingt ans, un pauvre prêtre vivait, enfoncé dans l'obscurité d'une campagne inconnue. C'était un saint dans toute la force du terme ! Aussi l'univers entier retentissait de la gloire de ses vertus héroïques, et des foules considéra1bles se précipitaient vers Ars, afin de contempler avec avidité les traits d'une sainteté vivante, dans la personne du vénérable Jean-Baptiste Vianney. Et ce phénomène ne fut pas le produit passager d'un moment d'enthousiasme ; car, ce fut pendant près de trente ans qu'il se renouvela tous les jours, à la face d'un monde incrédule, qui ne savait que dire de cette manifestation permanente du surnaturel.

Quelque temps auparavant, Benoît-Joseph Labre a beau dérober sa vie extraordinaire de pénitence sous les dehors de la plus humiliante mendicité. Un jour, il meurt abandonné et solitaire, dans les ruines du Colysée, à Rome. Aussitôt, la nouvelle s'en répand dans toutes les rues de la Ville éternelle. Des troupes d'enfants, dont il avait peut-être vaincu les tracasseries par son admirable patience, se mettent à parcourir la capitale du monde catholique, en criant : *Le Saint est mort ! le Saint est mort !*

Mais dans tous les cas, si la vie et la mort des saints semblent passer inaperçues des hommes et de Dieu, leur mémoire ne saurait rester long-temps dans l'ombre dont ils se sont enveloppés, ne voulant que Dieu seul pour témoin de leur continuelle immolation. L'Eglise catholique est là, qui veille sur leur tombe, afin qu'elle ne devienne pas pour eux une pierre d'oubli. Avec son flair du divin, elle découvre le parfum qui s'exhale de leurs précieux ossements. Elle retire alors de leurs retraites sépulcrales ces célestes fleurs qui ont répandu et qui répandent encore, jusqu'au fond de leurs tombeaux, la bonne odeur de Jésus-Christ. Grâce à cette toute-puissance qui lui a été donnée, elle fait à l'égard de ses amis les Saints, ce que fit le Sauveur envers son ami Lazare, que la décomposition du sépulcre envahissait déjà. Elle leur crie, de toute la force de son coeur de mère *: Veni foras ! sortez d'ici !* Et ils en sortent pour être élevés sur les autels et exposés à la vénération des siècles.

Ce sont des astres, que l'Église tire de l'obscurité, afin d'en faire des lumières éclatantes au firmament du monde. Que ce soit un Grand de la terre, précipité comme saint Louis du sommet du trône dans la splendide demeure mortuaire des rois : ou que ce soit une humble bergère, comme Germaine Cousin, portée de son toit de chaume dans le cimetière d'un

village, peu importe. Devant l'Eglise, ainsi que devant la mort et devant Dieu, toute élévation terrestre disparait. Il n'existe plus, pour donner du relief, que la grandeur véritable qui vient du ciel ; et celle-là, assurément, les Saints la possèdent. C'est là leur seul titre à tant de vénération et d'amour t Tel est le sort ordinaire, que la Providence réserve aux vertus et à la mémoire des Saint !

En fut-il ainsi à l'égard de saint Joseph ? Rappelons-nous ce qu'il fut de son vivant, à sa mort, et jusque dans son tombeau. Demandons à ses concitoyens de Nazareth ce qu'ils pensent de lui. Hélas t il n'a pas même, à leurs yeux, le prestige que donne le malheur. Issu de trois fois quatorze générations de rois, descendant de David par la famille de Jessé, et de Zorobabel en qui revécurent les anciens rois de Juda, il était, par le fait de son origine, l'héritier légitime du trône de ses pères, puisque la noble famille des Macabées était éteinte. Mais, dans cette petite et misérable bourgade de la Judée, on ne fait guère attention à l'illustration, que donne au charpentier de Nazareth le sang royal qui coule dans ses veines. Ce que l'on remarque en lui, c'est un extérieur pauvre et méprisé, ce sont des mains calleuses, un front ruisselant de la sueur du travail quotidien, la vie commune d'un vulgaire artisan ; et cela suffit pour qu'on lui accorde, non quelque attention, mais quelque pitié Si on leur demande compte de ses qualités, ils répondront sans doute que c'est un homme honnête, bon et serviable, un peu austère peut-être : et voilà tout 1 Ils ne vont pas plus avant, dans leur manière d'apprécier une si éminente sainteté. Cela veut dire qu'on ne lui reproche rien qui puisse choquer la justice et la moralité. Mais de là à ce que dit de lui l'Evangile, quand il le peint sous le trait le plus caractéristique que l'on puisse employer : *cum esset justus* (Mt, 1, 19), c'était un *juste* dans toute la force du terme, c'est-à-dire un modèle parfait de tout ce qui concourt à faire la justice complète devant Dieu, un assemblage merveilleux de toutes les vertus de la terre et de toutes les grâces du Ciel ; de cette opinion des hommes sur son compte, à ce qu'il est en réalité, il y a loin. On peut affirmer de Joseph ce qui fut dit du Christ : *Il était parmi les siens, et lis siens ne l'ont pas reconnu : il était une lumière dans les ténèbres, et les ténèbres n'ont pas compris la lumière* (Jn 1, 5, 10).

Néanmoins ne les accusons pas d'ingratitude. Dieu avait ses raisons, pour profiter de leur aveuglement. Ce sont ces raisons providentielles qui, après avoir couvert d'un voile mystérieux l'héroïsme de la sainteté de Joseph, accumulèrent les mêmes ombres sur son trépas si digne d'envie. Caché dans sa vie, il le fut encore plus dans sa mort. Et cependant, il l'a subie, environné de tout ce qui rend la mort des Saints précieuse devant Dieu et devant les hommes.

Etendu sur sa couche funèbre, le vénérable vieillard attend l'heure fatale, pendant que Jésus et Marie lui prodiguent leurs soins les plus dévoués et leurs plus tendres caresses. Ses regards, qui vont en s'affaiblissant, errent

délicieusement de l'un à l'autre ; il *les lève vers les montagnes d'où il sent que lui vient le secours* (Ps 120). Enfin, son dernier soupir s'échappe et se perd dans le souffle de Jésus et de Marie, penchés au-dessus de sa dépouille mortelle qu'ils arrosent de leurs larmes.

Si en ce moment, terrible pour le coeur du Fils et de la Mère, des anges se sont détachés des cieux afin de faire une garde d'honneur autour de son cercueil ; si le suaire, qui enveloppe le corps de Joseph, lance déjà d'éternels rayons ; si son obscur atelier se transforme en une chambre ardente, qu'inonde une lumière surnaturelle, rien ne transpire au dehors de toutes ces manifestations glorieuses. Les fentes de l'humble de-meut e ne laissent échapper à l'extérieur aucun rayon ; il n'en sort aucune des émanations suaves, qui durent embaumer ces vénérables reliques que la corruption du tombeau devait respecter. Dans le bourg de Nazareth, quand on apprit la nouvelle de la mort du charpentier, on put dire que c'était un infortuné de moins à plaindre sur la terre. On ignorait que le Ciel célébrait ce trépas par des chants de victoire, et que les Limbes tressaillirent d'une immense allégresse, en recevant une âme qui, échappée au foyer ardent du divin Soleil de Justice, venait de pénétrer, comme un rayon d'espoir, dans *ce* sombre empire où les Justes soupiraient après la délivrance.

L'ombre épaisse, qui avait dérobé aux regards des hommes la vie si héroïque et la mort si glorieuse de saint Joseph, enveloppa de même, pendant de longs siècles, son tombeau et sa mémoire.

On dirait que la pierre du sépulcre fut pour lui une pierre d'oubli ! Cependant l'Epouse, qu'il laissait veuve et sans secours, était bien celle qui devait, quelques années plus tard, arracher au Sauveur son premier miracle, au milieu d'une grande fête de famille. Et le Fils, qui avait la garde de ses dépouilles mortelles, était bien celui qui devait rendre un jour si glorieux le tombeau de Lazare. Se contentera-t-il donc de verser sur le tombeau de Joseph des larmes secrètes et stériles ? On le voit frémir de douleur et pleurer amèrement devant le sépulcre de son ami, en faveur duquel il déploie publiquement des trésors de puissance et de tendresse. Que ne fera donc pas, en faveur de son Père adoptif, sa piété filiale ? Hélas ! il était écrit que son heure n'était pas venue ; c'était encore l'heure des ténèbres. Le fils fait paraître sa douleur, mais le Dieu est contraint, par les desseins de sa Providence, de cacher sa puissance. Et la tombe de Joseph reste dans l'ombre, alors que celui qui est la Lumière du monde vient souvent la visiter ; et les cendres du Patriarche de Nazareth ne tressaillent pas sous les genoux du Maître du monde, qui vient répandre sur elles ses prières et ses larmes filiales !

Et, ce qu'il y a de plus étonnant encore, c'est que sa mémoire vénérable eut, pendant longtemps, le sort de son sépulcre. C'était un trésor caché, où Dieu s'était plu à tenir dans le plus profond mystère les parfums de simplicité,

de foi et d'amour, tels qu'il lui en faut pour les siècles de ténèbres et de corruption, quand il entreprend de les sauver. Un jour viendra où sa Providence, attentive aux besoins des temps, montrera ce trésor au monde et en brisera les sceaux ; une clarté extraordinaire jaillira alors de cette ombre épaisse qui l'enveloppe. Un jour viendra où cet astre, couché pendant des siècles sous l'horizon, s'élancera comme un géant, et parviendra à l'un des plus hauts sommets que puisse atteindre une créature, dans les honneurs rendus aux Saints par la vénération publique.

Un jour viendra où Joseph, après avoir passé comme inaperçu dans les hommages publics que l'Eglise catholique rend à ses Saints, en sera déclaré solennellement le plus auguste protecteur et le Patron universel. Mais de saint Pierre à Pie IX il y a bien des siècles à traverser. Il nous reste donc à chercher dans la foi, dans la raison, et dans l'histoire, les différents motifs de ce délai providentiel : c'est ce que nous allons entreprendre.

RAISON GÉNÉRALE DE CE RETARD

Il est écrit, que Dieu, dans l'accomplissement de ses desseins, agit avec force et dispose tout avec suavité. La patience de la Providence dans le gouvernement du monde est en effet une des choses qui déconcertent le plus la précipitation qui nous est naturelle et je dirai même nécessaire. Tout retard nous irrite, car l'avenir ne nous appartient pas ; mais Dieu prend son temps pour en venir à ses fins, car il a devant lui l'éternité.

- I -

Ainsi, lorsqu'il créa l'univers, au lieu de le produire tout d'un coup tel qu'il est, avec ses admirables proportions, il s'y mit en six fois différentes ; et encore, ce ne fut qu'après avoir vu que *tout fait bien,* qu'il s'occupa de donner à cette création un maître. « Rien n'a été précipité, dit à ce sujet le P. Faber : la sagesse divine se jouait dans la lenteur magnifique de ses propres lois. Les décrets qu'elle avait fixés s'avançaient majestueusement les uns après les autres, semblables aux énormes courants

de lave brûlante qui rampent le long des flancs de l'Etna et qui dévastent tout, tandis que ceux-là étaient des courants créateurs et fécondants de sagesse et d'amour. Les astres avaient entendu la voix qui les tira du néant, et ils étaient venus peupler le firmament. Les grains de sable s'étaient entassés au bord de l'océan, pour opposer à ses flots une barrière infranchissable. Dans le fond des vallées et sur les collines, les plantes de toute sorte étalaient leur verdure et exhalaient le parfum de leurs fleurs et de leurs fruits. Les animaux eux-mêmes faisaient tressaillir le sol, l'air et les eaux, de toutes les manifestations de la vie. La création tout entière était impatiente de recevoir et d'acclamer son Roi. Mais Dieu est patient. L'homme dut attendre afin de sortir, lui aussi, du néant, que l'heure de la Providence fut arrivée. Elle sonna enfin. Et encore, que de précautions étonnantes la sagesse divine ne prit-elle pas pour une telle création !

Certes, une parole du Tout-puissant était plus que suffisante pour accomplir ce chef-d'œuvre. Mais, si cette parole suffisait à sa toute-puissance, elle ne suffisait pas à ses desseins d'amour. Il fallait qu'on délibérât en plein conseil de la Trinité sainte sur ce que serait cet être pour la formation duquel on avait tant attendu. *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance* (Gn 1, 36) : Telle fut la conclusion adoptée par le concert des trois Personnes divines. Un mot eut suffi à la rigueur, pour l'homme comme pour les autres créatures ; mais Dieu veut y mettre quelque chose de plus. A la parole qui passe, il veut joindre l'action qui dure. C'est pourquoi le Créateur pétrit lui-même de ses mains divines le limon, dont il forme le corps d'Adam ; et ce n'est qu'après ce travail préalable, qu'il tire, pour ainsi dire, de sa propre poitrine le souffle qui lui donne la vie. Et encore, cela fait, en a-t-il fini avec la création de l'humanité ? Non. 11 n'y en a qu'une partie de faite, il lui reste l'autre à faire : il faut donc qu'il se remette à l'œuvre. Pour cela, il attend que le premier homme était profondément endormi. C'est alors qu'il lui enlève des régions du coeur cette portion de chair et d'os, dont il se sert pour former sa compagne.

- II -

Si Dieu a fait éclater tant de patience dans la création du genre humain, que dire de celle qu'il nous a montrée dans la grande œuvre de son rachat ?

La chute est arrivée ; le genre humain est englouti dans un abîme de fange et de malédictions. Dieu lui promet de le relever. Mais, la promesse faite, il quitte le bosquet où Adam cachait sa honte, et remonte, pour ne plus paraître, dans sa silencieuse éternité. Son soleil s'est couché sur l'Eden, qui pleure de se voir devenu une solitude qu'aucun pied humain ne foulera désormais. L'homme gémit sur le chemin de l'exil, où poussent les épines et les ronces. Le présent l'accable. N'était l'avenir qui relève son courage, il se laisserait aller au plus sombre désespoir. Néanmoins, les décrets de Dieu ne se hâtent pas. Les années

sont bien longues, lorsque les ténèbres envahissent de plus en plus les esprits, et que la corruption gagne de plus en plus les cœurs. N'importe : Dieu diffère encore. Il semble au contraire qu'il se retire davantage dans les clartés inaccessibles du ciel, à mesure que les ombres s'épaississent sur la terre.

Quatre mille ans se passent, quarante siècles se succèdent, sans qu'apparaisse à l'horizon Celui qui doit sauver le monde. En vain l'humanité entrevoit-elle, immédiatement après la chute, l'aurore de sa rédemption dans les promesses de l'Eden. En vain les peuples s'en vont-ils, faute d'une lumière plus éclatante que le pâle flambeau de la révolution primitive, aux abîmes où règnent l'erreur la plus profonde et la corruption la plus dégradante. En vain les patriarches soupirent-ils après la venue du Messie. En vain les prophètes ont-ils annoncé sa prochaine apparition. Ni les cris de l'humanité en détresse, ni les gémissements qui s'élèvent de la terre, ni les lueurs prophétiques qui descendent des cieux ne peuvent hâter au firmament la formation de cette nuée qui doit *pleuvoir le Juste* (Is. 45, 8). Là encore, la Providence attendait patiemment le moment marqué pour racheter le monde : comme elle attendit et attend pour le régénérer tout entier, que les flots de la vie éternelle parviennent successivement jusque dans ses plus lointaines régions.

Du moment, en effet, où le Sauveur venait ici-bas refaire les éternelles destinées du genre humain, il aurait pu y apparaitre en souverain respecté, obéi, et acclamé. La lumière, qui inonda de foi et d'amour les bergers de Bethléem et les potentats de l'Orient, aurait pu captiver en même temps de son victorieux éclat tous les esprits et tous les cœurs. Au lieu de quelques pauvres et de quelques riches, Jésus-Christ aurait pu attirer impérieusement auprès de sa crèche le monde entier, qui serait venu saluer sa naissance par des cris d'enthousiasme, et embaumer de l'encens de ses adorations l'étable fétide où il vit le jour. Puisque tous les peuples de la terre doivent l'adorer, et tous les rois le servir, qu'attendent-ils donc pour venir s'incliner devant cette divine majesté qui s'abaisse jusqu'à eux ? Ce qu'ils attendent ? La patience de Dieu nous donne le secret de ce retard des hommes. Il est écrit que *le sépulcre du Fils de David sera glorieux* (Is. 11, 10) ; il n'en est pas ainsi de son berceau, qui doit rester dans l'ombre dont la plus grande partie de sa vie sera couverte.

Mais au moins, si les larmes de sa naissance, et les sueurs de sa vie de travail ont coulé dans l'oubli, peut-être qu'au jour où il se révèlera comme l'envoyé du ciel et se proclamera Fils de Dieu, les fatigues de son apostolat lui gagneront toutes les âmes, et qu'à l'heure où il s'immolera comme notre victime, son sang ne tombera que sur des convertis ? Hélas ? l'histoire de sa vie publique est là pour le dire. Combien sont-ils, ceux que sa parole si persuasive et ses exemples si attrayants ont pu conquérir à la vérité et à la vertu ? Et même, sur le chemin du Calvaire tout rouge de son sang, et à son sommet où il rendit le dernier soupir, combien la croix du Rédempteur a-t-elle contemplé d'adorateurs ? Jusque-là, Jésus-Christ n'avait fait et voulu faire que ce que fait le laboureur, quand il jette son grain dans l'obscur sillon à l'approche

des frimas. Cette semence, enfoncée dans la terre, se met d'abord à pousser et à germer. Puis, quand arrive le souffle printanier qui redonne à la nature sa fécondité, elle élève vers le ciel sa tige chargée d'espérances ; et, si le laboureur prend patience, il se trouve bientôt possesseur d'une abondante moisson.

Ainsi en est-il de Dieu : mieux que nous encore, il ne craint pas l'oubli. Car, ce que fit Jésus-Christ durant trois ans afin de sauver le monde, l'Eglise le fait durant trois siècles. Grâce au dévouement héroïque de ses apôtres, aussitôt fondée, elle fait des progrès magnifiques. Mais ce ne sont que des progrès cachés, ce n'est qu'un épanouissement trop délicat pour supporter l'éclat de la publicité. Alors, comme son divin fondateur, l'Eglise sème dans l'obscurité non pas de Nazareth et du prétoire de Pilate mais des catacombes et des prisons romaines. Et si parfois elle sort de cette nuit profonde où elle ensevelit ses premières conquêtes, c'est pour monter joyeusement sur les échafauds ou sur les bûchers où l'entraîne la tyrannie païenne, afin d'y confesser publiquement sa morale et sa foi. Et lorsque des siècles de persécutions l'ont suffisamment sacrée Reine des esprits et des cœurs ; lorsqu'ils ont assez empourpré son royal manteau du sang de ceux que dans ses supplices elle a gagné à Jésus-Christ, alors, elle sort toute radieuse de ses ténèbres et de son long esclavage.

Le jour de la délivrance et du triomphe a enfin lui. Les bourreaux sont las de frapper, et Dieu est las d'attendre. Le souffle du printemps se fait sentir après les frimas de l'hiver. La sève chrétienne, amassée dans les rameaux vigoureux de l'Église, éclate de toutes parts en une splendide floraison de pontifes, de vierges, de docteurs et de solitaires. Les basiliques se remplissent d'adorateurs ; les déserts se peuplent de pénitents ; les monastères s'élèvent pour abriter la prière et l'immolation. La croix domine toutes les hauteurs. La religion du Christ monte sur le premier trône du monde et prend enfin dans les fastes religieux de l'humanité la glorieuse place qui lui est due, et qu'elle conservera à jamais.

Ce coup d'œil rapide jeté sur la marche patiente de la Providence à travers les grands événements religieux du monde, ne nous donne-t-il pas déjà une explication suffisante du retard, qu'éprouva pour s'établir le culte de saint Joseph ?

Mais ce n'est encore là qu'une raison générale, applicable à toutes les oeuvres de Dieu. Il en est de spéciales, que la piété comprend et que l'histoire justifie. Ce sont ces raisons, que l'on peut appeler raisons mystiques et raisons historiques, qui vont faire le sujet des considérations suivantes.

RAISONS SPÉCIALES DE CE RETARD

« Dans un tableau il faut des ombres, dit le P. d'Argentan. Ce sont elles qui donnent du relief aux personnages qu'il représente. Or, la vie de l'humanité est un immense tableau sur lequel se détache un personnage principal et unique, Jésus-Christ t Tous les événements importants se rapportent à lui, soit pour préparer sa venue, soit pour lui rendre témoignage par la haine ou par l'amour. Que les hommes le veuillent ou non, c'est à ce centre qu'aboutissent toutes les choses de ce monde. Et parmi elles, ce qui concourt le plus à former l'aspect imposant de cet admirable tableau, c'est la sainteté. Aussi les saints de l'Ancien Testament en forment-ils l'arrière-plan ; ceux du Nouveau l'avant-scène. Cependant, ce que tous ont de commun, c'est qu'ils doivent plus ou moins s'effacer, afin de faire ressortir dans toute leur majesté les traits augustes de la Divinité. Mais nul, autant que Joseph, ne fut appelé à reproduire parmi les hommes sa réserve ineffable et sa mystérieuse invisibilité.

- I -

Etant l'ombre de Dieu, il passa ici-bas ainsi que doit passer l'ombre. S'il se déplace, c'est sans bruit ; la nuit silencieuse est seule à s'apercevoir des projets qu'on lui révèle et qu'il exécute. Il ne dit rien. Lorsqu'il faut parler, c'est Marie qui prend la parole. Quant à lui, il porte sur son coeur le Verbe de Dieu qui lui tient lieu de toute parole humaine. C'est sa mission d'être

silencieux et caché, comme aussi de tout tenir dans l'ombre ; car voyons ce à quoi le Seigneur l'emploie.

Tout à coup, sa chaste épouse reçoit la nouvelle de sa future maternité divine. Quelle nouvelle, grosse d'événements inattendus t Marie s'en épouvante. Quoi t Elle, si heureuse de l'obscurité dans laquelle est ensevelie son existence, se voir soudainement emportée vers le grand jour de la plus étonnante publicité t Son humilité s'en alarme, mais l'ange la rassure. Un voile cachera à l'univers tant de splendeurs : et ce voile, c'est Joseph. Oui, Joseph sera un voile, derrière lequel disparaîtront, aux regards des hommes, l'éternelle paternité de Dieu le Père et la miraculeuse intervention de Dieu le Saint-Esprit. Si la terre savait ce que le ciel vient d'accomplir dans le sein de Marie, elle en serait toute bouleversée de ravissement ou d'épouvante. Mais elle n'en saura rien. L'enfer lui-même, si vigilant pour guetter l'apparition du Sauveur, l'ignorera empiétement. C'est que Joseph est là, qui couvre de son ombre ces opérations merveilleuses de la droite du Tout-Puissant.

Ombre du Père et de l'Esprit-Saint, il le fut encore et surtout de Jésus et de Marie. D'abord l'honneur de la mère de Dieu était souverainement intéressé à ce que Joseph fût là, auprès de ce berceau où respirait son nouveau-né. Ni • la loi juive, ni l'opinion publique n'auraient supporté sans accusation un événement pareil. Joseph était nécessaire afin de prévenir par sa présence tout soupçon injurieux envers la sainteté de la Vierge-Mère. Et ensuite, l'Enfant divin n'a-t-il pas besoin, lui aussi, de l'ombre de Joseph, pour mettre son berceau à l'abri de la honte ? II veut paraître pauvre et inconnu, mais non déshonoré. Car il ne faut pas que son origine, quel qu'humble qu'elle soit, porte aux yeux de ses concitoyens le cachet de l'infamie ; il ne faut pas que sa naissance ait la moindre apparence d'une contravention flagrante à la plus sainte des lois qui régissent la famille. Sa miraculeuse conception ne l'exempte pas de l'honneur qu'il se doit à lui-même devant les hommes. D'autant plus qu'il a besoin de cet honneur avec lequel il défiera plus tard tout reproche (*Qui de vous, dit-il aux Juifs, me convaincra de péché ?* (Jn, 8, 46).), afin de se préparer, dans le calme *de* la vie privée, à sa laborieuse entreprise.

Oui, cet enfant, qui repose à l'ombre de Joseph, a de grandes choses à faire, des choses inouïes ! La synagogue tant de fois séculaire à renverser, pour mettre à sa place l'Eglise qu'il veut fonder. Les idoles du paganisme à détrôner du piédestal où les maintiennent les passions populaires et la tyrannie des puissants, et s'y établir lui-même afin d'y recevoir l'encens adorateur de tous les peuples et de tous les rois. Voilà ce qu'il médite et ce qu'il vient faire. Mais, pour se préparer à cette mission gigantesque, il lui faut l'ombre du foyer de Nazareth qui le mette à couvert de l'attention publique : car, s'il est découvert, malheur à lui Il existe, par le monde, une sentence que le fanatisme se hâtera de lui appliquer dans toute sa rigueur laquelle condamne à mort un ennemi pendant qu'il est encore jeune : *allide parvulos ad petram.* Qu'on le demande à Hérode : il en sait quelque chose.

Toutefois, grâce au mystère impénétrable dont Joseph est le voile, la divine victime peut croître pour le sacrifice et se préparer, dans l'oubli des hommes, à l'incomparable mission qu'elle a reçue du Ciel, sans que personne ne puisse entraver la réalisation de ses miséricordieux desseins. Jésus-Christ peut passer au milieu des docteurs de la loi mosaïque et des pontifes des idoles de l'Egypte, sans qu'aucun d'eux puisse seulement soupçonner que le fils de l'artisan de Nazareth doive être' un jour ce victorieux conquérant, dont la puissance détruira tout le système religieux du vieux monde afin de le refaire tout à neuf, suivant les prédictions : Je viens pour tout renouveler : *Ecce nova facio omnia* (Ap. 21, 5).

- II -

Aussi, tandis que tous les autres saints manifestent Jésus-Christ, Joseph est le seul dont la mission ait été de le cacher. On peut même dire que sa vie ne s'écoule entre Bethléem et Cana que pour absorber dans son ombre tous les rayonnements de cette divinité incarnée, et les empêcher ainsi de parvenir jusqu'aux regards des hommes et des démons. Et cela est si vrai, qu'à l'approche du jour où doit enfin sonner pour le Dieu-caché l'heure de sa vie publique, Joseph ne figure plus à ses côtés.

Lorsqu'un artiste fait une œuvre d'un grand prix, il l'enveloppe d'un voile, et la dérobe de la sorte à la curiosité de ceux qui l'entourent. Puis, lorsqu'après de longues veilles il lui a donné le dernier coup de pinceau ou de ciseau, alors, il enlève le voile, et tous peuvent rassasier leurs avides regards de la beauté du chef-d'œuvre sorti de son génie. Ainsi fit Dieu à l'égard de son divin Fils fait homme. Il le façonna durant près de trente ans à devenir la lumière et le salut du monde. Pour cela, et afin de n'être point contrarié dans ses plans, il le couvrit d'un voile : ce voile fut l'auguste époux de Marie.

Mais, dès que ce divin chef-d'œuvre, mélange admirable de puissance et d'amour, est parvenu à la perfection désirée que lui apportent la maturité de l'âge et la taille d'homme, ce voile est enlevé par le souffle d'une ravissante extase plutôt que d'un douloureux trépas. Joseph, n'ayant plus sa raison d'être, disparait du foyer de Nazareth où il concentre tant de splendeurs cachées, et il quitte la scène du monde où désormais son rôle est rempli. Il cède complètement la place au Maitre de l'Univers devenu grand ; et il passe silencieusement, sans que personne ne s'en aperçoive, de l'ombre de Nazareth dans les splendeurs cachées du sein d'Abraham. « Avant que les fatigues du ministère public eussent commencé, dit le P. Faber, avant que les ombres de la Passion eussent commencé à s'épaissir à l'horizon, saint Joseph avait terminé sa mission. Il appartenait à Bethléem et à Nazareth ; et Dieu l'appela à lui, au moment où Nazareth touchait à sa fin : Il reposait dans la douce tranquillité du sein d'Abraham, lorsque Jésus buvait son calice de douleurs, et que Marie

portait çà et là avec elle son coeur brisé, à travers les mystères nombreux de ces trois années si remplies d'événements (Bethléem, Vol. I, p. 146.). »

Comprend-t-on maintenant pourquoi son culte resta si longtemps sans se produire ? Ne peut-on pas reconnaître, dans cet oubli au sein duquel sa mémoire semble ensevelie, une continuation des mystérieux desseins de la Providence à son égard ? L'ombre qu'il projette sur la personne adorable du Christ, au-delà du Calvaire, paraît en effet s'être attachée à ses pas bien loin en deçà. Au lieu de trouver en cela de quoi s'étonner, n'y a-t-il pas au contraire de quoi admirer ? Car n'est-ce pas un prodige, qu'il ait fallu des siècles à la foi profonde et à l'amour ardent des premiers âges du Christianisme, pour que cette radieuse figure du Père adoptif de Jésus-Christ resplendit enfin de l'auréole qui lui est si justement due ? Que les saints rayonnent de la gloire de Celui qu'ils manifestent par leur vie toute divine, c'est tout naturel : comme il est naturel que le miroir emprunte son éclat au soleil dont il reçoit les rayons. Mais qu'un saint soit, comme l'a été Joseph., placé dans la pleine lumière, et que, néanmoins, il reste dans la plus complète obscurité, voilà le prodige ! Dieu, pour l'opérer, eut des motifs dont il semble facile d'entrevoir les convenances. Outre les raisons que vient de nous fournir l'analogie, il en est d'autres que nous offre l'histoire. Examinons-les rapidement.

Et d'abord, il est un fait incontestable : c'est que, dès le berceau du christianisme, Jésus-Christ était presque l'unique objet de l'attention de ceux qui embrassaient son Evangile. Tout autre personnage, quelque saint ou quelque grand qu'il fût, semblait disparaître dans sa lumière. Ainsi que l'on voit les plus brillantes étoiles éteindre leurs rayons dans les feux puissants de l'astre du jour. Et, lorsque l'Eglise voulut donner des satellites lumineux à ce divin Soleil de Justice, qui irradiait déjà d'un si vif éclat au milieu des épaisses ténèbres du paganisme, elle ne choisit pas d'abord ceux qui l'approchaient le plus et qui se pressaient, pour ainsi dire, dans sa céleste atmosphère. Non. Mais elle fit surgir, du fond des noires prisons et des sanglantes arènes, des astres dont la splendeur moins éclatante était plus à portée de la vue de ses enfants.

C'est pourquoi le docte Thomassin nous affirme que le culte de Marie ne fut pas le premier qui s'imposa à la vénération des fidèles, et qu'on rendit des honneurs publics à plusieurs martyrs avant d'en rendre à la mère de Dieu. Grand pontife de la loi de grâce, Jésus-Christ désirait, ce semble, apparaître au-dessus des débris du vieux monde qui s'écroulait, comme jadis apparut, au milieu des égarements de la loi de nature, le grand-prêtre Melchisédech, c'est-à-dire dépourvu de cette généalogie terrestre qui le fait descendre de David, et ne conservant que le seul prestige de sa généalogie céleste qui le fait descendre du sein de Dieu même. La Providence voulait qu'on éprouvât d'abord la suavité toute divine de ce fruit béni donné du ciel, sans que l'arbre qui le porta ici-bas à ses majestueux rameaux partageât en rien les premiers hommages que lui rendit la terre.

Cependant, puisque le Fils de Dieu se départit bientôt de cette mesure en faveur de son auguste mère, pourquoi le culte de Joseph continua-t-il longtemps encore à en subir les conséquences ? En voici sans doute la raison :

L'Eglise, inspirée par son divin fondateur, tenait à ménager autant que possible la grossièreté des peuples vers lesquels elle s'avançait armée d'une simple croix de bois, pour les conquérir à la foi et aux vertus chrétiennes. Aussi, prenait-elle toute sorte de précautions dans l'exposition de ses dogmes, afin de ne pas heurter trop vivement les préjugés et les idées charnelles de cette époque d'abrutissement profond. Que de ménagements, par exemple, pour les initier à la connaissance et à l'amour du plus auguste de nos sacrements, celui de l'Eucharistie Afin d'empêcher qu'il ne devienne publiquement une *folie* pour les uns et un *scandale* pour les autres, elle institua et appliqua dans toute sa rigueur la loi du secret. Par cette loi, il était défendu à tout chrétien, sous peine d'anathème, de rien révéler de ce qui concerne cet admirable mystère. Il arriva parfois que le secret en transpira à travers les voûtes des catacombes où il se célébrait. Ce fut là l'origine de cette affreuse calomnie, qui pesa sur les chrétiens qu'on accusait de manger la chair et de boire le sang d'un enfant, immolé dans leurs réunions souterraines. Mais, ce n'était là qu'une accusation vague, qui, reposant sur un fond de vérité, ne trouvait cependant guère créance, même chez les ennemis jurés du christianisme ; tant les vertus privées et publiques de ceux qu'on accusait _ainsi démentaient de pareilles inculpations !

Toutefois, le but était atteint ; et, grâce à cette obscurité impénétrable aux yeux des profanes, le plus admirable des mystères put traverser la persécution des premiers siècles, défiant les attaques des puissants et rendant le scandale des faibles dans la foi plus facile à prévenir ou à réparer. Ce fut ainsi que, pleine d'une délicatesse vraiment maternelle, 1'Eglise habitua insensiblement les yeux malades du monde nouveau à l'éclatante lumière de nos dogmes catholiques, jusqu'au moment où, montant enfin elle-même au grand jour de la publicité, elle déchira le voile sous lequel elle les avait comme ensevelis, et les y fit monter avec elle. Elle put alors les offrir à l'admiration du monde, environnés qu'ils étaient de l'imposante majesté que leur apportèrent quatre siècles de foi, de dévouement et d'amour.

Il en fut de même pour saint Joseph. Sa présence, si nécessaire autrefois au sein de l'étable où naquit et du foyer où vécut le Fils de Dieu, ne l'était pas autant aux pieds du gibet sur lequel J.-C. expira, et sur les autels où il recevait l'encens de la plus profonde adoration. Au contraire, elle y aurait *eu* ses inconvénients. Il convenait que le Père adoptif du Sauveur disparût dans l'ombre du Calvaire, afin que ces générations ignorantes ne pussent, par une méprise grossière, lui attribuer le témoignage de *ce* cri suprême que poussa la sainte victime vers le Père céleste, au moment où celui.ci paraissait l'abandonner sur sa croix. Il semble qu'en leur donnant à vénérer, par un culte spécial, la mémoire de cet auguste patriarche, l'Eglise aurait craint d'altérer

dans leur imagination, toute imbue d'idées charnelles, la notion de la virginité et de la conception miraculeuses qui avaient présidé à la restauration spirituelle du genre humain.

L'hérésiarque Cérinthe (Gnostique juif du 1er siècle, disciple de Simon le Magicien. — St. Jean écrivit son Evangile pour le réfuter.) ne prouve que trop combien l'Eglise fut sage en agissant de la sorte. « Cet apostat de la vérité, dit un pieux auteur du XVIIIe siècle, eut la témérité de porter des yeux malsains sur ce beau soleil, et il en fut ébloui et aveuglé, au point de tomber dans une erreur tout à fait injurieuse à la foi. Il entreprit d'élever saint Joseph jusqu'à faire de lui le véritable père de Jésus-Christ, tandis qu'une infaillible révélation nous atteste qu'il n'en était que le père adoptif. Mais, par là même, ce novateur rabaissait la personne de J.-C. et celle de sa mère ; il ôtait à celle-ci une des perles les plus brillantes de son diadème, savoir son inviolable virginité, et à son Fils le miracle de sa conception immaculée opérée par l'Esprit saint. Cependant l'Eglise attentive à détruire ce dangereux poison, dont les effets eussent été si funestes pour la foi de ses enfants, prit, entr'autres précautions, celle de ne point favoriser alors le culte de saint Joseph, de peur d'accréditer ainsi l'erreur. C'est la réflexion d'un grand théologien (P. Patrignani. *La dévotion à saint Joseph*).

Un célèbre écrivain du même temps, le P. Paul Seigneri, ajoute que l'Eglise, dans cette vue, affecta de négliger saint Joseph, de le confondre dans la foule, et de lui préférer extérieurement beaucoup d'autres saints qui, assurément, ne l'égalaient point en dignité ni en mérites. Un autre écrivain, qui s'appuie sur l'autorité de saint Grégoire de Nazianze, nous fait observer un fait digne de remarque, et qui jette une certaine lumière dans l'obscurité dont nous nous occupons. C'est que, comme l'Eglise naissante ne crut pas devoir développer tous les points de sa foi sur les adorables perfections de l'Esprit saint, époux invisible de la vierge Marie, avant que la foi en la divinité du Sauveur fût bien enracinée dans le coeur des fidèles : de même, elle jugea nécessaire de ne pas tourner leur piété du côté de saint Joseph, époux visible de la mère de Dieu, avant que la virginité sans tâche de cette divine Mère fut reconnue et honorée dans l'univers entier.

- V -

D'ailleurs, le développement d'un culte est toujours en rapport avec les besoins de l'époque où il parait.

L'Eglise du Christ s'avance à la régénération du monde, avec la magnifique harmonie de l'unité dans la variété. Elle possède l'unité de doctrine ; car sa doctrine est le foyer ardent où elle puise de quoi éclairer et réchauffer l'humanité des flammes de sa foi et de sa charité. Et, pour

que ce foyer produise, partout où il darde ses rayons, les mêmes convictions de l'esprit et les mêmes dévouements du coeur, il faut qu'il soit unique, et que par conséquent l'Eglise soit *une* dans les enseignements de sa doctrine.

Mais il n'en est pas ainsi des manifestations de sa vie divine. Comme les âmes dans lesquelles elle circule, cette vie est variée à l'infini. Elle ressemble tantôt à un timide ruisseau, et tantôt à un fleuve majestueux. Si c'est l'âme d'un mendiant, l'Eglise en fait un confesseur ; si c'est celle d'une jeune fille, elle en fait une vierge ; si c'est l'âme - d'un génie, elle en fait un docteur ; si c'est celle d'une victime, elle en fait un martyr. Toujours ancienne et toc-jours nouvelle, elle réunit le charme de la nouveauté au prestige d'une antiquité qui ne change jamais. C'est toujours, il est vrai, la même sève qui monte et descend dans l'arbre de l'humanité régénérée au Calvaire ; mais les fleurs et les fruits en sont variés, suivant les temps et les climats où ils naissent, s'épanouissent et parviennent à maturité. De même que le soleil se répand également du haut du firmament sur toute la nature, variant ses effets bienfaisants selon les endroits où tombent ses rayons : ici, il fait sortir de terre une fleur délicieuse : là, il la dessèche et la réduit en poussière ; le même rayon, qui attire à lui la goutte de rosée du matin, inspire au lys de la vallée tout son parfum. Ainsi en est-il de l'Eglise. Son radieux soleil ne se couche jamais sur le monde des âmes, depuis qu'il s'est levé de l'Orient, pour conduire à Jésus-Christ les pauvres bergers de Bethléem et les puissants rois de l'Asie. Un de ses rayons vient-il à tomber quelque part dans un milieu préparé par la Providence, il y enflamme des enthousiasmes. Ces enthousiasmes produisent un courant sympathique. Alors, de ce courant, le besoin de confiance aidant, il surgit une dévotion. Voilà l'histoire abrégée de toutes les dévotions, qui se sont succédé aux pieds des autels de l'Eglise catholique.

Ces phénomènes admirables se reproduisent d'autant plus fréquemment que les besoins du monde chrétien l'exigent davantage. Et ces besoins sont eux-mêmes en rapport avec les difficultés, que la foi religieuse et les vertus rencontrent pour s'implanter clans un pays ou clans un siècle. Plus on se débat contre une vérité, plus l'Eglise l'affirme ; plus on repousse une vertu, plus elle l'exalte et la rend vénérable. Telle est la tactique divine, qu'elle a suivie sur tous les champs de bataille où l'ont conviée les légions sans cesse renaissantes de ses persécuteurs. Avec elle, l'étendard de la victoire lui est toujours resté entre les mains.

- VI -

Du temps où elle vivait, gémissant dans les fers que portèrent ses premiers pasteurs et ses premiers héros, elle priait pour leur triomphe ; et, quand ils étaient morts à la peine par les plus affreux supplices, elle s'en allait dans la cendre des bûchers ou sous la hache des bourreaux recueillir leurs précieux restes. A peine était-elle rentrée au milieu de ses enfants dans la nuit de

quelque catacombe, elle les tirait majestueusement de son sein où elle les réchauffait de son amour maternel, les mettait parmi les fleurs et les cantiques sur l'autel du sacrifice, et les présentait à la vénération enthousiaste des fidèles. L'encens fumait pour mêler son suave parfum à l'exhalaison qui s'échappait de ces sanglantes reliques ; des lèvres virginales y déposaient leurs pieux baisers ; le repentir venait les arroser de ses larmes amères ; Dieu lui-même s'inclinait sur leurs tombeaux afin de rendre leurs ossements glorieux. Jésus-Christ avait besoin, pour fonder son Eglise et pour la féconder, du courage de l'apostolat et du sang du martyre. C'est alors que parut le culte des Apôtres et des Martyrs.

Mais l'Eglise, sortie victorieuse des persécutions de la force brutale, n'en a pas fini avec la lutte. Il ne faut pas qu'elle se dessaisisse de son glaive ni de son bouclier. Car, chaque époque lui offre la bataille. Cette fois-ci, c'est l'erreur qui se présente afin de disputer à la vérité l'empire de l'univers. Alors, ce n'est plus avec des potentats appuyés contre un trône qu'elle a à se mesurer, niais bien avec des philosophes tout pétris d'orgueil et adossés contre la chaire de quelque académie. Elle a subi le choc impétueux du sceptre impérial ; et, sous ce choc, elle a rendu le son de la toute-puissance dont elle émane. Elle va subir les assauts de la parole passionnée des tribuns et de la plume railleuse des écrivains sceptiques. Qu'ils avancent 1 Elle est prête et les attend. Elle recevra sur son bouclier impénétrable leurs traits, acérés par la haine et l'ignorance. Sous leur choc, cette armure rendra le son de la science divine ; et le glaive qu'elle a entre les mains ne sortira du fourreau que pour lancer dans leurs ténèbres des éclairs de vérité. Si quelques-uns de ses docteurs succombent sous le feu de l'ennemi, non parce qu'ils sont vaincus, mais parce que l'erreur, démasquée et poussée à bout, ne peut plus supporter l'éclat de leur victoire, alors, l'Eglise s'empare de leurs paroles et de leurs écrits afin de s'en faire des titres de gloire devant les hommes. Elle les fait monter eux-mêmes sur ses autels, ceint leurs fronts de la double auréole du génie et de la vertu, et leur met à la main la double palme de la science et de la sainteté. De cette hauteur à laquelle elle les élève, ils deviennent les phares brillants de l'humanité qui cherche la lumière. Elle oppose ainsi à l'envahissement des ténèbres le culte de ses Docteurs.

Cependant, arrive pour l'Eglise une crise peut-être plus dangereuse, au milieu de laquelle elle aurait certainement dû périr si elle ne portait pas dans son sein des promesses d'immortalité. Jus= que-là, elle avait eu à combattre au dehors : maintenant, c'est au dedans d'elle-même que se trouve l'ennemi. Il lui faut opposer toute sa vigoureuse résistance aux flots montants de la corruption, qui couvrent déjà de leur hideuse écume sa bar que si pure, et semblent vouloir l'engloutir au fond des abîmes qu'ils recèlent.

Le ruisseau qui descend, gracieux et limpide, du haut de quelque colline, conserve ses eaux dans toute leur fraîcheur et leur pureté, tant qu'il bondit de rochers en rochers. Mais, une fois qu'il est arrivé dans la prairie où il n'a plus qu'à se promener tranquillement, il devient souvent un marais, dont les eaux bourbeuses et réchauffées n'exhalent que des vapeurs malsaines.

Tel aurait été le sort de l'Eglise sans la continuelle assistance de son céleste Epoux. Du haut des cieux, Jésus veille sur ses destinées. La corruption du coeur frappe à sa porte ; elle entre même pour s'asseoir, tranquille et victorieuse, à son foyer que le souffle des persécutions n'agite plus autant. Mais l'Eglise, indignée, pour ainsi dire, de cette violation de domicile, se redresse avec la majesté d'une mère dont on empoisonne les enfants. Elle parle des beautés et des joies du sacrifice et de l'immolation. Elle agite l'étendard sans tache de l'immaculée Mère de Dieu. À la parole elle joint l'action. Elle peuple de vierges les cloîtres, les solitudes, et le monde lui-même. Et, lorsque quelqu'une de ces héroïnes de la virginité, consumée par le chaste amour des choses invisibles, s'est éteinte dans l'obscurité, comme la lampe sacrée dans l'ombre du sanctuaire, alors l'Eglise s'empare du parfum que répand sa vertu afin d'en embaumer le genre humain, étonné et ravi de se sentir sur la terre si près des anges du ciel. De là, le culte des Vierges du Seigneur.

C'est ainsi que, successivement, se déroulait devant les hommages de la vénération publique, comme un panorama séduisant, le magnifique tableau de toutes les saintetés. Chaque époque, suivant ses besoins, était marquée par le doigt de Dieu d'un attrait spécial pour tel genre de sainteté qui pouvait la satisfaire davantage ; et de cet attrait surgissait une dévotion particulière, en l'honneur de celui qui en était le glorieux porte-étendard.

- VII -

Or, les desseins de Dieu à l'égard de la dévotion à saint Joseph touchaient à leur accomplissement. Une lueur parut enfin à l'horizon, annonçant la sérénité et la splendeur d'un beau jour. On peut bien dire que ce culte était déjà depuis de longs siècles dans les entrailles de l'humanité, quand il parut à la surface de l'univers catholique. Car le culte de Jésus, de Marie et de Joseph sont les trois fleurs d'une même tige, dont le sol de l'Eglise reçut le premier germe, la nuit de Bethléem. Toutefois, si la conception de cette triple dévotion fut simultanée, son épanouissement ne l'a pas été. Ce fut le culte de Jésus-Christ qui fleurit le premier, ensuite celui de Marie, et enfin, après un long intervalle nécessité par des raisons providentielles, le culte de saint Joseph. Mais, en revanche, son explosion fut d'autant plus rapide et puissante qu'elle avait été plus longtemps comprimée. Comme une semence qui, sous les frimas

d'un long hiver, a pris son temps pour germer, se fait promptement jour à travers les mottes de terre qui la recouvrent, dès que souffle la brise printanière ; ainsi fit la dévotion à l'auguste époux de Marie. Quand arriva son heure, elle s'épanouit soudain aux radieuses clartés d'un ciel qui, jusque-là, semblait n'avoir eu pour elle que la plus menaçante obscurité.

Cependant, même avant cette époque bénie, il y eut au firmament de l'Eglise comme des signes avant-coureurs de ce magnifique épanouissement.

La liturgie primitive de l'Eglise grecque fait mention de l'honneur public, que les fidèles de cette époque rendaient à saint Joseph. Huit jours avant Noël, on célébrait la fête des parents du Sauveur, parmi lesquels il tenait, sans contredit, une des premières places. De plus, la même liturgie fait mémoire de saint Joseph dans la solennité instituée en l'honneur des justes de l'ancienne Loi, à laquelle Joseph appartient, puisqu'il est placé sur les confins des deux Testaments (On a découvert récemment, dans une des plus anciennes catacombes de Rome, celle de. Sainte Priscille l'illustre matrone qui reçut chez elle le prince des Apôtres, une peinture de la Sainte Famille de Nazareth Joseph y est représenté entre Jésus et Marie. (*Archéolog*.). Le nom de Joseph se trouve aussi dans les martyrologes du neuvième siècle, dont on faisait usage dans les églises d'Occident. Longtemps auparavant, un grand docteur de l'Eglise, saint Grégoire de Nazianze, ébloui de l'éclat de la dignité et des vertus de saint Joseph, n'avait pu retenir ce cri de profonde admiration : « Oui, le Seigneur a réuni en Joseph, comme dans un soleil, tout ce que les autres saints ont de lumière et de splendeur : *in Joseph, velut in sole, omnium sanctorum lumina collocavit.*

Mais, à l'époque des croisades, ce germe caché commence à se développer dans de plus grandes proportions. Les chevaliers de la Terre-Sainte, après avoir délivré le tombeau du Christ des profanations de l'impiété musulmane, s'en allaient, l'épée d'une main et la croix de l'autre, baiser avec des transports de bonheur les vestiges glorieux que son passage y avait laissés. Comment clone auraient-ils pu visiter Bethléem et Nazareth, sans, que leur foi naïve et simple ait tressailli, au souvenir de l'heureux mortel à qui furent confiées l'enfance et les années obscures du Sauveur ? Comment se seraient-ils prosternés devant la crèche ou naquit Jésus-Christ, et dans l'humble atelier ou étaient encore suspendus les instruments de son travail, sans que la même flamme de foi et d'amour leur ait fait entrevoir et aimer l'auguste patriarche, qui joue un si grand rôle dans ces anéantissements de l'Enfant-Dieu ? Aussi, leur piété s'empara-t-elle avec avidité de tout ce qui pouvait être un souvenir du Père adoptif du Rédempteur des hommes.

Ce fut à cette époque et par ce moyen, que la ville de Semur reçut en présent l'anneau des fiançailles de Joseph avec Marie, et qu'on apporta à Rome le manteau que l'illustre exilé de Bethléem et de l'Egypte étendit sur les membres délicats du nouveau-né, pour lui tenir lieu de langes dans

l'étable et de tente dans le désert. On rapporta aussi des croisades l'office, que l'on célébrait sur la montagne du Carmel en l'honneur de saint Joseph. D'abord la piété privée s'en servit : mais bientôt cet office devint l'héritage des deux ordres religieux qui étaient, au Moyen-Age, les principales colonnes de l'édifice monastique. Les disciples de saint François d'Assise et de saint Dominique, dans l'élan d'un commun amour, voulurent rivaliser de zèle, afin de parfumer leurs couvents de ces louanges descendues des hauteurs sanctifiées du Carmel. De plus, ils demandèrent et obtinrent une fête spéciale pour célébrer la glorieuse mémoire du Père nourricier du Sauveur. Cependant, les échos de leurs prières et de leurs chants mélodieux en l'honneur de saint Joseph ne franchissaient pas encore le seuil des cloîtres, au sein desquels la brise venue de l'Orient en avait transporté le germe fécond. On était alors en plein siècle.

- VIII -

Jusqu'à cette époque le culte de saint Joseph avait eu ses disciples et même ses docteurs, mais il n'avait pas encore eu ses apôtres. Les deux siècles suivants les lui fournirent. Saint Bernard, saint Bonaventure et saint Thomas d'Aquin avaient écrit, sur les privilèges de Saint Joseph et les délices de sa dévotion, des choses attrayantes. Ils en avaient exprimé, pour eux-mêmes et pour leurs imitateurs des monastères, le suave parfum. Mais aucun d'entr'eux ne l'avait répandu au dehors. Le premier qui le fit, fut le célèbre Gerson, chancelier de l'Université de Paris. Il prit cette dévotion à l'ombre du cloître, où elle s'épanouissait à l'aise, comme l'humble violette sous la verdure, et s'en fit le généreux défenseur. Aucune arme n'était étrangère à son habileté dans ce genre de luttes pacifiques. Son pieux génie se servit, avec une égale ardeur, du glaive à deux tranchants de la parole et de la plume, afin de déchirer le voile qui recouvrait, aux yeux des fidèles, la figure vénérable du patriarche de Nazareth.

L'Eglise tenait alors une de ces immortelles assises, où elle décide, avec une solennité sans pareille, du sort de la vérité divine dont elle est la gardienne ici-bas. Un schisme déplorable déchirait la robe sans couture du Christ, et semblait vouloir en jeter les lambeaux dispersés aux abîmes de l'enfer. Les Pères du concile, épouvantés des orages qui s'amassaient de plus en plus sombres et menaçants dans un ciel tout en feu, suppliaient le Dieu des chrétiens de venir promptement au secours de la barque dont ils étaient les pilotes. Soudain, le chancelier de Paris se lève et prend la parole. On écoute. Le remède qu'il indique aux grands maux qui désolent l'Eglise, c'est le culte du glorieux époux de Marie. Il réclame pour sa mémoire, presque laissée dans l'oubli, une réparation solennelle. En terminant son remarquable discours, il supplie les Pères de la foi, avec un accent où perçait son amour

filiale, de placer leurs travaux sous son puissant patronage et de propager sa dévotion parmi les fidèles, dans l'espérance qu'elle sera comme un signe avant-coureur de la paix des esprits et de la pureté des cœurs. L'histoire rapporte que sa parole trouva un écho profondément sympathique dans le sein de l'épiscopat, réuni à Constance : *sermo fuit pergratus,* disent les actes du Concile. Saint Joseph venait de remporter une éclatante victoire sur l'espèce de sommeil, dans lequel les siècles écoulés avaient laissé dormir son culte et sa mémoire.

Après Gerson, vint un dominicain, Isidore de Isolanis, dont la piété était pleine de tendresse envers l'auguste époux de la Reine des anges. C'est à lui que nous devons la *Somme des dons de saint Joseph :* recueil admirable de tout ce que l'esprit humain peut trouver à la gloire de ce privilégié du ciel. « Dans cette âme, on ne sait quel feu brûle davantage, s'écrie un savant auteur, ou son amour pour le centre de l'unité, ou son amour pour saint Joseph. Ce qui est manifeste, c'est qu'il y a en elle une divine passion de voir l'Eglise triompher dans le monde, et saint Joseph régner sur tous les cœurs (P. Bouix. *Introd. de la Dévotion à saint Joseph*). Afin de le récompenser de son zèle, Dieu lui fit don d'une vue prophétique sur le sort de cette dévotion. Suivant ce pieux enfant de saint Dominique, la dévotion à saint Joseph était réservée aux derniers temps. Voici ses propres prédictions, tirées de sa *Somme,* écrite elle-même il *y* a près de quatre cents ans : « La gloire de saint Joseph est loin d'être à son apogée. Un jour les peuples reconnaissants bâtiront des temples en son honneur ; ils lui célébreront des fêtes, remplis de reconnaissance et d'espoir. La fin du monde approchant, et Joseph étant connu de tous comme époux de la sainte Vierge, il est raisonnable de croire que Dieu voulut, à la fin des temps, que saint Joseph reçut des honneurs particuliers. Il convient donc que celui qui fut honoré par Jésus comme un père, soit honoré d'un culte particulier par l'Eglise notre mère. Et comme le premier âge de l'Eglise fut troublé par les persécutions, et le Moyen-Age par les hérésies qui ont mis obstacle à ce culte, il s'en suit que les derniers temps doivent l'établir.

- IX -

C'est avec ces pressentiments, qui se faisaient jour à travers l'âme si transparente des Saints, que le culte de saint Joseph apparut sur le seuil du seizième siècle. Ce siècle, fécond en événements religieux d'une grande importance, vit se réaliser une partie des espérances que toutes ces prédictions avaient fait naître. Une guerre terrible ensanglantait la surface de l'Europe chrétienne. Luther avait arboré sans pudeur contre l'Eglise l'étendard de la plus audacieuse révolte. Mais si d'un côté une multitude de bras se levèrent armés d'un poignard parricide pour en frapper le sein

de leur mère outragée : de l'autre, on vit surgir du plus intime de ses entrailles des légions de héros, qui ne reculèrent devant aucun sacrifice pour la défendre et même pour la sauver, par la parole et par l'exemple. Au nombre de ces légions, et au premier rang, brillent les ordres religieux. Instinctivement, ils arboraient tous sur les champs de bataille un étendard qui les protégeât dans le combat. Cet étendard était celui du puissant Père adoptif du divin fondateur de l'Eglise militante.

L'illustre réformatrice du Carmel, entr'autres, est à jamais célèbre par sa confiance sans borne en saint Joseph. Dès sa plus tendre enfance, elle éprouva à l'égard de ce glorieux patriarche un amour tout filial. Elle ne l'appelait que du doux nom de Seigneur et de Père. Plus tard, cet amour avait pris dans son âme ardente les proportions d'un feu dévorant, qui n'attendait qu'un souffle venu du ciel afin de tout consumer sur son passage. Cette occasion ne tarda pas à éclater : car la Providence l'avait préparée à de grandes destinées pour la réforme morale des ordres monastiques. Le relâchement s'était peu à peu introduit dans les asiles de la pénitence. C'en était fait en particulier de l'austère discipline du Carmel, si une vierge, fortement trempée dans les eaux qui rejaillissent jusqu'à la vie éternelle, n'y faisait rentrer, sur les traces de son attrayant exemple, l'esprit de mortification et d'oubli de soi-même. Thérèse se sentit alors au coeur un courage vraiment héroïque pour apporter à ces dangers un prompt et efficace remède. Et, afin que son céleste époux bénît sa difficile entreprise, elle se mit publiquement sous la protection toute-puissante du protecteur de la crèche et de la vie cachée de Jésus. Dès lors, elle ne négligea rien pour en insinuer la dévotion à toutes les âmes qui, comme la sienne, avaient quitté le monde afin d'étancher leur soif d'abnégation, de silence et de sacrifice. Chaque fois qu'elle bâtissait un monastère, elle se hâtait d'y placer la douce image de son protecteur chéri. Saint Joseph prenait ainsi possession des murailles du cloître, en attendant le moment de devenir le maître des cœurs qu'elles étaient destinées à abriter contre les orages du siècle. La vierge d'Avila parlait souvent à ses filles dans le Seigneur de la puissance et des prérogatives exceptionnelles de saint Joseph. Son humilité évitait soigneusement de rien dire des mystères de grâces que Dieu opérait en elle ; mais, dès qu'il s'agissait de la gloire de son Saint de prédilection, sa parole et sa plume trahissaient le secret de ses plus chères affections, et elle devenait intarissable sur ce terrain de bénédictions, où l'attirait sans cesse son céleste amour. Aussi, ses accents, semblables â des traits de flamme, sont-ils restés gravés dans la mémoire des siècles, comme l'expression de la plus haute confiance en saint Joseph.

Pendant que, sur la terre d'Espagne, le culte du père nourricier de Jésus faisait, grâce au zèle de sainte Thérèse, des progrès si merveilleux, un grand évêque, qui était aussi un grand saint, consacrait à la répandre *en* Savoie et en France toutes les ressources de son pieux et aimable génie. C'était François

de Sales. Fondateur et chef de l'ordre cénobitique de la Visitation, il voulut que cette dévotion, dont il avait la bouche et le coeur embaumés, servit comme de lait aux premières filles de sainte Chantal. Il leur proposa toujours saint Joseph comme le type le plus accompli des vertus austères qui doivent être l'apanage du cloître, et qu'il savait lui-même rendre si attrayantes et si faciles par la simplicité toute naïve de ses conseils et l'aménité de ses exemples. « S'il parle de saint Joseph dans ses ouvrages, dit le P. Patrignani c'est toujours avec toute l'effusion de son coeur ; s'il écrit son *Traité de l'amour de Dieu,* c'est à lui qu'il le dédie, comme à son protecteur et à son bien-aimé Père. Il n'avait dans son bréviaire qu'une seule image, c'était celle de saint Joseph. La première église qu'il fit bâtir à Annecy fut placée sous son invocation. Enfin, jaloux de laisser à la postérité un gage toujours vivant de la tendre affection qu'il lui portait, entr'autres règles qu'il traça de sa main de maitre pour les novices, il leur recommanda spécialement de regarder saint Joseph comme leur guide dans les sentiers de la vie intérieure, où sont appelées à marcher les épouses du Dieu sauveur (*La Dévot. à saint Joseph*, p. 108.).

Quelque temps auparavant, un ordre religieux d'hommes, le plus illustre des ordres modernes, était sorti des entrailles de l'Église, émues du scandale de la réforme protestante. Les circonstances qui environnèrent son berceau le désignèrent assez pour des destinées militantes. Le célèbre blessé du siège de Pampelune avait fondé la milice sacrée de la Compagnie de Jésus.

Mais Ignace de Loyola aurait craint d'être délaissé de celui dont il arborait si militairement le nom, s'il n'avait pas réservé au Père nourricier du Sauveur une place d'honneur dans son propre coeur et dans celui de ses vaillants soldats. Aussi, le livre de ses Exercices, où il leur apprend avec un art étonnant la grande tactique des combats spirituels et la manière de se servir avantageusement de leurs armes, révèle dans la plus vive lumière les titres et les prérogatives de saint Joseph.

A l'exemple de son maître, l'immortel conquérant des Indes, saint François Xavier se sent le coeur pris de la plus tendre piété envers le glorieux patriarche de Nazareth. En même temps qu'il plante la croix du Calvaire sur les rivages les plus lointains, il porte et arbore au-delà de toutes les mers la bannière (le saint Joseph. De ses mains qui ont baptisé douze cent mille idolâtres, ce noble étendard passe dans celles de ses compagnons d'armes. On dirait que l'ombre de ses plis est nécessaire pour abriter, dans ces contrées plus inhospitalières que Bethléem et que Jérusalem, le berceau et la croix de Jésus-Christ : comme autrefois les plis de son manteau furent nécessaires, pour protéger l'Enfant-Dieu contre les rigueurs de l'hiver et la persécution des hommes. C'est sur de si nobles traces que marchèrent ensuite saint Philippe de Néri et le vénérable cardinal de Bérulle, quand ils introduisirent dans leur congrégation de l'Oratoire le culte de saint Joseph, ainsi que l'on répand un sel bienfaisant dans

une terre féconde, afin de la préserver de la corruption qui s'exhale des marais d'alentour.

- X -

Jusque-là, le culte de saint Joseph avait eu, dans les temps primitifs du christianisme, ses sincères admirateurs ; dans les cloîtres du moyen âge, il avait *eu* ses disciples ; dans tous les chefs d'ordre religieux qui le placèrent comme une des pierres angulaires de leur édifice monastique, il avait trouvé des apôtres. Il restait à. trouver d'éloquents apologistes pour le défendre contre les attaques de l'indifférence et de l'impiété. Ce fut surtout des siècles qui suivirent son explosion qu'ils surgirent, et en grand nombre. On vit alors un bienheureux Léonard de Port Maurice, un saint Pierre d'Alcantara, un saint Alphonse de Liguori, un Louis de Grenade, et cent autres, lui consacrer des pages admirables dans leurs immortels écrits. On les vit s'efforcer de rendre cette dévotion populaire, par toutes les ressources de leur piété et de leur grand savoir. « Oh t s'écriait déjà dans la première partie du XVIII^{e} siècle le P. Patrignani, si maintenant le pieux Isidore de Isolanis revenait en ce monde, lui qui trouvait sa consolation dans l'espoir qu'un jour le Seigneur emploierait la langue et la plume des savants les plus recommandables à célébrer les louanges de notre grand Saint, quelle serait sa joie de voir accompli le plus cher de ses vœux, et de pouvoir compter, au moment où j'écris c'est-à-dire en moins de trois siècles, plus de trois cents auteurs historiens ou panégyristes de saint Joseph ! »

En effet, cette dévotion, comme une source abondante, se répandait par ces mille canaux dans le champ fertile de l'Eglise catholique, et elle y produisait des fruits admirables de cette vie intérieure, dont saint Joseph est le modèle et le Patron. C'est pourquoi, émerveillé de si consolants résultats, le pontife suprême de la catholicité, le Père de la grande famille chrétienne aux soins duquel est spécialement confiée la culture de ce vaste héritage, le Vicaire du Christ en un mot, avait déjà jeté un regard étonné et ravi sur les flots toujours montants de cette dévotion, et en avait régularisé le cours. Pour cette œuvre, Dieu avait fait choix d'un pontife que sa piété inclinait à remplir une si douce mission. Grégoire XV avait confirmé par un décret solennel l'institution de la fête de saint Joseph dans l'Eglise entière ; et son successeur, le pape Urbain VIII, avait fixé définitivement cette solennité au 19 mars, jour qu'elle a conservé depuis.

Dès lors, dit un pieux auteur contemporain, le culte du saint Patriarche, solennellement adopté par les papes, devint une des forces de l'Eglise, et un des éléments de la vie chrétienne. Il grandit l'atmosphère morale qui lui est en apparence le plus contraire. A travers le scepticisme du XVIII^{e} siècle, le côté affectueux et pratique de la dévotion à saint Joseph se développe

sous l'influence de saint Alphonse de Liguori qui retrouve, pour célébrer l'époux de Marie, les accents émus et naïfs de saint Bonaventure (P. Huguet. *Auréole de St Joseph*, *introd*. p. 24.)

Désormais, la dévotion à saint Joseph aura donc sa place d'honneur, non-seulement dans le mystère des cloîtres et dans le secret de quelques églises particulières, mais l'encens du culte public s'élèvera devant son image vénérée, dans n'importe quel temple de l'univers catholique. On parlera de lui et de son incomparable mission, non-seulement dans les écrits mystiques, mais encore dans les traités du dogme chrétien. La tribune théologique et la chaire de vérité retentiront des éloges de sa dignité, de ses mérites et de sa gloire. Toutes les prérogatives dont l'a favorisé le Tout-Puissant seront l'objet de la discussion dogmatique, afin que de son choc rejaillisse sur le grand patriarche une lumière d'autant plus éclatante que ses rayons auront été plus longtemps retenus dans l'ombre. Non-seulement saint François de Sales et sainte Thérèse en entretiendront leurs filles dans le Seigneur, mais le docte Suarez et l'immortel Bossuet en parleront aux savants et aux simples fidèles du monde entier ; et leur pieux génie saura puiser, dans ce trésor caché pendant tant de siècles à la piété publique, des richesses vraiment merveilleuses de puissance, de doctrine et de vertus.

***